

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.





LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCXVI.

DU ROI DE PRUSSE.

A Potſdam, le 3 de janvier.

1773.

QUE Thiriot a de l'eſprit
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette !
Mais lorſqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnaſſe français compoſant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre

1773. Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin, les trépassés et tous nos sots vivans
Pourront donc aspirer à briller comme à plaire,
S'ils sont assez adroits, avisés et prudens
De choisir pour leur secrétaire,
Homère, Virgile ou Voltaire.

Solon avait donc raison : on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non lisible d'extraits de mauvais livres, *Thiriot* aurait dû me régaler de tels vers, devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces.

Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Etre jugé par des ignorans et estimé par des imbécilles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'énorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuses et louables, si nous ne chérissions pas la gloire ?

Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Ce ſont les ſuffrages de *Caton* que les honnêtes gens déſirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation : mais il eſt eſſentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette et déterminée de ce qui eſt louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

1773.

Faites du bien aux hommes, et vous en ſerez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auſſi indifférent que tout ce qui s'eſt dit à la conſtruction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exiſter, nous ne ſoyons ſenſibles au jugement de la poſtérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puiſque c'eſt le ſeul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on ſoit né ſenſible, on prétend à l'eſtime de ſes compatriotes : on veut briller par quelque choſe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végette. Cet inſtinct eſt une ſuite des ingrédiens dont la nature s'eſt ſervie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous aſſure qu'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit de me comparer avec mes confrères, ni avec *Mouſtapha*, ni avec aucun autre ; ce ſerait une vanité puérile et bourgeoiſe : je ne m'embarraſſe que de mes affaires.

1773. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le *to kalon*, avec l'archétype des ſtoïciens ; et je confeſſe alors avec *Memnon*, que des êtres fragiles comme nous, ne ſont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuiſent à la ſociété, et ne détruiſons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confeſſe d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient plus de part à la réputation ; je crois au contraire que les grands auteurs, qui ſavent joindre l'utile à l'agréable, inſtruire en amuſant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes ſe paſſant toute en action, la viciſſitude et la foule des événemens qui ſuivent, effacent les précédens ; au lieu que les grands auteurs ſont non-ſeulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les ſiècles.

Le nom d'*Ariſtote* retentit plus dans les écoles que celui d'*Alexandre*. On lit et relit plus ſouvent *Cicéron* que les commentaires de *Céſar*. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont rendu le règne de *Louis XIV* plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de

Fra-Paolo, du cardinal *Bembe*, du *Taſſe*, de l'*Arioſte*, l'emportent ſur ceux de *Charles-Quint* et de *Léon X*, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, pour une fois d'*Auguſte*, et encore eſt-ce rarement à ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre ? on eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les *Newton*, les *Locke*, les *Shaftesbury*, les *Milton*, les *Bolingbrocke*, que de la cour molle et voluptueuſe de *Charles II*, de la lâche ſuperſtition de *Jacques II*, et de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine *Anne*. De ſorte que vous autres précepteurs du genre-humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie, au lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les ſiècles. 1773.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres ; et l'on converſe avec tous les beaux eſprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobſtant tout ce que je viens de vous expoſer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, duſſé-je crever à la peine ; parce qu'on eſt incorrigible à ſoixante et un ans, et parce qu'il eſt prouvé que celui qui ne déſire pas l'eſtime de ſes contemporains en eſt indigne.

1773. Voilà l'aveu ſincère de ce que je ſuis, et de ce que la nature a voulu que je fuſſe.

Si le patriarche de Ferney, qui penſe comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'abſolution. J'attendrai humblement ſa ſentence; et ſi même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puiſſe-t-il vivre la millième partie de ce que durera ſa réputation; il paſſera l'âge des patriarches. C'eſt ce que lui ſouhaite le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE CCXVII. 1773.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

Je me fouviens que, lorfque *Milton* dans fes voyages en Italie vit repréfenter une affez mauvaife pièce qui avait pour titre *Adam et Eve*, cela réveilla fon imagination, et lui donna l'idée de fon poëme du Paradis perdu. Ainfi ce que j'aurai fait de mieux par mon perfiflage des confédérés, c'eft d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréfenter à Paris. Vous me faites un plaifir infini de me l'envoyer; je fuis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le Temps a perdu fes ailes: *Voltaire* à foixante-dix ans eft auffi vert qu'à trente. Le beau fecret de refter jeune! vous le poffédez feul. *Charles-Quint* radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux *Clarke*, le célèbre *Swift* étaient tombés en enfance; le *Taffe*, qui pis eft, devint fou; *Virgile* n'atteignit pas vos années, ni *Horace* non plus; pour *Homère*, il ne nous eft pas affez connu pour que nous puiffions décider fi fon

1773. esprit se soutint jusqu'à la fin ; mais il est certain que ni le vieux *Fontenelle*, ni l'éternel *Saint-Aulaire* ne fesaient pas aussi bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des *Grimm*, des *la Harpe* et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages ; mais tout ce que *Thiriot* m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un art de la raserie, dédié à *Louis XV*, des essais de tactique par de jeunes militaires qui ne savent pas épeler *Végèce*, des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le reste au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des *Fontenelle*, des *Montesquieu*, des *Gresset*, surtout des *Voltaire*, je

renouerai cette correſpondance; mais juſque-là je la ſuſpendrai. 1773.

Je ne connais point ce *Morival* dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour ſavoir de ſes nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix : elle ſera conclue dans peu. Alors il reſtera à pacifier la Pologne ; à quoi l'impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe dans toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement.

Je me trouve à préſent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher *Voltaire*, de vous en dire davantage. Dès que je ſerai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney auquel je ſouhaite ſanté et longue vie, car il a tout le reſte. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1773.

LETTRE CCXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine; le roi, mon maître, n'en a pas de plus belle; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre contrôleur général n'a fait de si grands retranchemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot* votre historiographe des cafés? il s'acquittait parfaitement de cette charge; il savait par cœur le peu de bons et le grand nombre

de mauvais vers qu'on fesait dans Paris ; c'était
un homme bien néceſſaire à l'Etat. 1773.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance :
Nous ſommes et riches et grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier, (*a*)
Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier

(*a*) L'abbé *Sabatier* ou *Savatier*, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, et qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre.

1773.

Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces messieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleusement avec l'Eglise grecque, pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Russie; mais je me flatte que ce sont des nouvelles de café; j'aime trop ma *Catherine*. 1773.

J'aurai l'honneur d'envoyer incessamment à votre Majesté les Lois de Minos. L'ouvrage serait meilleur si je n'avais que les soixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce *Morival*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est depuis sept ou huit ans à votre service. Je ne sais pas le nom de son régiment; mais il est à Vésel.

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monsieur le prince de Virtemberg est dans notre voisinage, avec neuf enfans, dont quelques-uns seront un jour sous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conservez-moi, Sire, vos bontés qui sont la consolation de ma vie, et avec lesquelles je descendrai au tombeau très-allégrement.

1773.

LETTRE CCXIX.

DU ROI.

A Potfdam, le 29 de février.

J'ai reçu votre lettre et vos vers charmans, qui démentent fans doute votre âge. Non : je ne vous en croirai point fur votre parole ; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps fes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, fi vous ne faviez pas que les gens de mon efpèce fe permettent fouvent ce qu'on défapprouverait en d'autres. Un certain *Cotys*, roi d'un pays très-barbare, entretint une correfpondance en vers avec *Ovide* exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un fouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'*Apollon* de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'*Olivet* et des purifles de fon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux efprits
Dont nombre d'immortels écrits

En

En m'inſtruiſant ſavaient me plaire. 1773.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe.

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
La ſcience et la vérité;
Platon juſqu'en Egypte avait même tenté
D'éclairer ſa philoſophie;
Déſormais nos cantons de ſes charmes épris,
Sans chercher pour l'eſprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaiſir de voir les Muſulmans chaſſés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la ſeconde fois. De nouvelles combinaiſons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches ſont bien tracaſſiers. Pour moi, diſciple des encyclopédiſtes, je prêche la paix univerſelle en bon apôtre de feu l'abbé de *Saint-Pierre;* et peut-être ne réuſſirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eſt plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des cauſes nous entraîne malgré nous, et

1773. se joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un sable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle sera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux *la Barre ;* et s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe; enfin ce que l'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiſtère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé. 1773.

On juge mal, on eſt déçu
En ſe fiant à l'apparence :
Je ſuis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en ſecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de ſon ſort :
Immortel par ſa vie, ainſi qu'après ſa mort.

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation; l'autre vous eſt sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur *Auguſte : Feſtina lentè.* Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant les Lois de Minos.

FÉDÉRIC.

1773.

LETTRE CCXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 mars.

SIRE,

VOTRE lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant : les choſes les plus agréables et les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte et digne garde ; et vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.*

J'ai été ſur le point de ne répondre à votre Majeſté que des champs Elyſées ; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de *Mouſtapha* et la Porte de *Catherine II* n'entraîne des ſuites fatales. Votre Majeſté eſt

toujours préparée à tout événement, et quelque chofe qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles. 1773.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître affez intéreffantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme fur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque chofe qui reffemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre miniftère velche veut s'approprier ce grand prince, et troubler un peu votre Nord. Ce font myftères qui paffent mon intelligence; je m'en remets, fur tous les futurs contingens, aux ordres de fa facrée majefté le Hafard, ou plutôt aux ordres plus réels de fa divine majefté la Deftinée. Les mourans d'autrefois favaient prédire l'avenir; le monde dégénère; et tout ce que je puis prédire, c'eft que je ferai votre admirateur, et votre très-fincèrement attaché fuiffe pendant le peu de minutes qui me reftent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

1773. LETTRE CCXXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 d'avril.

Vous ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés) ; mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, et je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercîmens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne et des révolutions de Suède; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, et ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je

ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être ; mais s'il est permis à un *dilettante*, ou pour mieux nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne ; et que si *Astérie* ou *Teucer* avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri. 1773.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des sujets comiques ; les autres, nous les avons eus par le passé. Et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'est le vieux *Polnitz*. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'histoire de sa convalescence. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière

1773. jusqu'à un âge aussi avancé, et de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuiera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches et de leurs intrigues; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Velches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise: les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire

des

des vers velches. Je me ſauverai de ceci comme *Pilate*, qui dit : *Quod ſcripſi, ſcripſi.* 1773.

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne ſoit ſenſible au deſtin des grands-hommes, et que le philoſophe de Sans-ſouci ne prenne un vif intérêt à la conſervation du patriarche de Ferney, pour lequel il conſervera toute ſa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS paſſer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron ;
La triple Hécate et ſes ſorcières
M'attendaient chez le noir Pluton ;
Les trois fileuſes de nos vies,
Les trois ſœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du ſéjour ſombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

1773.

Que ma ſurpriſe était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainſi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eſt tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint ſon bras, ſon eſprit;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, ſans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de *Polnitz*. L'enfer l'a reſpecté, et ſans doute il vous reſpectera bien davantage; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé ſon paſſage à *Caron*.

Votre épître ſur le globe des petites-maiſons eſt charmante, vous connaiſſez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, et ſes banqueroutes paſſées, et ſes banqueroutes préſentes et futures.

Je remercie votre Majeſté de prendre toujours ſous ſa protection la majeſté de *Julien*, qui était aſſurément une très-reſpectable

majeſté, malgré l'inſolent *Grégoire* et l'impertinent *Cyrille*. 1773.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire ſitôt parler d'eux ; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuſer à ravager le monde ; et ce n'eſt pas le cas de ces meſſieurs : mais, ſi jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le ſieur *Morival*, qui ſert dans un de vos régimens à Véſel. Je vous ſupplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a ſix ans, lui et le chevalier de *la Barre*, à la queſtion ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une proceſſion de capucins. Le chevalier de *la Barre* ſubit une partie de cette petite pénitence chrétienne ; *Morival* plus heureux alla ſervir un roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume et de ſon épée.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte Vierge *Marie*, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme

1773. de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de facrifices à elle et à fon fils. Le fang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes fur les Lois de Minos a bien raifon ; mais rien n'eft fi dangereux chez les Velches que d'avoir raifon.

Je veux efpérer que le roi de Pologne finira fon rôle comme *Teucer* le fien, et que le *liberum veto*, qui n'eft que le cri de la guerre civile, fera aboli fous fon règne. Je veux l'eftimer affez, pour croire qu'il eft entièrement d'accord avec le protecteur de *Julien*. Je fais qu'il penfe comme ces deux grands-hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniffent fes affaffins, et qui lui laiffent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui femblent fe préparer, ma fanté eft trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement *Ifaac d'Argens*, et nous vous célébrerons tous deux fur le bord des trois rivières.

En attendant, je vous prie de me conferver vos bontés. Plaignez-moi furtout de mourir loin de votre Majefté ; mais ma deftinée l'a voulu ainfi.

LETTRE CCXXIII.

1773.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de mai.

Si je n'étais pas ſurchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureuſement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages; ce qui ſera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque preſſé que je ſois, je ne ſaurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médiſance épargne les philoſophes auſſi peu que les rois. On ſuppoſe des raiſons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous ſurpaſſerez *Mathuſalem* en toute choſe. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philoſophe de Sans-ſouci ſalue le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

1773.

LETTRE CCXXIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 d'auguſte.

PUISQUE les trinités ſont ſi fort à la mode, je vous citerai trois raiſons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt ; mon voyage en Pruſſe, l'uſage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princeſſe d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convaleſcence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui ſe paſſe ſur les bords de l'Achéron, que ſi vous aviez fixé votre ſéjour dans cette contrée d'où perſonne encore n'eſt revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, et il ne paraiſſait pas qu'il eût quatre-vingt-ſix ans. Si le vieux baron s'eſt échappé de la fatale barque, faute de payer le paſſage, vous avez, à l'exemple d'*Orphée*, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer ; et en tout ſens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poſſédez.

Vous avez non-ſeulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier

de *la Barre*, et exécuté ; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la 1773.
même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce *Morival*, dont vous me parlez, eſt inconnu. Je m'informerai de ſa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir ; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux *Copernic* qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt *Helvétius* ſur l'éducation : je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes et des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, et que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui

eſt contraire et combat les principes qu'il
1773. s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occaſionnés par ce qui ſe paſſe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*Inf...;* et ſi je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'eſprit ne détournent point leurs regards de votre perſonne, et mes vœux vous accompagnent par-tout.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXV.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 ſeptembre.

SIRE,

Si votre vieux baron a bien danſé à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, je me flatte que vous danſerez mieux que lui à cent ans révolus. Il eſt juſte que vous danſiez long-temps au ſon de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danſer tant de monde, ſoit en cadence, ſoit hors de cadence, au ſon de vos trompettes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la coutume des gens de votre eſpèce de vivre long-temps. *Charles XII* qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, *Guſtave-Adolphe* qui eût été un de vos généraux, *Valſtein* à qui vous n'euſſiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurſeur de grand ; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous ſavez ce qui arriva à *Céſar* qui avait autant d'eſprit que vous, et à *Alexandre* qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré

vos accès de goutte, parce que vous êtes
1773. ſobre, et que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, et empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à votre Majeſté, mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de *Copernic* ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, et que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. *Morival* doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon véritable nom n'eſt point *Morival*, c'eſt d'*Etallonde;* il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. *Copernic* n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du ſoleil ; mais d'*Etallonde* à l'âge de quinze ans a été condamné par des iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à l'amputation du poing et de la langue, et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de *la Barre*, fils d'un lieutenant général de nos armées, pour n'avoir pas ſalué des capucins, et pour avoir chanté une chanſon ; et un parlement de Paris a confirmé cette ſentence, pour que les évêques de France ne leur reprochaſſent plus d'être ſans religion ;

ces meſſieurs du parlement ſe firent aſſaſſins afin de paſſer pour chrétiens. 1773.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât ſur leurs bancs ſemés de fleurs de lis, et qu'on étendît leur peau ſur ces fleurs. Si d'*Etallonde*, connu dans vos troupes ſous le nom de *Morival*, eſt un garçon de mérite, comme on me l'aſſure, daignez le favoriſer. Puiſſe-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ſes déteſtables juges, et leur pardonner!

Le jugement que vous portez ſur l'œuvre poſthume d'*Helvétius* ne me ſurprend pas; je m'y attendais; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage eſt plus capable de faire du tort que du bien à la philoſophie; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeſte de vérités triviales et de fauſſetés reconnues. Une vérité aſſez triviale, c'eſt la juſtice que l'auteur vous rend; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans brillans ſemés çà et là. Ils m'ont fait grand plaiſir, et m'ont conſolé des défauts de tout l'enſemble.

Je ne ſais ſi je me trompe ſur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de

1773. ſe confier à votre Majeſté. Il a bien juſtifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout :* il lui en reſtera toujours aſſez pour être heureux. Où en ſerions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui poſsèdent trois cents lieues de pays en long et en large? *Mouſtapha* en a trop; je voudrais toujours qu'on le débarraſsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque ſoit un contre-poids à la religion papiſte, je voudrais que vous ſerviſſiez vous-même de contre-poids. Je ſuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de *Thémiſtocle* et d'*Alcibiade*. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux careſſer leurs mignons ſur le tombeau de *Marc-Aurèle*.

Sérieuſement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu ſa vaiſſelle, et donné ſon dernier écu à ſon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre *Catherine II* à Andrinople. Cette entrepriſe me paraiſſait ſi naturelle, ſi aiſée, ſi convenable, ſi belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre

Majesté un gros pot de vin dans ce marché. — 1773.
Chacun a sa chimère; voilà la mienne :

Après quoi je rentre en moi-même,
Et suis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE CCXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 septembre.

SIRE,

Il faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci, malgré tous mes caprices passés, combien je suis attaché à votre Majesté et à votre maison. Madame la duchesse de *Virtemberg*, ayant eu comme tant d'autres la faiblesse de croire que la santé se trouve à Lausane, et que le médecin *Tissot* la donne à qui la paye, a fait, comme vous savez, le voyage de Lausane : et moi, qui suis plus

1773. véritablement malade qu'elle et que toutes les princeſſes qui ont pris *Tiſſot* pour *Eſculape*, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de *Virtemberg*, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de *Bareith* ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage et y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti ; elle a le tour du viſage de ſa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous ; mais vous gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions ; je me mis à pleurer en lui parlant de vous et de madame la princeſſe ſa mère : et quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit et les grâces de votre maiſon, et que ſurtout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle *Clairon*, qui cultive l'hiſtoire naturelle, et qui eſt la philoſophe de monſieur le margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement ; les gazettes vous ſont toujours

courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédic-
tions dans un des évêchés de vos nouveaux 1773.
Etats, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je ſouhaite paſſionnément, c'eſt que les diſſidens ſe multiplient ſous vos étendards. On dit que pluſieurs jéſuites ſe ſont faits ſociniens ; Dieu leur en faſſe la grâce ! il ſerait plaiſant qu'ils bâtiſſent une égliſe à S[t] *Servet ;* il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles eſpérances de voir les Mahométans chaſſés de l'Europe, et l'éloquence, la poëſie, la muſique, la peinture, la ſculpture, renaiſſantes dans Athènes ; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Boſphore ; vous laiſſez battre les Ruſſes à Siliſtrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de *Thoas* et d'*Iphigénie*. Enfin vous ne voulez point faire de croiſade. Je vous crois très-ſupérieur à *Godefroi de Bouillon :* vous auriez eu par-deſſus lui le plaiſir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout auſſi-bien que des confédérés polonais ; mais je vois bien que vous ne vous ſouciez d'aucune Jéruſalem, ni de la terreſtre, ni de la céleſte : c'eſt bien dommage.

Le vieux malade de Ferney eſt toujours aux pieds de votre Majeſté ; il eſt bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la ducheſſe de *Virtemberg* qui vous adore.

Le vieux malade.

1773.

LETTRE CCXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 9 d'octobre.

Je m'aperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors ; cependant ſi vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les obſervateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finiſſent par radoter, et que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand *Condé*, *Marlborough*, le prince *Eugène*, ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'*Homère*, *Atticus*, *Varron*, *Fontenelle*, et tant d'autres, ont atteint un grand âge ſans éprouver les mêmes infirmités. Je ſouhaite que vous les ſurpaſſiez tous par la

longueur

longueur de votre vie et par les travaux de l'eſprit. 1773.

Sans m'embarraſſer du ſort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'exiſtence, qui diſparaiſſent devant l'éternité, on va inaugurer l'égliſe catholique de Berlin. Ce ſera l'évêque de Varmie qui la conſacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de *Copernic*, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul qui enſeignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point perſécuté.

Le jeune d'*Etallonde*, lieutenant à Véſel, l'a été : il mérite qu'on penſe à lui. Muni de votre protection et du bon témoignage que lui rendent ſes ſupérieurs, il ne manquera pas de faire ſon chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je ſais que l'Europe croit aſſez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne eſt une ſuite des manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'eſt plus faux. Après avoir propoſé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter

1773. une guerre générale. Les apparences font trompeufes, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis eft auffi vrai que la 48me propofition d'*Euclide*.

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'eft au prince *Kaunitz* de vous répondre pour l'empereur ; il vous révélera les fecrets de fa politique. Pour moi, je concours depuis longtemps aux opérations des Ruffes par les fubfides que je leur paye, et vous devez favoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne fuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Ruffie. Quant à mon perfonnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philofophes.

J'ai lu l'article *Guerre* (Queftions encyclopédiques), et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes font habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire fans mériter le titre honorable de chef de brigands, puifqu'il n'eft fuivi que d'un tas de fainéans que la néceffité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire fous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin ? Avez-

vous oublié que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes poſſibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats. 1773.

Vous ſaurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, juſqu'à préſent, empêché qu'il n'y ait eu de diſcorde entre les deux Etats, et qu'il faut qu'un ſouverain ſoit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conſcience un autre ſouverain ait le droit de le détrôner. Liſez *Puffendorf* et *Grotius*, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres juſtes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige ſa propre défenſe ſont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs eſt dure, et même barbare: je confeſſe que la Gréce ſurtout eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais ſouvenez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre *Socrate*, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'eſt peut-être

1773. en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis et avilis par des barbares. Eſt-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne ſuis que cendre et pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la Providence ?

Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons ! il faudrait être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par ce que je vous ai dit ci-deſſus : ne le penſez pas. Une raiſon auſſi valable que celle que je viens d'alléguer, eſt qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage des ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de *Romanzof*, ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non interrompus qui ont ſignalé toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté. Elle trouve à l'autre bord un terrain exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter : ce n'eſt qu'un déſert et des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amaſſer des magaſins, de les

conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe. Mais, comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement fin à une auſſi pénible expédition. 1773.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent ; j'en demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker juſqu'à préſent ; quand je le ſerai comme *Guillaume Penn*, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant, donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philoſophe de Sans-ſouci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1773. LETTRE CCXXVIII.

DU ROI.

A Potfdam, le 24 d'octobre.

S'IL m'eft interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en fuis pas moins aife que la ducheffe de *Virtemberg* vous ait vu. Cette façon de converfer par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de *Voltaire*, quand on l'a poffédé en perfonne.

J'applaudis aux larmes vertueufes que vous avez répandues au fouvenir de ma défunte fœur. J'aurais furement mêlé les miennes aux vôtres fi j'avais été préfent à cette fcène touchante. Soit faibleffe, foit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette fœur ce que *Cicéron* projetait pour fa *Tullie*. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié; fa ftatue fe trouve au fond, et chaque colonne eft chargée d'un mafcaron contenant le bufte des héros de l'amitié. Je vous en envoie le deffin. Ce temple eft placé dans un des bofquets de mon jardin. J'y vais fouvent me rappeler mes pertes, et le bonheur dont je jouiffais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder et l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles de marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois ; elles ſeront de briques, et même de pierres de taille, tirées des montagnes. 1773.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

1773. A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver ; et d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre, et laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, et ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de *Richelieu*, ni celui de *Mazarin ;* mais il eſt celui du bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, et j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-ſouci, qui admire et admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CCXXIX.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 octobre.

Monsieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel esprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter, sans lui ressembler;
Et que tout héros, germanique,
Espagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. *Guibert*, Sire, fait comme l'Europe; il parle de votre Majesté avec enthousiasme.

1773. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes ; Dieu nous en préserve ! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, et vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; et ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer, comme une belle à son miroir.

Je ne vous proposais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux ; et encore c'était contre les ennemis de *Jésus-Christ* et de tous les beaux arts. Je disais : Il protége les jésuites, il protégera bien la vierge *Marie* contre *Mahomet ;* et la bonne vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont votre Majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs ; qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples, et qui, chemin fesant, se sont emparés des lieux saints, et même du tombeau de *Jésus-Christ* qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce

fou de *Pierre* l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, et qui ſe regarde comme votre diſciple, ne pouvait ſe plaindre de moi; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Conſtantinople. DIEU n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient; du moins les philoſophes vous béniront d'ériger un mauſolée à *Copernic*, dans le temps que votre ami *Mouſtapha* fait enſeigner la philoſophie d'*Ariſtote* à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raiſon et au génie. 1773.

Quand je vous ſuppliais d'être le reſtaurateur des beaux arts de la Gréce, ma prière n'allait pas juſqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Gréce à M. de *Lentulus*, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux grecs de faire autant de ſottiſes que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée: je crois qu'au fond votre Majeſté a raiſon, et que, dans l'état où eſt l'Europe, ce port de Dantzick eſt bien plus important que l'autre.

1773. Je ne ſais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice *Catherine II*, et franchement, je crois que dans tout cela vous en ſavez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque choſe qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puiſſe votre vie en approcher !

LETTRE CCXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 8 novembre.

SIRE,

LA lettre dont votre Majeſté m'a honoré le 24 octobre, eſt depuis vingt ans celle qui m'a le plus conſolé ; votre temple aux manes de votre ſœur, *Willeminæ ſacrum*, eſt digne de la plus belle antiquité, et de vous ſeul dans le temps préſent ; madame la ducheſſe de *Virtemberg* verſera bien des larmes de tendreſſe, en voyant le deſſin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais deſſéchés, les villages établis, la ſervitude abolie, ſont de *Marc-Aurèle* ou de *Julien*. Je dis de *Julien*, car je le regarde comme le plus

grand des empereurs, et je ſuis toujours indigné contre *la Bletterie*, qui ne l'a juſtifié qu'à demi, et qui a paſſé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que *Grégoire* de Nazianze et *Théodoret*. 1773.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant deſſéché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'eſclavage, et que vous les avez changés en hommes. *Gengis-kan* et *Tamerlan* ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévaſtaient, et vous améliorez. Je ne ſais s'ils auraient recueilli les jéſuites ; mais je ſuis sûr que vous les rendrez utiles, ſans ſouffrir qu'ils puiſſent jamais être dangereux. On dit qu'*Antoine* fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, et, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme *Samſon*, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous n'établiſſiez pas une égliſe de ſociniens comme vous en établiſſez pluſieurs de jéſuites ; il y a pourtant encore des ſociniens en Pologne. L'Angleterre

en regorge, nous en avons en Suiſſe; certai-
1773. nement *Julien* les aurait favoriſés; ils haïſſent ce qu'il haïſſait, ils mépriſent ce qu'il mépriſait, et ils ſont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perſécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai oſé dire des Turcs à votre Majeſté, je ne vous propoſe pas une moſquée; cependant *Barberouſſe* en eut une à Marſeille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter: tout ce que je ſais, c'eſt que votre nom ſera bien grand de Dantzick juſqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons, nous autres, beaucoup d'opéra comiques.

Que votre Majeſté daigne conſerver vos bontés au vieux malade *Libanius*.

LETTRE CCXXXI.

1773.

DU ROI.

Le 26 de novembre.

FAUT-IL écrire en mauvais vers
Au dieu qui préside au Parnasse?
C'est aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né sous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour salaire
Le traitement de Marsyas.

M. *Guibert* m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe et ma chaleur s'éteint. Il n'est donné qu'à *Voltaire* de rajeunir. Les protégés d'*Apollon* sont plus favorisés que ceux de *Mars*. Au lieu de vingt campagnes que M. *Guibert* me donne libéralement, il ne m'en reste qu'une à faire : c'est celle du dernier décampement.

Dans cette situation, on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace et en

1773. Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Ruſſie, jalouſe de la gloire de ſa nation, ſaura bien faire la paix ſans ſecours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être ſpectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe ; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Ruſſie, ſi cette révolution n'arrive pas. Cette princeſſe ne penſe pas comme *Charles XII*, qu'il n'y a de paix avec ſes ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour leſquels vous vous intéreſſez ſi vivement, ſont, dit-on, ſi avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le ſouverain mépris que vous et les encyclopédiſtes avez affiché contre les guerriers ? Qui ſera aſſez oſé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la ſéquelle encyclopédique ? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, et de brigand lui-même ? Croyez qu'on laiſſera la Gréce eſclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philoſophes.

Déformais ces meſſieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'aſſujettiſſaient autrefois. Je crois même que M. *Guibert* aura

fait abjuration de ſon art meurtrier entre vos mains, et qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les Etats de ces groſſes armées qui les abyment, et ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains et les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, et tout le monde aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique. 1773.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore; et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire;* et ſi je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez long-temps de même, et jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due, et de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

1773.

LETTRE CCXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

UNE belle dame de Paris (dont vous ne vous fouciez guère) prétend que vous ferez fâché contre moi de ce que je donne votre Majefté au diable; et moi je lui foutiens que vous me le pardonnerez, et que *Belzébuth* même en fera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perfonne plus diable que vous à la tête d'une armée, foit pour arranger un plan de campagne, foit pour l'exécuter, foit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eft vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'eft point à moi de juger de la tactique de M. *Guibert.* Je ne m'entends point à ces belles chofes; je fais feulement qu'il vous regarde avec raifon comme le premier tacticien, et moi j'ajoute, comme le premier politique: car vous venez d'acquérir un beau royaume, fans avoir tué perfonne; et non-feulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes,

non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, et vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir. 1773.

Comme votre Majeſté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, et que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, et que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre Majeſté, et la haine cordiale que j'ai pour votre métier de *Céſar*. Ce *Céſar*, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus; et vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, et pour votre perſonne qui les réunit.

1773. LETTRE CCXXXIII.

DU ROI.

Le 10 décembre.

Il était bien juſte qu'un pays qui avait produit un *Copernic*, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit.

On ne peut comparer les provinces polonaiſes à aucun Etat de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés: les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, et le viſir fugitif du côté d'Andrinople. *Mouſtapha* apprendra à trembler dans ſon ſérail, et peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes

pénètrent jufqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie circaffienne du férail, efcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au férail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience de phyfique, en animant par le feu de *Prométhée* quelque embryon qui héritera de votre beau génie. 1773.

Madame la landgrave de *Darmftadt* eft de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point fur les éloges de l'impératrice et des chofes utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. *Diderot* et *Grimm* y pafferont l'hiver. Cette cour réunit le fafte, la magnificence et la politeffe; et l'impératrice furpaffe tout le refte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéfuites? Ce n'eft qu'en faveur de l'inftruction de la jeuneffe que je les ai confervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus fervir, comme les renards de *Samfon*, pour embrafer les moiffons des Philiftins. D'ailleurs, la Siléfie n'a produit ni de père *Guignard*, ni de *Malagrida*. Nos Allemands n'ont pas les paffions auffi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raifons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis par

1773. la paix de Drefde que la religion demeurerait *in ftatu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jéfuites, donc il faut les conferver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur difpofition qui les abfout de leurs fermens par la plénitude de fa puiffance: pour moi, perfonne ne peut m'abfoudre, je fuis obligé de garder ma parole, et le pape fe croirait pollué s'il me béniffait ; il fe ferait couper les doigts avec lefquels il aurait donné l'abfolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jéfuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous fommes à deux de jeu. Mes jéfuites ont produit de grands-hommes, en dernier lieu encore le père *Tournemine*, votre recteur: les capucins fe targuent de St *Cucufin*, dont ils peuvent s'applaudir à leur aife. Mais vous protégez ces gens, et vous feul valez tout ce qu'*Ignace* a produit de meilleur ; auffi j'admire et je me tais, en affurant le patriarche de Ferney que le philofophe de Sans-fouci l'admirera jufqu'à la fin de l'exiftence dudit philofophe. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXXIV.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE,

Me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment fur la manière affez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable (1); on trouvait que ce tour n'était pas fans quelque fineffe. *Rouffeau* avait dit :

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraiffait auffi fauffe que groffière à tous les connaiffeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Gréce, au vainqueur du maître de l'Afie, au vengeur de l'affaffinat de *Darius*, au héros qui bâtit plus de villes

(1) L'épitre intitulée la Tactique avait déplu au roi de Pruffe, et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plufieurs de fes lettres; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force.

1773. que *Gengis-kan* n'en détruisit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels.* Mais de plaindre les hommes qui souffrent du fléau de la guerre, et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais nécessaire, et de louer les *Cyrus*, les *Alexandre*, les *Gustave*, &c. en feignant de se fâcher contre eux; c'est ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à *Alexandre* pour quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant la Tactique.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage, et vous valez bien cet *Alexandre*, à qui *Juvénal* et *Boileau* ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune *Morival.* Votre Majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, et il mourra content.

Agréez, Sire, ma respectueuse et vive reconnaissance.

LETTRE

LETTRE CCXXXV.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

SIRE,

QUOIQUE je vous aye donné à tous les diables, vous, et *Cyrus*, et le grand *Gustave*, &c. cependant je propose à votre Majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain et de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie; c'est une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de *Morival*, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vésel, ne peut hériter de son père et de sa mère, tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle et du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans; il est fils d'un président d'Abbeville, et son nom est d'*Etallonde*. On a été très-content de lui à Vésel depuis qu'il est à votre service. Je sais que c'est un des plus braves et des plus sages officiers que vous ayez. Toute son ambition est de vivre et de mourir au service de votre Majesté; il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il

1774. eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de *la Barre*, qui avait fait un petit commentaire ſur votre art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon et de la juſtice, qui en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour *Morival*, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc votre Majeſté avec la plus vive inſtance d'accorder à *Morival* un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, et à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an; il partira ſur le champ, et peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations

à votre Majeſté, et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces *Cyrus* et ces *Guſtave*, dont j'ai dit tant de mal. 1774.

Je me mets à vos pieds avec les ſentimens que j'ai toujours eus, et avec leſquels je mourrai.

LETTRE CCXXXVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de février.

Vous devez ſavoir que je ſuis teuton de naiſſance, et que par conſéquent la langue françaiſe n'eſt pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous ſoyez donnée de m'enſeigner les fineſſes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, ſoit par diſtraction des affaires, ſoit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage ſur la Tactique: et je n'ai jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables*, ſe ſoient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fuſſent écrits par *Tiſiphone*, *Mégère* ou *Alecton*. Mais à cela

1774. ne tienne : vous avez le privilége de tout dire, et d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si *Rouſſeau* dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels;

il n'a pas tort dans un ſens, parce que *Socrate* était le plus ſage et le plus modéré des mortels, et *Alexandre* le plus diſſolu et le plus emporté des hommes, lui qui dans ſes débauches avait tué *Clitus*, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philoſophe *Calliſthène*, et par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſane avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à *Socrate*. Mais il eſt vrai auſſi que ſi *Socrate* s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles *Alexandre* dompta tant des nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des

guerres depuis que le monde eſt monde, et il y en aura long-temps après que vous et moi aurons payé notre tribut à la nature. 1774.

Votre *Morival* a eu une permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève et fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous et à M. de *Choiſeul* ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'*Aiguillon*, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie et proſpérité.

FÉDÉRIC.

1774.

LETTRE CCXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

SIRE,

Soyez bien sûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte ; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a ſentis ; mais c'eſt parce que la ſanté de votre Majeſté eſt un peu plus précieuſe et plus néceſſaire au monde que la mienne ; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer ; je ne ſonge qu'à votre conſervation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour *Morival*, en me boudant et en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours et à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront

en état d'être plus utile à ſon régiment : ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis aſſurer d'ailleurs votre Majeſté que l'on ſe repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de *la Barre*. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magiſtrat d'Abbeville, qui fut la première cauſe de cette horrible affaire. Voici ſes propres mots : *Nous déclarons que non-ſeulement nous avons le jugement du chevalier de la Barre en horreur*, *mais frémiſſons encore au nom du juge qui a inſtruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons ſigné ce certificat*, *et y avons appoſé le ſceau de nos armes.* A Abbeville, 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.* 1774.

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente ; et c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille *Sirven ;* et c'eſt dans la même eſpérance que j'implore votre Majeſté pour *Morival*, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais *Morival* ſur le champ ; et il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier et philoſophe, qui voit tout et qui fait tout par lui-même, et qui n'aurait pas ſouffert

cette déteſtable boucherie. Je remercie donc
1774. votre Majeſté avec la plus grande ſenſibilité; et ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de *Morival :* je ſouligne l'endroit où il m'explique ſes vues ſur ſon ſervice. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un ſujet indigne.

J'oſerais vous demander une autre grâce pour lui, en cas qu'il ne pût réuſſir dans ſon procès; ce ſerait de l'envoyer dans l'armée ruſſe parmi les autres officiers de votre Majeſté. Il ne verra rien de ſi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eſt paſſé dans Abbeville.

LETTRE

LETTRE CCXXXVIII. 1774.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de mars.

VOTRE éloquence eſt ſemblable à celle de ce fameux orateur des Romains, *Antoine*, qui ſavait ſi bien plaider ſes cauſes, même injuſtes, qu'il les gagnait toutes. Je me ſens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Bientôt vous me perſuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je ſuppoſe que *Morival* doit être à préſent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaiſes que moi, et vous concilierez la préſence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir ſa grâce, et une récompenſe de ce qu'il a eu aſſez d'eſprit pour ſe dérober au ſupplice que ce malheureux *la Barre* a ſouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatiſme crie que la religion eſt offenſée,

1774. vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français font comme les nôtres : lorsque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui se présente tandis qu'ils ont le transport au cerveau.

Mais c'est au protecteur des *Calas* et des *Sirven* à secourir *Morival*, et à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Abbeville et de Toulouse.

En écrivant je reçois votre seconde lettre datée du 11. Elle me trouve sans goutte, et je ne vous suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que je suis très-persuadé que le monde est très-bien allé avant mon existence, et qu'il ira de même quand je serai confondu dans les élémens dont je suis composé. Qu'est-ce qu'un homme? un individu, en comparaison de la multitude des êtres qui peuplent ce globe. On trouve des princes et des rois à foison, mais rarement des *Virgile* et des *Voltaire*.

Nous connaissons ici le Taureau blanc, mais point le Dialogue du prince *Eugène* et de *Marlborough*, dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs

ſont *la Vierge* et *la Pompadour*. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage. 1774.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, et ſachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de parler à votre Majeſté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiſſion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit reſte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonſpect et le plus ſage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant paſſionnément la profeſſion des armes, à laquelle il s'eſt voué.

Je ne ſais encore s'il réuſſira dans ce qu'il

1774. entreprend ; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre ſervice, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus ſolide. Je n'étais pas ſuffiſamment inſtruit de ſa famille et de ſon étonnante affaire ; c'eſt un bon gentilhomme, fils du premier magiſtrat de la ville où il eſt né. J'ai fait venir les pièces de ſon procès. Je ne ſors point de ſurpriſe, quand je vois quelle a été ſa faute, et quelle a été ſa condamnation. Il n'eſt chargé juridiquement que d'avoir paſſé fort vîte, le chapeau ſur la tête, à quarante pas d'une proceſſion de capucins, et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanſon grivoiſe, faite il y a plus de cent ans.

Il eſt inconcevable que dans un pays qui ſe dit policé, et qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au ſupplice des parricides un jeune homme ſortant de l'enfance, pour une choſe qui n'eſt pas même une peccadille, et qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de priſon.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, et j'en ſuis auſſi frappé que le premier jour. J'aurais conſeillé à M. de *Morival*, votre officier, de ne point s'avilir juſqu'à demander grâce à des barbares

en démence, ſi cette grâce n'était pas néceſ- ſaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend. 1774.

Quoi qu'il arrive, il reſtera chez moi juſqu'à ce que ſon affaire ſoit finie ou manquée, et il profitera de la permiſſion que votre Majeſté lui a donnée. Il reviendra à ſon régiment le plutôt qu'il pourra, et le jour que vous preſcrirez.

Je remercie votre Majeſté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me ſuis attaché à lui de plus en plus, et ſa paſſion de vous ſervir toujours eſt une des plus fortes raiſons des ſentimens que j'ai pour lui. J'oſe vous aſſurer que perſonne n'eſt plus digne de votre protection; la pitié que ſon horrible aventure vous inſpire, fera la conſolation de ſa vie, ſi malheureuſement commencée, et qui finira heureuſement ſous vos ordres. La mienne eſt accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adouciſſent l'amertume, et je la finirai avec des ſentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond reſpect pour votre Majeſté, et, j'oſe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perſonne.

Le vieux malade de Ferney.

1774.

LETTRE CCXL.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de mai.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, ſon innocence ſeule a plaidé pour lui; et rougiſſant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légéretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embraſſez généreuſement ſa défenſe. C'eſt ſe déclarer le protecteur des opprimés et le vengeur des injuſtices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que faſſe la philoſophie, la ſtupidité et le faux zèle ſe maintiennent dans l'Egliſe; et le nom de l'*Inf*... eſt encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'eſprit, et de ceux que la fureur du ſalut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens; et on n'en ſouffrira jamais qui manquent à ſaluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le ſeul moyen d'obtenir grâce pour

Morival eſt de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque égliſe, la torche à la main, de ſe faire feſſer par des moines au pied du maître-autel, et au ſortir de là de ſe faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de ſe rétracter.

1774.

Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, et la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, et contraint les puiſſans de la terre à réformer les abus. L'*Arétin* n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve et l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée; et ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

1774.

LETTRE CCXLI.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de juin.

Aucun cheval ne ma jeté en bas : je ne ſuis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre S[t] *Paul*, qui était un déteſtable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec un fort éryſipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troiſième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne ſaurait rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à un éryſipèle, comme tout le monde peut l'avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir. Il a l'imagination poëtique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon *Louis XV*, il eſt allé en poſte chez le père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſageſſe, et fait eſpérer aux Velches un gouvernement heureux.

Je voudrais qu'il eût traité la *Dubarri* plus doucement, par refpect pour fon bifaïeul. 1774.

Si la monacaille influe fur ce jeune homme, les petits-maîtres feront en rofaire, et les initiées de *Vénus* couvertes d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelque évêque s'intéreffe pour *Morival*, et qu'un picpuce plaide fa caufe. On prétend qu'un orage fe forme et menace les philofophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés et les événemens que ce nouveau règne va produire : difpofé à admirer tout ce qui fera admirable, et à faire mes réflexions fur ce qui ne le fera pas, ne m'intéreffant qu'au fort des philofophes, et principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philofophe de Sansfouci a été, eft, et fera le fincère admirateur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1774.

LETTRE CCXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Il eſt vrai que les gobe-Dieux pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévote* pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me reſte d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards ſont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais auſſi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre Majeſté veut bien me parler, avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi. Il était, ainſi que tant d'autres, peu fait pour ſa place, indifférent à tout, mais ſe piquant aiſément dans les petites choſes qui lui étaient perſonnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi ; et moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il

s'embarrafsât fi j'étais ou non fur la lifte de fes domeftiques ; je refpecte fa mémoire, et je vous fouhaite une vie qui foit jufte le double de la fienne. 1774.

Si on fait à *Morival* la moindre difficulté, je le renverrai fur le champ à votre Majefté ; nos fous-tyrans velches étaient des monftres bien abfurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), eft le jeune homme le plus fage, le plus circonfpect que j'aye jamais vu ; il n'a d'un jeune officier que la bravoure ; fon éducation avait été très-négligée, comme elle l'eft dans toutes les petites villes de France : il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le deffin fous un très-bon maître ; et je réponds à votre Majefté qu'à fon retour il fera en état de vous rendre de vrais fervices, et qu'il fera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de *Lucifer* dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occafion de demander pour lui ce que l'humanité, la juftice et la raifon lui doivent ; fon père eft gentilhomme, et préfident d'une fotte ville ; fon oncle eft chevalier de Malte ; fon frère a follicité la place de

1774. bailli de la nobleſſe, et aucun d'eux n'a oſé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, ſi vous voudrez bien protéger, ſans vous compromettre, ce brave et vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriſer à dire qu'il eſt ſous votre protection, et qu'on vous fera plaiſir en le favoriſant? Il me ſemble que cette tournure peut lui faire un grand bien ſans expoſer votre Majeſté au moindre dégoût.

J'avoue que ſi j'étais à la place de *Morival*, je me garderais bien de rien demander à des velches; mais il y eſt forcé, il ne doit pas abandonner ſes héritages. Je ſupplie votre Majeſté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le reſpect, l'attachement et les regrets qui me ſuivront au tombeau.

LETTRE CCXLIII.

1774.

DU ROI.

A Potſdam, le 30 de juillet.

Je ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur *Louis XVI:* il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions; il faut ſuivre ſes démarches, et cela pendant quelques années. En ſe précipitant, en décidant à la hâte, on ſe trompe.

Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir, ſur le ſujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*Inf*... l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Velches; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en ſoutane, qui leur donnera la diſcipline d'une main, et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts et les hautes ſciences; la rouille de la ſuperſtition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, et né pour la ſociété.

Mais il n'eſt pas ſûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des *Capets*.

Laiſſez en paix les manes de *Louis XV*. Il

vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une
1774. guerre injuſte : il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent, mais il faut ſavoir pardonner. La paſſion ſombre et atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſottiſes, et nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre *Morival*, ſi je le puis. Corriger les injuſtices et faire le bien, ſont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais perſonne. J'ai vu M. de *Vergennes* il y a vingt ans, comme il paſſait pour aller en Pologne, et ce n'en eſt pas aſſez pour s'aſſurer de ſon appui. Enfin, vous en uſerez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer *Aufreſne* ſur notre théâtre. Il a joué les rôles de *Couci* et de *Mithridate*. On m'a dit qu'il avait été à Ferney : auſſitôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité et urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, et je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez; et je ne croirai votre fin prochaine que lorfque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'Etat, à des héros qui rifquent leur fanté, leurs membres et leur vie pour conferver celle de leurs concitoyens. Puifque nous vous perdrions fi vous ne lâchiez de ces farcafmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége exclufif de vous égayer fur leur compte. Mais repréfentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-fauveur, le brave qui défendrait vos poffeffions et qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

1774.

Je prévois votre réponfe. Vous avancerez qu'il eft jufte de fe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perfonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs fouverains leur donnent. Si *Turenne* et *Louvois* ont mis le Palatinat en cendres, fi le maréchal de *Bellifle* ofa propofer de faire un défert de la Heffe, ces fortes de confeils font l'opprobre éternel de la nation françaife, qui, quoique très-polie, s'eft quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obſervez cependant que *Louis XV* rejeta la
1774. propoſition du maréchal de *Belliſle*, et qu'en cela il ſe montra ſupérieur à *Louis XIV*.

Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable. Il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige et la grêle, que contre la guerre; que ce ſont des maux néceſſaires, et qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guériſſe la fièvre, et non qu'il faſſe une ſatire contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les-nous; n'en avez-vous point, compatiſſez à nos maux. Diſons comme l'ange *Ituriel :* Si tout n'eſt pas bien dans ce monde, tout eſt paſſable; et c'eſt à nous de nous contenter de notre ſort.

En attendant, vos héros ruſſes entaſſent victoires ſur victoires ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du ſultan. Ils liſent vos libelles, et vont ſe battre. Et votre impératrice, comme vous l'appelez, a fait paſſer une nouvelle flotte dans la Méditerranée; et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt

de

de vos lettres m'encouragent à me mêler des
troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. 1774.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant russe à *Ninon de Lenclos*, Pégase et le Vieillard, et nous attendons Louis XV aux champs Elysées. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-souci souhaite longue vie, gaieté et contentement. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 auguste.

SIRE,

J'AI enfin proposé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait; je lui ai mandé que votre Majesté daignait s'intéresser à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse et par son application continuelle à tous les devoirs de son état, et surtout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

1774. Peut-être les formalités, qui femblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir *Morival* chez moi encore quelque temps; mais il fe rendra à Véfel au moment que votre Majefté l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je fuis et j'ai toujours été de votre avis ; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet : *Repréfentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney ; ne regarderez-vous pas comme votre fauveur le brave qui défendrait vos poffeffions ?*

J'ai dit en médiocres vers, dans la Tactique, ce que vous dites en très-bonne profe :

Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiffons, vos granges, vos châteaux;
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eft, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je penfais abfolument comme certain héros du fiècle. Madame *Deshoulières* a dit :

Faute de s'approcher et faute de s'entendre,
On eft fouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré au pied des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence ; mais vous autres héros et ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend. 1774.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'*Homère* en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer et de mettre des *Alcibiades* en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, et les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, et malheur à qui s'y oppoſerait !

L'Epître à *Ninon* eſt réellement du comte de *Schouwalof*, neveu du *Schouwalof* dernier amant de l'impératrice *Eliſabeth;* ce neveu a été élevé à Paris, et a d'ailleurs beaucoup d'eſprit et beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un ruſſe ferait ſi bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatire intitulée Louis XV aux champs Elyſées, et je ne crois pas qu'elle exiſte. Il

paraît un recueil des lettres du feu milord
1774. *Chesterfield* à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de *Sévigné* aimait sa fille.

Il est très-souvent parlé de vous dans ces lettres ; on vous y rend toute la justice que la postérité vous rendra.

Le suffrage du lord *Chesterfield* a un très-grand poids, non-seulement parce qu'il était d'une nation qui ne songe guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être suspecte : il ne se doutait pas que ses lettres seraient imprimées après sa mort et après celle de son bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainsi votre Majesté les verra bientôt. Elle lira le seul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me souviens toujours que ma plus grande passion a été de vous plaire : elle est actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on sent sa misère, plus on est modeste.

Votre vieux admirateur.

LETTRE CCXLV.

1774.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de ſeptembre.

Le chancelier de France eſt culbuté, à ce que diſent les nouvelles publiques; il faudra recourir à un autre protecteur, ſi vous voulez ſervir *Morival.* On dit que l'ancien parlement va revenir; mais je ne me mêle pas des parlemens, et je m'en repoſe ſur la prudence du ſeizième des *Louis*, qui ſaura mieux que moi ce qu'un *Louis* doit faire.

Je rends juſtice à vos beaux vers ſur la Tactique, comme aux injures élégantes qui, ſelon vous, ſont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez ſur la guerre, je vous aſſure que perſonne n'en veut en Europe; et que ſi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Ruſſie comme à celui de l'impératrice-reine, elles atteſteraient toutes deux que ſans moi il y aurait eu un embraſement général en Europe, et même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà aſſez pour les affaires de Pologne: je pourrais plaider cette cauſe devant tous

les tribunaux de la terre, aſſuré de la gagner.
1774. Cependant je garde le ſilence ſur des événemens ſi récens, dont il y aurait de l'indiſcrétion à parler.

Votre lettre m'eſt parvenue à mon retour de la Siléſie où j'ai vu le comte *Hoditz*, auparavant ſi gai, à préſent triſte et mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, et qui ſont une ſuite de l'âge. Je lui ai adreſſé cette épître, ſur laquelle vous jetterez un coup d'œil, ſi vous le voulez. Elle ne vaut pas celle de *Ninon*; mais je ſoupçonne fort que le rabot de *Voltaire* a paſſé ſur cette dernière. J'ai vu beaucoup de ruſſes, mais aucun qui s'expliquât, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette épître eſt animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïſſe point; et je ne ſaurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort perſonne ne vous remplacera : c'en ſera fait en France de la belle littérature. Ma dernière paſſion ſera celle des lettres; je vois avec douleur leur dépériſſement, ſoit faute de génie, ou corruption de goût qui paraît gagner le deſſus. Dans quelques ſiècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de *Louis XIV*, comme on traduit ceux du temps de *Périclès* et d'*Auguſte*.

Je me trouve heureux d'être venu au monde 1774.
dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau ſiècle ſi fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthouſiaſme pour les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain, parce que le temps de l'effervefcence eſt paſſé : il ſe borne aux premiers progrès, qui ſont ſuivis de la ſatiété, et du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaiſes.

Vivez donc autant que cela ſera poſſible, et ſoutenez ſur vos épaules voûtées, comme un autre *Atlas*, l'honneur des lettres et de l'eſprit humain. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 d'octobre.

Les négociations de la paix de Veſtphalie n'ont pas coûté plus de peine à *Claude d'Avaux*, comte de Meſmes, et au fameux *Oxenſtiern*, qu'il ne vous en coûte à ſolliciter la grâce de

1774. *Jacques-Marie Bertrand d'Etallonde* à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poſſibles. Voilà un chancelier ſans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaiſſez pas, et qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de *Jacques-Marie*, enfin un témoignage que vous me demandez, et qui n'eſt pas ſelon le ſtyle de la chancellerie.

On prétend qu'un *atteſtat* de l'officier général dans le régiment où il ſert, eſt ſuffiſant, et que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent; ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi, qui ne ſuis exercé ni en ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'*Alembert*, et je ferai écrire à mon miniſtre à Paris qu'il diſe un mot en faveur du jeune homme au nouveau chancelier.

Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de *Marie-François Arouet de Voltaire* et de ſon aſſocié M. de *Sans-ſouci*, il faudra s'en conſoler, car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit: Il faut

vivre

vivre et laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre impératrice : elle ſe contente d'avoir humilié la Porte ; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Gréce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exiſte plus. 1774.

Le deſtin des choſes humaines eſt de changer : la Gréce et l'Egypte ſont barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre et l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponèſe. Les marais de Rome ont inondé les jardins de *Lucullus* ; peut-être que dans quelques ſiècles d'ici il faudra puiſer les belles connaiſſances chez les Ruſſes. Tout eſt poſſible, et ce qui n'eſt pas peut arriver enſuite.

Je fais des vœux pour que l'Etre de êtres prolonge les jours de votre ame charitable : qu'il vous conſerve long-temps pour la conſolation des malheureux, et pour la ſatisfaction de l'humble philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1774.

LETTRE CCXLVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'octobre.

L'ART de vous autres grands poëtes
Rehauſſe les petits objets :
De ſecs et décharnés ſquelettes,
Maniés par vos mains adraites,
Deviennent charnus et replets.
Voltaire et ſa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si ſon génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudeſque,
Qui, dans l'école ſoldateſque
Nourri depuis ſes jeunes ans,
A paſſé chez les vétérans,
Sans ſe guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ſes vieux camps.

Suffit que le ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître
Tant de chefs-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,

Qui mériteraient des autels, 1774.
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Gréce,
Où tout reſpirait la grandeur.

Mais notre ſiècle dégénère ;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu, beaux arts, ſacré vallon !
Et vous, Virgile et Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, et vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe fait pas ; et une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné *Louis XIV* de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion : à préſent on lui rend juſtice : et tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, et par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens et le prince parfait n'ont jamais exiſté, et n'exiſteront jamais.

Les princes comme *Charles le téméraire*, *Louis XI*, *Alexandre VI*, *Ludovic Sforze*, ſont

1774. les ſléaux de leurs peuples et de l'humanité : ces ſortes de princes n'exiſtent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier, nombre de ſouverains faibles, mais non pas des monſtres comme aux XIVe et XVe ſiècles. La faibleſſe eſt un défaut incorrigible ; il faut s'en prendre à la nature, et non pas à la perſonne. Je conviens qu'on fait du mal par faibleſſe ; mais dans tout pays où la ſucceſſion au trône eſt établie, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une ſuite non interrompue de grands-hommes. Croyez que tous les établiſſemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut ſe contenter de *l'à-peu-près*, et ne pas déclamer violemment contre les abus irremédiables.

Je viens à préſent à votre *Morival*. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie d'un ſuppliant ſe produiſent dans des cauſes judiciaires ; elles ſeraient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours, comme de raiſon, que le ſouverain qui fait agir ſon miniſtre n'emploierait pas ſon interceſſion pour un miſérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé

un petit atteſtat, ſigné par le commandant de Véſel, à d'*Alembert*, qui en pourra faire un uſage convenable. 1774.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas : à la ſuite d'une longue vie, les veines commencent à s'oſſifier, et il faut du temps pour que cela gagne la veine cave ; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, et peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réſiſtent pas auſſi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés et conſervés. C'eſt le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eſt égal d'avoir vécu ſix ſiècles ou ſix jours. Il eſt plus important d'avoir bien vécu, et de n'avoir aucun reproche conſidérable à ſe faire.

Voilà ma confeſſion ; et je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'abſolution *in articulo mortis*. Je lui ſouhaite longue vie, ſanté et proſpérité, et, pour mon agrément, que ſa veine demeure intariſſable. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1774. LETTRE CCXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 novembre.

SIRE,

QUELQUES petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingts et un ans, ne m'ont pas permis de vous remercier plutôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits ; ni roi, ni homme ne vous reſſemble : je ne ſuis pas aſſurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muſes, que je me ſens confondre !
Vous daignez encor m'inſpirer
L'eſprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à votre Majeſté que mon cœur eſt pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre *Morival*. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter ; votre Majeſté verrait combien il s'eſt formé, en très-peu de

temps, dans un art néceſſaire aux bons officiers, et très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaiſſance; vous ſerez touché de ſa reconnaiſſance et du zèle avec lequel il conſacre ſes jours à votre ſervice. Son extrême ſageſſe m'étonne toujours : on a deſſein de faire revoir ſon procès, qu'on ne lui a fait que par contumace; ce parti me paraît plus convenable et plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce ſuppoſe crime; et aſſurément il n'eſt point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, et il ſe peut très-bien que je meure avant que l'affaire ſoit finie; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'*Alembert*, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire. 1774.

J'oſe croire qu'il ne ferait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelque injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune homme ſi eſtimable et ſi infortuné : vous ſecourrez à la fois l'innocence et la raiſon; vous apprendrez aux Velches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les

1774. ſortes de gloire ; c'en eſt une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez ſoi.

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LETTRE CCXLIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de novembre.

Ne me parlez point de l'Elyſée. Puiſque *Louis XV* y eſt, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : *Homère*, *Virgile*, *Sophocle*, *Euripide*, *Thucydide*, *Démoſthènes* et *Cicéron ;* tous ces gens ne vous verraient arriver qu'à contre-cœur ; au lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, et qui vous eſt due à bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes : ainſi vous vous êtes acquis un privilége excluſif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre d'*Etallonde*, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance. Vous y verrez les termes dans

lesquels le garde des sceaux s'exprime, et vous verrez en même temps que M. de *Vergennes* se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire sera suivie par M. de *Goltz*; j'espère à présent que ce ne sera pas en vain, et que *Voltaire*, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercîmens de d'*Etallonde* et les miens. 1774.

Si je ne vous croyais pas immortel, je consentirais volontiers à ce que d'*Etallonde* restât jusqu'à la fin de son affaire chez votre nièce; mais j'espère que ce sera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne saurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait; et il me semble qu'il manquerait quelque chose à notre Europe, si elle était privée de *Voltaire*.

Que votre pouls inégal ne vous inquiéte pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglais qui se trouve actuellement ici : il traite la chose de bagatelle, et dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'espérance, qui était le dernier ingrédient de la boîte de *Pandore*.

C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-souci fait mille vœux à *Apollon*, comme à son fils *Esculape*, pour la conservation du patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

1774.

LETTRE CCL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 décembre.

SIRE,

Vous faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'*Etallonde.* J'ofe toujours affurer votre Majefté qu'il en eft bien digne : fon éducation avait été très-négligée par fon père, fot et dur préfident de province, qui deftinait fon fils à être prêtre ; il ne favait pas feulement l'arithmétique quand il eft venu chez moi : il eft confommé actuellement dans la géométrie pratique et dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majefté par les chariots de pofte, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de deffiner de tout le pays qui eft entre les Alpes et le mont Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne fert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté furprenante il deffine. J'ofe vous répondre qu'il fera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il

ne refpire qu'après le bonheur de vivre et de mourir à votre fervice. Il n'a et il n'aura jamais d'autre patrie que vos Etats et d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raifon comme fon bienfaiteur et, j'ofe le dire, comme fon père.

1774.

Il écrit aujourd'hui à votre ambaffadeur; mais il attend les pièces de fon abominable procès, fans lefquelles on ne peut rien faire; il eft moins inftruit que perfonne de tout ce qui s'eft fait pendant fon abfence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il fait, c'eft qu'elle fut l'effet d'une tracafferie de province et d'une inimitié de famille. Un de fes infames juges, qui mourut il y a deux ans, fe fit traîner avant fa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'*Etallonde* et chevalier de S[t] Louis; il lui demanda publiquement pardon de fon exécrable injuftice; mais fon repentir ne nous fuffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'eft fi aifé que d'être condamné à mort, et rien de fi difficile que de connaître feulement pourquoi on a été condamné. Telle eft notre jurifprudence barbare. Ce procès eft plus odieux encore que celui des *Calas*.

Vous fouvenez-vous, Sire, d'une petite

1774. pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez ſi bien

> Ce peuple ſot et volage,
> Auſſi vaillant au pillage
> Que lâche dans les combats. (1)

Vous ſavez que ce peuple de Velches a maintenant pour ſon *Végèce* un de vos officiers ſubalternes (*), dont on dit que vous feſiez peu de cas, et qui change toute la tactique en France, de ſorte que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. L'Europe n'eſt plus au temps des *Condé* et des *Turenne*, mais elle eſt au temps des *Frédéric*. Si jamais par haſard vous aſſiégiez Abbeville, je vous réponds que d'*Etallonde* vous ſervirait bien.

Ma ſanté décline furieuſement; j'ai grande peur de ne pas vivre aſſez long-temps pour voir finir ſon affaire; mais elle finira bien ſans moi, votre nom ſuffira; il ne me reſtera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre Majeſté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des Etats du roi de Pruſſe, vexations que la déroute de Rosbac ſuivit de près.

(*) Le baron de *Pirſch*.

LETTRE CCLI.

1774.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 décembre.

NON, vous ne mourrez pas de ſitôt : vous prenez les ſuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que *Prométhée* déroba aux cieux, et qui vous remplit, vous ſoutiendra et vous conſervera encore long-temps.

„ Il faut, Monſeigneur, que vos ſermons „ baiſſent (diſait *Gilblas* à l'archevêque de „ Tolède) pour qu'on préſage votre déca- „ dence „. Juſqu'à préſent vos ſermons ne baiſſent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé *Sabathier*, qui marquaient de la vigueur et de la force d'eſprit. Cet eſprit tient au genre nerveux et à la fineſſe des ſucs qui ſe diſtillent et ſe préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration ſe fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de *Morival*. J'aurais ſans doute dû penſer plutôt à lui, mais la multitude et la diverſité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de

1774. l'obligation de m'en avoir fait fouvenir. Peut-être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos follicitations : nous trouverons les efprits moins échauffés, par conféquent plus raifonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième fiècle, et qui tâcheront d'effacer cette flétriffure, en fefant déperfécuter le compagnon du malheureux *la Barre.*

Vous ferez l'auteur de cette bonne action. Je m'affocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occafion de foutenir l'innocence, et de délivrer les opprimés. C'eft un devoir de tout fouverain d'en ufer ainfi chez lui ; et felon les cas il peut en ufer quelquefois de même en d'autres pays, furtout s'il mefure fes démarches felon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brifé un crucifix et d'avoir chanté des chanfons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, fi d'ailleurs il a du mérite. Les fentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eft le véritable crime qui diffame, et non pas la punition lorfqu'elle eft injufte. Il faudra voir fi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux infinuations de M. de *Vergennes.*

Ce miniſtre qui a réſidé long-temps en pays étranger, a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de *la Barre;* il en a honte, et il tâchera de réparer en cette affaire ce qui eſt réparable. Mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien. 1774.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence à ſe faire ſentir, et comptez que le philoſophe de Sans-ſouci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 décembre.

SIRE,

PENDANT que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, et fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, et envoie à votre Majeſté les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable

1774. intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des *Calas*, et rend la nation plus odieuſe ; car du moins les infames juges des *Calas* pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils avaient cru venger la nature ; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'*Etallonde* ſans l'entendre, et même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, et ſe ſont conduits contre les lois auſſi-bien que contre le ſens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France ; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot ; et même à la mort du Dauphin ſon fils il écrivit, ou on lui-fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de *la Barre* et la condamnation de votre officier d'*Etallonde*. Il eſt à vous pour jamais, et ſoyez très-sûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, et je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un

militaire

militaire qui vous appartient et qui n'a de roi que vous. 1774.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être ; et enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que votre Majeſté voudra bien me laiſſer d'*Etallonde Morival* juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit, termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE CCLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 28 décembre.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis conſentir.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de d'*Etallonde*; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer ſon rétabliſſement, il doit prononcer en faveur de l'innocence ; et d'*Etallonde* vous aura la double

1774. obligation d'avoir rétabli ſa mémoire, ſa fortune, et de lui avoir fourni par le moyen de l'inſtruction de quoi former et perfectionner ſes talens.

Je vous remercie des deſſins que vous m'envoyez, ſurtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres et que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (*) qui a été page chez moi, qui a quitté le ſervice pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épouſé, je crois, une parente de la *Dubarri*. Si *Louis XV* n'était pas mort, il aurait joué un rôle ſubalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu : il eſt fort éventé; et je doute qu'il ſe ſoutienne à la longue. Avec une bonne doſe d'effronterie, il s'eſt annoncé comme homme à talens; on l'en a cru d'abord ſur ſa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité; il ſe peut alors qu'il devienne quelque choſe.

Les ſiècles où les nations produiſent des *Turenne*, des *Condé*, des *Colbert*, des *Boſſuet*, des *Bayle* et des *Corneille*, ne ſe ſuivent pas de proche en proche : tels furent ceux des *Périclès*, des *Cicéron*, des *Louis XIV*. Il faut que tout prépare les eſprits à cette efferveſ-

(*) Le baron de *Pirſch*.

cence. Il femble que ce foit un effort de la nature, qui fe repofe après avoir prodigué tout à la fois fa fécondité et fon abondance. Point de fouverain qui puiffe contribuer à l'avénement d'une époque auffi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle forte que ceux qui les ont reçus, puiffent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et fouvent les génies déplacés font comme des femences étouffées qui ne produifent rien.

1774.

Dans tout pays où le culte de *Plutus* l'emporte fur celui de *Minerve*, il faut s'attendre à trouver des bourfes enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux Etats : les richeffes y portent la molleffe et la corruption : non pas qu'une république, comme celle de Sparte, puiffe fubfifter de nos jours ; mais en prenant un jufte milieu entre le befoin et le fuperflu, le caractère national conferve quelque chofe de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, et à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de *la Fontaine*, qui trouvait trop aigres les raifins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'eft pas cela, mais des réflexions que la connaiffance de l'hiftoire et ma propre expérience

1774. me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, et qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; et les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; et tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons ; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, et le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſervation. Vous êtes le dernier rejeton du ſiècle de *Louis XIV*, et ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez ; car après la mort *nihil eſt.*

C'eſt avec ces ſentimens que le philoſophe de Sans-ſouci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir les deſſins de d'*Etallonde*, et j'ai examiné Ferney avec autant de ſoin que j'en aurais mis à examiner Charlotembourg, et cela par l'unique raiſon que vous l'habitez. 1774.

LETTRE CCLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 janvier.

SIRE,

JE mets aux pieds de votre Majeſté, pour ſes étrennes, un plan de citadelle inventé et deſſiné par d'*Etallonde Morival*, qui n'avait jamais ſu deſſiner lorſqu'il vint chez moi; ſes progrès tiennent du prodige, et par conſéquent ſes talens ne doivent être employés que pour votre ſervice; il a appris ce qu'il faut préciſément de mathématiques pour être utile. Tout le reſte eſt une charlatanerie ridicule, admirée des ignorans: la quadrature d'une courbe n'eſt bonne à rien; et l'idée d'aller mal meſurer un degré du méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans 1775.

1775. tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaifes difficiles. Je fuis près de ma fin, et je vous dis la vérité. Hélas, vous favez trop bien, et l'Europe le fait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique et calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure confolé par les bontés que vous avez et que vous aurez pour d'*Etallonde Morival;* c'eft un gentilhomme plein d'honneur et de fageffe, qui n'a point rougi d'être foldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre Majefté, qui eft votre ouvrage, qui vous confacre fa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos Etats; il eft affidu, difcret, appliqué; il écrit très-bien et vîte; il pourrait vous fervir de fecrétaire, s'il vous en fallait un; permettez qu'il travaille dans ma maifon à fe rendre digne de vous fervir, jufqu'à ce que fon affaire fe décide, foit que je vive, foit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il eft bon à tout: ni moi, ni monfieur d'*Alembert*, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme; une grâce eft trop honteufe: daignez, Sire, prolonger fon congé; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de fes affaffins:

le grand *Julien* l'eût protégé ; les *Cyrille* et les *Grégoire* de Nazianze l'eussent assassiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit *Julien !* vous l'auriez achevé. Mais au moins vous consolez l'innocence. Je vous souhaite les années des premiers rois d'Egypte ; votre nom est plus illustre que le leur. 1775.

LETTRE CCLV.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de janvier.

TOUT ce qui regarde le procès de d'*Etallonde* a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie et cent formalités inutiles feront que d'*Etallonde* continuera d'être opprimé; et s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si *Louis XV* a eu du faible pour le clergé, cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, et environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, DIEU vous a placé sur le trône

1775. pour protéger l'Eglife ; le glaive qu'il vous a donné en main eft pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'héréfie et de l'incrédulité. L'Eglife eft le vrai foutien du trône ; fes prêtres font les organes divins qui prêchent la foumiffion aux peuples ; ils tiennent les confciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos fujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répete fouvent de tels difcours à un homme qui vit dans la diffipation, et qui n'emploie pas un feul moment de fa vie à réfléchir, il les croira, et agira en conféquence. C'était le cas de *Louis XV*. Je le plains fans le condamner. Le pauvre d'*Etallonde* en fouffre, et je prévois que je ferai fon feul refuge.

On a fait votre bufte à la manufacture de porcelaine : je fais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périffable. Vous voyez cependant, par l'empreffement qu'on a de poffśéder votre reffemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buftes qui vous reffemblaient autrefois, et peut-être encore.

Je vous le répete, vivez, confervez vos vieux jours ; et fi la vie vous eft indifférente, fongez au moins que votre exiftence ne l'eft point au philofophe de Sans-fouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CCLVI.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment le bufte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'infcription, dont je fuis fi indigne :

Les rois de France et d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtifans ;
Mais il eft un roi fur la terre
Qui fait de plus nobles préfens.
Je dis à ce héros, dont la main fouveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les fens. Il y a un volume

(*) Le maréchal de *Saxe*.

1775. tout entier de plans de batailles, de campemens et de marches, et de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidelles et très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre Majeſté que je déſirerais avec paſſion que votre Majeſté permît de deſſiner vos batailles; j'oſe vous dire que perſonne n'y ſerait plus propre que d'*Etallonde Morival*. C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion et la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté; mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi le congé que votre Majeſté lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui et malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur et de lieutenant ou capitaine; tout ce que je ſais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, et qu'un homme à vous ſera reſpecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des

ſauve-gardes dans cette vie. Je paſſerai le reſte de la mienne à remercier, à relire *Marc-Aurèle Julien Frédéric*, héros de la guerre et de la philoſophie. 1775.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCLVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 27 de janvier.

J'ETAIS préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales et des anthropophages. *Morival* me revient comme *Alexandre*: ce dernier était diſciple d'*Ariſtote*, et le premier l'eſt de *Voltaire;* et quoique ſous l'école des plus grands philoſophes, tous deux auront quitté *Uranie* pour *Bellone*. Mais il faut eſpérer que *Morival* n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le pouſſa *Alexandre*.

Cet officier peut reſter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ſes intérêts, quoiqu'à vue de pays ſon procès puiſſe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais,

1775. et que ce n'eſt qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choſes avec étonnement, et ſans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante. L'une eſt utile et néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit. Cependant ces ſublimes abſtractions font honneur à l'eſprit humain; et il me ſemble que les génies qui les cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, et s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraye, et quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, et je ne l'en eſtime pas moins.

Ce *Maupertuis*, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités; ſon ame était honnête; il avait des talens et de belles connaiſſances; il était bruſque, j'en conviens; et c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier

les fautes quand ceux qui les ont commifes n'exiftent plus. Vous ne reverrez *Maupertuis* qu'à la vallée de *Jofaphat*, où rien ne vous preffe d'arriver. 1775.

Jouiffez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité et de l'envie : de votre couchant répandez ces rayons de goût et de génie que vous feul pouvez tranfmettre du beau fiècle de *Louis XIV*, auquel vous tenez de fi près ; répandez ces rayons fur la littérature, empêchez-la de dégénérer ; et, s'il fe peut, tâchez de réveiller le goût des fciences et des lettres, qui me paraît paffer de mode et fe perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière furpaffera celle de *Fontenelle*, car vous avez trop d'ame pour mourir fitôt. Nous avons ici milord *Maréchal*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auffi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme : nous avons *Polnitz* qui ne lui cède pas, et qui compte bien encore fur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas auffi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh, qui en eut plus que vous ? Enfin *Apollon* m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, et lui ai dit : O feule Divinité que j'implore, confervez

1775. à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres et la ſatisfaction de l'hermite de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

SIRE,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre Majeſté m'honore, du 2 décembre; elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je ſuis ſouvent près de ſuccomber.

Je ne fais aſſurément nulle comparaiſon entre vous et l'empereur *Kienlong*, quoiqu'il ſoit arrière-petit-fils d'une vierge céleſte ſœur de DIEU. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu ſur cette généalogie, qui eſt beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour diſſiper mes ſouffrances; s'il peut amuſer votre Majeſté un moment, ma peine n'eſt pas perdue.

L'ancienne religion des Brachmanes eſt évidemment l'origine du chriſtianiſme; vous

en ferez convaincu fi vous daignez lire la lettre fur l'Inde, et cela pourra peut-être amufer davantage votre efprit philofophique : tout ce que je dis des Brachmanes eft puifé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. *Paw* connaît mieux que moi. 1775.

Je penfe abfolument comme lui fur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père *Parennin*, homme très-favant et très-fenfé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au refte, ces lettres font fous le nom d'un jeune bénédictin, qui voudrait être un peu philofophe, et qui s'adreffe à M. *Paw* comme à fon maître, en dépit de faint *Benoît* et de faint *Idulphe.*

Il eft vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos foixante-feize mille journaux de prairies et des fept mille vaches qui vous devront leur exiftence, que des romans théologiques des Chinois et des Indiens ; mais l'empereur *Kienlong* défriche auffi, et on prétend même que fa charrue vaut mieux que fa lyre. Vous êtes affurément le feul roi fur ce globe qui foyez fupérieur dans tous les genres.

Vous reffembleriez à *Apollon* comme deux gouttes d'eau, fi vous n'aviez pas pris fi longtemps pour votre patron un autre faint, nommé *Mars ;* car *Apollon* bâtiffait comme vous des palais, cultivait des prairies, était

le dieu de la muſique et de la poëſie : de
1775. plus, vous êtes médecin comme lui ; car votre Majeſté pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée et pour la faibleſſe extrême où je ſuis. Non-ſeulement votre Majeſté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge : le reſte de mes jours doit lui être conſacré.

Je la remercie de l'*Ammien Marcellin*, dont on m'a dit que les notes étaient très-inſtructives. Cet *Ammien* était un ſuperſtitieux perſonnage, qui croyait aux démons de l'air et aux ſorciers, comme tout le monde y croyait de ſon temps, comme les Velches y ont cru du temps même de *Louis XIV*, comme les Polonais y croient plus que jamais ; car on dit qu'ils viennent de brûler ſept pauvres vieilles femmes, accuſées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne ſais, Sire, ſi je ne me ſuis pas démis à vos pieds de mon marquiſat ; je n'ai voulu accepter aucune récompenſe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquiſat demande des ſoins au-deſſus de mes forces ;

je ne désire à présent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi *Frédéric le grand*, à qui je suis attaché avec le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie. 1775.

LETTRE CCLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 février.

SIRE,

PENDANT que d'*Etallonde Morival* vous construit des citadelles sur le papier et les assiége; pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre Majesté. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil sur un petit Voyage de la Raison et de la Vérité, et sur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur a mis je ne sais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien

1775. que *Julien Marc-Aurèle* permette de dire ce qu'on penſe.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'*Etallonde Morival* s'éclairciſſe, il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre Majeſté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'oſe vous aſſurer qu'il eſt digne de l'être.

Permettriez-vous auſſi qu'il fût lieutenant au lieu d'être ſous-lieutenant ? l'honneur de vous appartenir n'eſt pas une vanité ; c'eſt une gloire qui en impoſe, et qui peut le faire reſpecter des Velches.

Il ne fera partir ſa lettre qu'après que je l'aurai miſe ſous vos yeux et que vous l'aurez approuvée. Vous ſerez étonné de cette affaire, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des *Calas*. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au ſupplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré, et l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, et qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troiſième. Cette épouvantable et abſurde velcherie ſera démontrée ; et ſi cet écrit ſimple, modeſte et vrai, eſt approuvé de votre Majeſté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres ſur cet objet, comme la plus grande faveur qui puiſſe conſoler ma vieilleſſe et me faire attendre gaiement la mort. 1775.

Agréez, Sire, mon reſpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos Etats.

LETTRE CCLX.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 février.

SIRE,

VOUS m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : votre Majeſté change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre ſon portrait ; elle orne une de ſes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle diſait :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Enfin, elle accorde ſa protection à l'innocence opprimée de *Morival :* ajoutez à tout cela que *Voiture* n'écrivait pas ſi bien que vous,

1775. à beaucoup près; et cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eſt cet étonnant Protée?
On diſait qu'il tenait la lyre d'Apollon,
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte; mais non:
Il porte du dieu Mars l'armure enſanglantée.
Voyons donc ce héros? Point du tout: c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron;
Et s'il avait voulu, ce ſerait Epicure.
Dites-moi donc votre ſecret;
On veut faire votre portrait:
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-sûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité une ſcène d'*Arlequin*, ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales: c'eſt le comble du ridicule et de l'horreur. Rien n'eſt plus velche.

Non, Sire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potſdam la lettre du miniſtre M. de *Puiſieux*, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter ſera peu de choſe, et certainement ſes talens et ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, Sire, que votre Majeſté n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires; il en a fait un plan régulier : vous verrez par là, Sire, ſi ce jeune homme entend ſon métier, et s'il mérite votre protection. 1775.

Je le garderai, puiſque votre Majeſté le permet, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement perfectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort; mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de *Molina* et de *Janſénius*. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces ſentimens, et ſurtout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer.

1775.

LETTRE CCLXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de février.

VOTRE muſe eſt dans ſon printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces ;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font ſes ornemens.

Ma muſe ſent le poids des ans ;
Apollon me dédaigne ; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles et languiſſans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des dieux,
Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, et s'élance aux cieux.

Le Génie éleva votre vol au Parnaſſe :
Au chantre de Henri le grand,

Au-deſſus d'Homère et d'Horace,
Les muſes et les dieux aſſignèrent le rang. 1775.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros ;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort ſuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée :
Ainſi qu'une lame caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On aurait vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, ô Ciel ! je vois pâlir l'Envie ;
Furieuſe, elle entend chez les ſybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au louvre :
Je vois d'ici la pompe, et le jour ſolennel

Où la main de LOUIS vous couvre,
1775. Aux vœux de ſes ſujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de *Joſaphat*. Mais voici une ſeconde lettre qui me ſurvient; on me demande de quel officier elle eſt: c'eſt, dis-je, du lieutenant général *Voltaire*, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de *Vauban;* dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins et des contregardes *à la Voltaire*, et l'on attaquera les places ſelon votre méthode.

Pour le pauvre d'*Etallonde*, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris, et le talent de perſuader que vous poſſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer:* revêche à l'égard de ſon réinſtituteur *Maurepas*, que ne ſera-t-il pas envers vous?

Je viens de lire votre traduction du *Taſſe*, qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si *Boileau* avait vu cette traduction, il aurait adouci la ſentence rigoureuſe qu'il prononça contre le *Taſſe*. Vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux

ſtances

ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien ; il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paraît une tragédie de *Dorat :* le ſujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois perſonnes, et les paſſions n'étant qu'ébauchées, m'ont laiſſé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, et que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. *Pépin*, votre maire du palais, en eſt le héros ; il y a des ſituations ſuſceptibles de pathétique; elles ne ſont pas naturellement amenées ; et il me ſemble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâtés; quand on eſt accoutumé à vos ouvrages, on ſe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreſſe à votre conſervation, et combien le philoſophe de Sans-ſouci ſouhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale.*

1775.

FÉDÉRIC.

1775.

LETTRE CCLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

Je ne suis point étonné que le grand baron de *Polnitz* se porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il est grand, bien fait, bien constitué. *Alexandre*, qui était très-bien constitué aussi, et très-bien pris dans sa taille, mourut à trente ans, après avoir seulement remporté trois victoires; mais c'est qu'il n'était pas sobre, et qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme *Achille*, ce n'est pas que je n'aye toujours la guerre en horreur; et certainement j'irais vivre chez les quakers en Pensilvanie, si la guerre était partout ailleurs.

Je ne sais si votre Majesté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé le Partage de la Pologne, en sept dialogues, entre le roi de Prusse, l'impératrice-reine et l'impératrice russe. On le dit traduit

de l'anglais ; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eſt ſurement compoſé par un de ces polonais qui ſont à Paris. Il y a beaucoup d'eſprit, quelquefois de la fineſſe, et ſouvent des injures atroces. Ce ſerait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous ſavez vaincre et vous arrondir, vous ſavez auſſi vous moquer des gens mieux que perſonne. Le neveu de *Conſtantin*, qui a ri et qui a fait rire aux dépens des *Céſars*, n'entendait pas la raillerie auſſi bien que vous. 1775.

Je ſuis très-maltraité dans les ſept dialogues ; je n'ai pas cent ſoixante mille hommes pour répondre ; et votre Majeſté me dira que je veux me mettre à l'abri ſous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de ſouffrir pour votre cauſe.

Je fus attrapé comme un ſot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Ruſſie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre juſtice aux diſſidens, et pour établir ſeulement la liberté de conſcience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'*Homère*, qui font ſervir les hommes à leurs deſſeins, ſans que ces pauvres gens s'en doutent.

1775. Quoi qu'il en ſoit, il y a des choſes horribles dans ces ſept dialogues qui courent le monde.

A l'égard de d'*Etallonde Morival*, qui ne s'occupe à préſent que de contreſcarpes et de tranchées, je remercie votre Majeſté de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur; et il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbac qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à votre Majeſté, dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure velche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation velche! Peut-on réunir tant de ſuperſtition et tant de philoſophie, tant d'atrocité et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'eſprit et tant de bêtiſes? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un *Louvois* et qu'un *Colbert* pour rendre ce rôle paſſable; mais *Colbert*, *Louvois* et *Turenne* ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, et qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, et avec les mêmes sentimens que j'avais il y a environ quarante ans. 1775.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCLXIII.

DU ROI.

Le 23 de février.

AUCUN monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel esprit pour les composer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois serez-vous le seul des êtres pensans qui ait conservé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'esprit, cet enjouement et ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; et j'implore la nature universelle, qu'elle daigne conserver long-temps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complu.

1775. Je trouve d'*Etallonde* bien heureux de fe trouver à la fource d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à fauver les débris de fa fortune. D'*Alembert* me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, et qu'il faut des années pour réparer des injuftices d'un moment : fi cela eft, il faudra fe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit ; et qu'à force d'employer les grands talens que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à fauver l'innocence opprimée. Cela fournira le fujet d'une tragédie larmoyante ; la fcène fera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y fera appelé par un fage : il fera étonné de trouver plus de fecours chez un étranger que chez fes parens. Le philofophe de Ferney, par humanité, travaillera fi efficacement pour lui, que *Louis XVI* dira : Puifqu'un fage le protége, il faut qu'il foit innocent ; et il lui enverra fa grâce. Une arrière-coufine, dont *Etallonde* était amoureux, fera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte. Le philofophe humain célébrera les noces, et tous les conviés feront l'éloge de la bienfefance de cet homme divin, auquel d'*Etallonde* érigera un autel, comme à fon dieu fecourable.

Ce ſujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, et fournir des ſcènes touchantes et attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſsède un tréſor d'imagination, et qui, comme *Jupiter*, accouche par la tête de déeſſes armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de février.

L'ESPRIT républicain, l'eſprit d'égalité
Reſpire dans les cœurs des grands et du vulgaire;
Le mérite éclatant bleſſe leur vanité :
Sa ſplendeur, qui les déſeſpère,
Redouble leur obſcurité :
Auſſi l'Envie uſa des lois du deſpotiſme.
Athènes, le berceau des ſciences, des arts,
Bannit, du ban de l'oſtraciſme,
Les plus chers nourriſſons de Mercure et de Mars.

1775. Le befoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abfence,
Les firent bientôt regretter.
Le peuple, plein de bienveillance,
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement fur fon fiècle s'élève,
Peut s'encenfer lui-même et jouir d'un beau rêve.
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les fucs empoifonnés, obfcurciffent les cieux,
Et fur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu;
Eugène fut chaffé; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un afile;
L'émule généreux d'Homère et de Virgile,
Dont le nom illuftra tous fes concitoyens,
Tranfporte fes foyers chez les Helvétiens.
. . . .

Paffez, fi vous pouvez, du vieux Neftor les ans.
Les mâles efforts du génie
Vous ferviront peu, fi le temps
Ne vous fait furvivre à l'Envie.
Ainfi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le bufte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Difons que le public eft jufte.

Ce n'eft point un conte; on fe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre bufte: on

on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos Germains veut des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables. 1775.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de *Saxe*, m'eſt connu; et j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits ſont récens et connus; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrain eſt l'échiquier de nous autres anthropophages, et que c'eſt lui qui décide de l'habileté, ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le lieutenant général *Voltaire*, qui m'entendra bien : le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain, qui protége d'*Etallonde*, et qui veut à toute force caſſer l'arrêt de l'*Inf*... Je ne refuſerai aucun titre à d'*Etallonde*, ſi par cette voie je peux le ſauver: ainſi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre, je n'ai penſé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choſes qui ſe ſont paſſées. Il faut penſer à l'avenir, et oublier le paſſé, car celui-là reſte tel qu'il eſt; mais il y a bien des meſures à prendre pour l'avenir.

Ce diſcours ſent un peu le jeune homme : ſongez pourtant que les Etats ſont immortels,

1775. et que ceux qui ſont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Verſailles, d'*Etallonde* eſt ſauvé : ſi votre ſanté ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune iſſue heureuſe de ſon procès. Vous avez, à la vérité, quelques philoſophes en France, mais les ſuperſtitieux ſont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaiſſent que l'intérêt ; chez les Français, c'eſt le fanatiſme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; et l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, ſera-t-il ſouple à la raiſon pure ? agiſſant d'ailleurs d'une manière ſi oppoſée à ſes devoirs et à ſes véritables intérêts.

Mais qui penſera à d'*Etallonde* quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de *Henri IV* ? Il faut changer ſa garde-robe, faire emplette d'étoffes, et employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet eſt bien plus important que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'*Etallonde*, s'eſt échappé aux punitions injuſtes et cruelles qu'on lui avait infligées, et qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une poliſſonnerie.

Je ſalue le patriarche de Ferney ; je lui ſouhaite longue vie. J'ai lu ſa nouvelle tragédie, qui n'eſt point mauvaiſe du tout. Je haſarderais quelques petites remarques d'un ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme *le Corrége*, *ſon pittor*, *anche io !* je garde le ſilence, en vous priant de ne point oublier le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 2 de mars.

Le baron de *Polnitz* n'eſt pas le ſeul octogénaire qui vive ici, et qui ſe porte bien : il y a le vieux *le Cointe*, dont peut-être vous vous reſſouviendrez, qui a dix ans de plus que *Polnitz :* le bon milord *Maréchal* approche du même âge; et l'on trouve encore de la gaieté et du ſel attique dans ſa converſation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleſte, que tous ceux que je viens de nommer : c'eſt ce feu, cet eſprit, que les Grecs appelaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

1775. Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force et cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de dialogues polonais qui me sont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues sera des sarmates ; le très-*fin*, des velches qui les protégent. Je pense sur ces satires comme *Epictète : Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en.* J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poste ; je fais ma station, et ne m'embarrasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées : je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou *Boileau*, ou *Racine*, ou *Voltaire*, pour transmettre ses ouvrages à la postérité ; et je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, et on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser et s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaises.

Ce poëme des Confédérés dont vous me

parlez, je l'ai fait pour me déſennuyer. J'étais alité de la goutte, et c'était pour moi une agréable diſtraction. Mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, et je ne dois, ni ne veux choquer perſonne. 1775.

La diète de Pologne tire vers ſa fin : on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'impératrice de Ruſſie ne vous a point trompé; ils auront pleine ſatisfaction ; et l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeſſe trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous et moi à rendre votre parlement juſte et humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y ſont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions ſe rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne ſont pas ſi ſaillantes, parce que leur tempérament eſt plus flegmatique ; mais chez les Français, plus vifs et plus fougueux, ces contradictions ſont plus marquées: d'autant plus reſpectables ſont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance et toutes les vertus. Je connais un de ces ſages qui, bien loin

1775. d'ici, habite, dit-on, Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, et toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'Envie :
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veut bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir;
J'ai pu vous voir et vous entendre :
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnaissant le plus ardent désir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre *Protée* dont vous faites l'éloge n'eſt qu'un *dilettante*, eſpèce de gens qu'on appelle ainſi en Italie, amateurs des arts et des ſciences, n'en poſſédant que la ſuperficie; mais qui pourtant ſont rangés dans une claſſe ſupérieure à ceux qui ſont totalement ignorans. 1775.

Je me ſuis enfin procuré les ſept dialogues, et j'en ai approfondi toute l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un anglais, nommé *Lindſic*, théologien de profeſſion, et précepteur du jeune prince *Poniatowski*, neveu du roi de Pologne. C'eſt à l'inſtigation des *Czartorinski*, oncles du roi, qu'il a compoſé ſa ſatire en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'eſt aperçu que perſonne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite. Mais comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain *Gérard* à Dantzick, qui pour lors y était conſul de France, et qui à préſent eſt commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de *Vergennes*. Ce *Gérard*, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, et les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des groſſièretés et des platitudes inſipides, mais il y a des traits de bonne plaiſanterie.

N 4

1775. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce ſycophante. Il faut s'en tenir à ce que diſait le cardinal *Mazarin :* Laiſſons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.

Je reviens au pauvre d'*Etallonde*, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement : comme je lui ai procuré ſon premier aſile, je ſerai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de *Voltaire* eſt un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a ſi long-temps qu'elle s'eſt donnée qu'à peine je m'en reſſouviens. D'*Etallonde* pourra vous ſervir à conduire les travaux au ſiége de l'*Inf*..., à former les batteries, des baliſtes et des catapultes pour faire écrouler entièrement la tour de la ſuperſtition, dernier aſile des vieilles femmes et des tonſurés.

Je vois que vous préférez le ſéjour de Ferney à celui de Verſailles : vous le pouvez faire ſans riſque. Les diſtinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à ſon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don ; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant ſon éloge : il eſt beau qu'une jeune princeſſe penſe à réparer les torts d'une

nation dont elle occupe le trône, ſurtout qu'elle rende juſtice au mérite éclatant. 1775.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, et qui eſt plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par *Michelet*. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que perſonne ne vous ſouhaite plus de bénédictions ni ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 28 mars.

SIRE,

TOUTES les fois que j'écris à votre Majeſté ſur des affaires un peu ſérieuſes, je tremble comme nos régimens à Rosback. Mais votre bonté et votre magnanimité me raſſurent.

Je vous ſupplie de daigner lire dans un de vos momens de loiſir, ſi vous en avez, le mémoire de d'*Etallonde* : il eſt entièrement fondé ſur les pièces originales qu'on nous

cachait, et qui nous ſont enfin parvenues.
1775. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des *Calas* et des *Sirven*, à quel point les Velches ſont quelquefois frivoles et atroces : vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, et la barbarie de la Saint-Barthelemi. Ce n'eſt pas que la bonne compagnie de Paris ne ſoit infiniment eſtimable ; mais ſouvent ceux qu'on appelle magiſtrats, ſont l'oppoſé de la bonne compagnie.

J'oſe croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons réſolu d'envoyer ce mémoire non-ſeulement aux avocats de Paris, mais à tous les juriſconſultes de l'Europe. Notre deſſein eſt de nous en tenir à leur déciſion. D'*Etallonde* ayant pris avec votre permiſſion le titre de votre aide de camp et de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde des ſceaux, ni s'avilir juſqu'à ſe mettre en priſon pour faire caſſer ſon arrêt.

Si vous daignez ſeulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette déciſion, jointe à celles que nous eſpérons avoir à Naples, à Milan et à Londres, ſera aſſez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'*Etallonde* et le chevalier de *la Barre* que ſur les aſſaſſins qui les ont

condamnés. C'eſt une nouvelle manière de demander juſtice ; mais ſi votre Majeſté l'approuve, je la crois très-bonne et très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui ſe font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'eſt à *Marc-Aurèle* de donner des leçons à des barbares. 1775.

Dès que nous aurons la déciſion des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers juriſconſultes d'Allemagne et d'Italie, et peut-être de Rome même, je rendrai d'*Etallonde* à votre Majeſté. Il eſt digne de la ſervir, et il n'attend que ce moment pour ſe remettre à un devoir qui lui eſt cher.

Pour moi j'attendrai la mort ſans aucune peine, ſi je peux réuſſir dans cette juſte entrepriſe, et je mourrai heureux, ſi votre Majeſté me conſerve ſes bontés.

1775.

LETTRE CCLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

J'AI reçu aujourd'hui, par les bontés de votre Majeſté, le portrait d'un très-grand-homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'*Ariſtide* que celle d'*Hercule*. Il n'y a point de velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosback on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons *Morival* et moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe : il veut et il doit ſe borner à faire voir la turpitude et l'horreur des jugemens velches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des *Calas ;* car les juges des *Calas* n'avaient été que trompés, et ceux du chevalier de *la Barre* ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

1775.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, et j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos lois ſont atroces et ridicules, mais *Morival* ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille ; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, et n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à votre Majeſté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, et dont je ſuis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos Etats. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes misères.

1775. LETTRE CCLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier mai.

SIRE,

VOTRE dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût et de bonté.

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe ;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe et dans l'Egliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis ;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis :
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, et diſent : Voilà donc ce grand-homme.

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les lois, par les arts, et ſurtout par la guerre : 1775.
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation de ſe ſignaler par de grands et d'utiles établiſſemens. Il ſemble même que la ſuperſtition diminue dans quelques cours. Mais quel eſt le prince qui approche de votre philoſophie ? Par ma foi, il eſt très-vrai que vous penſez en *Marc-Aurèle*, et que vous écrivez en *Cicéron*, et cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de *Cicéron* ne valent pas celles de *Frédéric le grand*. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'*Alexandre*.

Je remercie bien votre Majeſté de ſes bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philoſophie. Il y a autant de grandeur et de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie et de barbarie à les faire.

On me dit que votre Majeſté fait le voyage de Siléſie, ſuivie de meſſieurs les princes de *Virtemberg*. J'ignore ſi c'eſt le duc régnant, ou le prince *Louis*, ou le prince *Eugène*, ou quelqu'un de ſes enfans ; ſi c'était le duc

1775. régnant, j'oferais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir fans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établiffement d'une colonie à Ferney. Votre Majefté peut fe fouvenir que mon premier deffein était de l'établir à Clèves. J'aurais efpéré alors d'être affez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'eft une confolation dont il ne m'eft plus permis de me flatter. Daignez me conferver un fouvenir qui eft envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE CCLXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

SIRE,

C'EST à *Ariftide* que j'écris aujourd'hui, et je laiffe là *Alexandre* et *Alcide* jufqu'à la première occafion.

Je me jette à vos pieds avec *Morival*. Voici où il en eft. Les gens qui font aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui

donneront

donneront ſa grâce ; et cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter. 1775.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; et je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre Majeſté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous feriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille et à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'*Etallonde Morival* s'intitulât ingénieur et adjudant de votre Majeſté. Ces titres, qui, ce me ſemble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées ſans faire aucun paſſe-droit à perſonne.

Pour peu que votre Majefté daigne lui
1775. donner de légers appointemens, il fubfiftera très-honorablement avec les petits fecours de fa famille et de fes amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection eft au-deffus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné fecourir les *Calas ;* d'*Etallonde* eft opprimé bien plus injuftement ; il eft la victime d'une fuperftition et d'un fanatifme que vous haïffez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame et à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-fage, très-brave et très-utile, indignement perfécuté par les plus lâches et les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-feulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre Majefté : j'ofe efpérer qu'ils confoleront ma décrépitude, et que mes cheveux blancs ne defcendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE CCLXXI.

1775.

DU ROI.

Le 10 de mai.

VOUS ne m'accuferez pas de lenteur à vous envoyer la confultation de nos jurifconfultes : c'eft eux qui m'ont lanterné jufqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décifion. Si notre juftice eft fi lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris ? Ni vous, ni moi, ni *Morival* ne vivrons affez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr fera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatifme et la fuperftition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raifon, et qui fe laifferaient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préfent on ne penfe à Paris qu'au facre de Reims ; y eût-il mille d'*Etallonde*, on ne les écouterait pas. On a les yeux fur les otages de la fainte *Ampoule ;* on veut favoir

1775. qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, et qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'chambre penſeront ainſi, et *Voltaire*, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de *la Barre* et de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs et ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. *Le Kain* va venir ici cet été ; et je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi. Nous avons eu l'année paſſée *Aufreſne*, dont le jeu noble, ſimple et vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans *le Kain* ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-ſouci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXII.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 juin.

SIRE,

TANDIS que votre Majeſté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préſenter la bataille de Rosback, deſſinée par d'*Etallonde.*

Il brûle d'envie de ſe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la conſultation de vos premiers magiſtrats, ne lui laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice ; la reconnaiſſance qu'il vous doit, et l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets : il ne veut plus aucune grâce en France ; il en était déjà bien dégoûté ; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien ; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre Majeſté fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait

1775. bien faire l'exercice en votre préfence cette année ; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui fa maîtreffe a donné un rendez-vous ; il ne me parle que de fon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre et qu'il faut attendre ; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne fuis pas fait pour contredire les grandes paffions, et furtout une paffion fi belle. S'il retourne à Véfel dans quelques jours, il ne me refte, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite et du bord de mon tombeau, à remercier votre Majefté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, et à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable ; il n'y a qu'un héros philofophe qui puiffe être fervi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenfes occupations, mais les plus petites affaires vous font préfentes comme les grandes. M. de *Catinat* difait que fon héros était celui qui jouerait une partie de quilles au fortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles ; vous faites des vers un jour de bataille ; vous prenez votre flûte, lorfque vos tambours battent aux champs ; vous daignez m'écrire des chofes charmantes, en fefant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire

de toutes les façons, et, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur. 1775.

On mande que le ſacre du roi très-chrétien n'a pas été auſſi brillant que l'eſpéraient les Français, accoutumés à la magie de *Servandoni* et à la muſique de *Gluck*. C'eſt un ſpectacle bien étrange que ce ſacre. *On fait coucher tout de ſon long un pauvre roi en chemiſe devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Egliſe, et on ne lui permet d'être vêtu que lorſqu'il a fait ſon ſerment.* Il y a des gens qui prétendent que c'eſt aux rois à ſe faire prêter ſerment par les prêtres; il me ſemble que *Frédéric le grand* en uſe ainſi en Siléſie et dans la Pruſſe occidentale.

Je fais ſerment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

1775. LETTRE CCLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

SIRE,

MORIVAL s'occupait à meſurer le lac de Genève, et à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres Etats. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potſdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à votre Majeſté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la ſenſibilité, et je la mets toute entière à vous admirer et à vous aimer.

Votre

Votre alliée l'impératrice *Catherine* fait, comme vous, de grandes chofes. Elle fait furtout du bien à fes fujets, mais le roi de France l'emporte fur tous les rois, puifqu'il fait des miracles. Il a touché à fon facre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, et il les a fans doute guéris. Il eft vrai qu'il y eut une des maîtreffes de *Louis XIV*, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eft très-rare.

1775.

Votre Majefté avait eu la bonté de me mander qu'après fes revues elle fe délafferait un moment à entendre *le Kain* et *Aufrefne*; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent fous vos drapeaux l'emportent fur vos héros de théâtre. Votre Majefté les paffe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédéceffeurs, nommé *Jules-César*, parcourait notre petit pays des Velches. Il fefait des vers auffi ce *Jules* ou *Julius*, car les véritablement grands-hommes font de tout.

Je fuis plus que jamais l'adorateur et l'admirateur des gens de ce caractère, qui font en fi petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond refpect, la reconnaiffance et l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

1775.

LETTRE CCLXXIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de juillet.

Vous croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous reſſouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu ſoignés. Je lèche mes petits, je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à ſe ſatisfaire : et quoique cet ouvrage ſoit deſtiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuſe, je ne veux pourtant pas qu'il ſoit mal fait. En voilà aſſez pour mes occupations.

Quant à *Morival d'Etallonde*, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été ſuffiſantes pour déraciner les préjugés du fanatiſme des têtes de vos préſidens à mortier. Il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si *Morival* ne veut pas faire amende honorable, le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie, à votre

recommandation. Il vaut mieux étudier *Vauban* et *Cohorn* que de s'avilir, furtout lorfqu'on eft innocent. Il me femble que les progrès de la raifon fe font fentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raifon en eft que beaucoup d'eccléfiaftiques et d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs fuperftitieux ufages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat; et toute grande compagnie refte attachée aux anciens ufages, quand même elle en connaît l'abus. 1775.

On n'a parlé ici que du facre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obfervent, et de la fainte *Ampoule*, dont l'hiftoire eft digne des Lapons. Un prince fage et éclairé pourrait abolir et la fainte *Ampoule* et le facre même.

J'ai vu ici deux jeunes français bien aimables, l'un eft un M. de *Laval Montmorency*, et l'autre un *Clermont Gallerande*. Ce dernier furtout a de la vivacité d'efprit, à laquelle eft jointe une conduite mefurée et fage. Au lieu d'affifter au facre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruffe, d'où ils fe font rendus à Varfovie dans le deffein d'aller à Vienne.

Le Kain eft venu ici : il jouera Oedipe, Orofmane et Mahomet. Je fais qu'il a été à

1775. Ferney ; il ſera obligé de me conter tout ce qu'il fait et ne fait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. J'ai vu jouer *Aufreſne* l'année paſſée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux et de petits-neveux : il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice, et ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilége excluſif de ne jamais vieillir; et quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre eſprit triomphe de leurs atteintes, et ſemble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que *Minerve* et *Apollon*, que les Muſes et les Grâces veillent ſur leur plus bel ouvrage, et qu'ils conſervent encore long-temps celui dont des ſiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXV. 1775.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de juillet.

Je viens de voir *le Kain*. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez, est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire: ce qui me fait grand plaisir.

Le Kain a joué les rôles d'*Oedipe*, de *Mahomet* et d'*Orosmane :* pour l'Oedipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très-habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la

1775. pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu *Aufreſne :* peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe, ni dans Zaïre : c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, et de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène !

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur *Amélie*, la princeſſe *Ferdinand*, la landgrave de *Heſſe*, et la princeſſe de *Virtemberg* votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre *le Kain*. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de

la journée, elles diffipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciffent l'efprit, elles amufent jufqu'aux femmes, elles confolent les affligés, et font enfin l'unique plaifir qui refte à ceux que l'âge a courbés fous fon faix, et qui fe trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeuneffe. 1775.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne faurais dire qu'ils réuffiffent jufqu'ici ; deux chofes leur manquent, la langue et le goût. La langue eft trop verbeufe : la bonne compagnie parle français, et quelques cuiftres de l'école et quelques profeffeurs ne peuvent lui donner la politeffe et les tours aifés qu'elle ne peut acquérir que dans la fociété du grand monde. Ajoutez à cela la diverfité des idiomes ; chaque province foutient le fien, et jufqu'à préfent rien n'eft décidé fur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent fur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du fiècle d'*Augufte* : ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français, et tudefque ; ils manquent encore de ce difcernement fin qui faifit les beautés où il les trouve, et fait

1775. diſtinguer le médiocre du parfait, le noble du ſublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poëſie, ils croient que leurs vers ſont harmonieux; et pour l'ordinaire ce n'eſt qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'hiſtoire, ils n'omettraient pas la moindre circonſtance, quand même elle ferait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de *Leibnitz*, et la groſſe monade de *Wolf*, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre; mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de *François I*. Le goût des lettres commence à ſe répandre: il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des *Richelieu* et des *Mazarin*. Le ſol qui a produit un *Leibnitz* en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, et la plus ſûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me confole d'avoir vécu dans le fiècle de *Voltaire ;* cela me fuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il foit de bonne humeur, et furtout qu'il n'oublie pas le folitaire de Sans-fouci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXVI.

DU ROI.

A Potfdam, le 27 de juillet.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléfie : je ne peux être de retour que le 6 de feptembre. Si *Morival* veut fe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreffer au colonel *Coccei*, qui me le préfentera. J'ai faifi avec empreffement cette occafion de vous faire plaifir, et en même temps de fixer le fort d'un homme qu'une étourderie de jeuneffe a perdu pour jamais dans fa patrie. Comme les hommes abufent de tout, les lois qui devaient conftater la fureté et la liberté des peuples, infectées en France du poifon du fanatifme, font devenues cruelles et barbares. Mais la France eft un pays civilifé ! Comment concilier un pareil contrafte ?

1775. Comment ce ſol qui a produit des de *Thou*, des *Gaſſendi*, des *Deſcartes*, des *Fontenelle*, des *Voltaire*, des d'*Alembert*, a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'*Oedipe* expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte *Ampoule* et ſes otages, et la guériſon des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième ſiècle.

On parlait ces jours derniers de ces ſoidiſans miracles opérés par les rois très-chrétiens, et milord *Maréchal* conta que pendant ſa miſſion en France il y avait vu des étrangers qui lui paraiſſaient eſpagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait paſſé une partie de ſa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons ſu, Monſieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous ſommes venus pour nous faire toucher par ſa majeſté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il eſt actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de nous en retourner infructueuſement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au

ſujet de *le Kain*. Il doit partir dans peu pour jouer à Verſailles une tragédie de M. *Guibert*, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. *Le Kain* prétend que la reine de France protége la pièce ; ce qui doit en aſſurer le ſuccès. Ce M. *Guibert* veut aller à la gloire par tous les chemins ; recueillir les applaudiſſemens des armées, des théâtres et des femmes, c'eſt un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

1775.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuſe, où, de mille qui l'enfilent, un ſeul à peine remporte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples et un grand but : et M. *Guibert* en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi je m'intéreſſe plus que madame *Denis* et votre ménagère ſuiſſe qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté. Elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une préciſe. Pour trouver un *Voltaire* dans l'antiquité, il faut raſſembler le mérite de cinq ou ſix grands-hommes : d'un *Cicéron*, d'un *Virgile*, d'un *Lucien* et d'un

1775. *Sallufte*; et dans la renaiffance des lettres, c'eft la même chofe: il faut englober un *Guichardin*, un *Taffe*, un *Arétin*, un *Dante*, un *Ariofte*, et encore ce n'eft pas affez : dans le fiècle de *Louis XIV*, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'affemblage complet.

Voilà comme on penfe de vous fur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de juftice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui fe fouviennent toujours avec plaifir de vous avoir poffédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il eft en eux. *Vale*.

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la Diatribe à l'auteur des Ephémérides. On dit que cet ouvrage vient de Ferney; et je crois y reconnaître l'auteur, au ftyle qu'il ne faurait déguifer.

LETTRE CCLXXVII. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

Il n'y a point de vertu, ſoit tranquille, ſoit agiſſante, ſoit douce, ſoit fière, ſoit humaine, ſoit héroïque, qui ne ſoit à votre uſage. Vous voilà occupé du ſoin d'amuſer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous *le Kain* et *Aufreſne*. *Paul-Emile* diſait que le même eſprit ſervait à ordonner une fête, et à battre le roi *Perſée*. Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'*Etallonde Morival*, et à réparer le crime de ſes aſſaſſins, cela était digne de votre Majeſté. Le grand *Julien*, le premier des hommes après *Marc-Aurèle*, en uſait à peu-près ainſi : et d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour *Morival* eſt un grand exemple que vous donnez à notre

1775. nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé *Galliani* a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de S[t] *Pierre*, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dedans ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise, il y a tant de dignités et de richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? quel est l'électeur et l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages, c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie, et par la connaissance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, et donnez de nouveaux exemples à la terre. 1775.

Des gazettes ont dit que *Polnitz* était mort, c'eſt dommage; cela me fait craindre pour milord *Maréchal* qui vaut mieux que lui, et qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner: et ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde plein de vie et de gloire.

Je ſupplie votre Majeſté de daigner me mander, ſi je dois renvoyer *Morival* à Véſel ou l'adreſſer à Potſdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens, mon admiration et mon reſpect.

LETTRE CCLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

Le Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.

Marc-Aurèle enfin l'emporta.
1775. Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand-homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, et en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, et cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, et cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, et ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue; les Allemands ſont à l'aurore : ils feraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que le *Kain* et mademoiſelle *Clairon* ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-ſouci, *Gluck* vient nous enſeigner la muſique à Paris. Nos *Orphée* viennent d'Allemagne, ſi nos *Roſcius* vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle? de Potſdam, Sire, où vous l'avez logée, et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera

ſur

ſur vos traces, mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot. (*) 1775.

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la penſée ; il y a ſurtout un M. *Turgot*, qui ſerait digne de parler avec votre Majeſté. Les prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'oſe pas encore ſe déclarer ouvertement ; on mine en ſecret le vieux palais de l'impoſture fondé depuis 1775 années : ſi on l'avait aſſiégé dans les formes, on aurait caſſé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'aſſaſſinat du chevalier de *la Barre* et de *Morival*. On en rougit, on en eſt indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'eſt contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majeſté avec des larmes d'attendriſſement et de joie. J'ai demandé à votre Majeſté ſes derniers ordres, et je les attends pour renvoyer à ſes pieds ce *Morival*, dont j'eſpère qu'elle ſera très-contente.

Daignez conſerver vos bontés pour ce vieillard qui ne ſe porte pas ſi bien que *le Kain* le dit.

(*) M. de *Mui.*

1775. LETTRE CCLXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 d'auguste.

C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à *Morival*. Le protecteur des *Calas* et de *Sirven* méritait de réussir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les sentences cruelles des juges de votre patrie, et de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puissant n'opprime le faible, et d'adoucir les sentences qui quelquefois me paraissent trop rigoureuses. Cela fait une partie de mes occupations. Lorsque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes, et je me rends utile à des personnes dont j'ignorais l'existence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette révision rend les juges plus attentifs, et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que *Louis XVI* a fait de ses ministres. *Les peuples*,

a dit un ancien, *ne feront heureux que lorfque les fages feront rois.* Vos miniftres, s'ils ne font pas rois tout-à-fait, en pofsèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien ; rien n'eft plus à craindre pour lui que ces peftes des cours qui tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il eft bien jeune ; il ne connaît pas les rufes et les raffinemens dont les courtifans fe ferviront pour le faire tourner à leur gré, afin de fatisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans fon enfance à l'école du fanatifme et de l'imbécillité : cela doit faire appréhender qu'il manque de réfolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ftupidement. 1775.

Vous avez prêché la tolérance : après *Bayle*, vous êtes fans contredit un des fages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais fi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la fuperftition ont rejeté vos lumières ; et ceux-là dominent encore fur les peuples.

Pour moi, en fidelle difciple du patriarche de Ferney, je fuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiffemens et des mofquées dans la Pruffe occidentale. Nous

1775. aurons des ablutions légales, et nous entendrons chanter *hilli*, *halla*, fans nous fcandalifer. C'était la feule fecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux *Polnitz* eft mort comme il a vécu, c'eft-à-dire en friponnant encore la veille de fon décès. Perfonne ne le regrette que fes créanciers. Pour notre refpectable et bon milord, il fe porte à merveille; fon ame honnête eft gaie et contente. Je me flatte que nous le conferverons encore long-temps. Sa douce philofophie ne l'occupe que du bien. Tous les anglais qui paffent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-fouci, aimé et eftimé de tout le monde. Voilà une heureufe vieilleffe.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'eft que trop vrai. Ce font des porcs engraiffés des dixmes de Sion. Mais vous favez auffi que dans le faint empire romain, l'ancien ufage, la bulle d'or, et telles autres antiques fottifes, font refpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, et les chofes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatifme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques; mais fi l'on parvient à diminuer les moines, furtout les ordres mendians, le peuple fe refroidira; celui-là moins fuperftitieux permettra

aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs Etats. 1775.
C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement et ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs et des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint-père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change et ſes billets au porteur ſont à demi décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les *Morival* de cet heureux ſiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées ſur les *Morival* d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le conſidère comme une victime échappée au glaive du ſacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Siléſie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainſi il aura tout le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me

1775. trouve, mes vœux feront les mêmes pour le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir l'entendre, chemin fesant, je m'entretiendrai avec fes ouvrages. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi fans vous en apercevoir, et vous me ferez plaifir fans qu'il vous en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE CCLXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 augufte.

SIRE,

Je renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majefté votre brave et fage officier d'*Etallonde Morival*, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potfdam l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, et fon application continuelle à l'étude de la tactique et à l'art du génie, fa circonfpection dans fes démarches et dans fes paroles, la douceur de fes mœurs, fon bon efprit, font d'affez fortes preuves contre la

démence auſſi exécrable qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le 1775. condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de *la Barre*, à un ſupplice que les *Buſiris* n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces *Buſiris* d'Abbeville il trouve en vous un *Solon*. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur ; et c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange et ſi fréquent avec notre légéreté ; on ceſſera de dire : *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage, et qui veut le bien. C'eſt ce que votre Majeſté remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce qu'on appelle *le droit canon*, et ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos lois ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux règlemens. Notre gouvernement a

toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville
1775. de Paris, un aſſemblage de palais et de maſures, de magnificence et de misères, de beautés admirables et de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

Votre Majeſté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place, malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſane en quarante-deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de *Vertamon*. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſane qu'à Potſdam.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, ils ont défiguré vos lettres et les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en

in-folio

in-folio rongé des rats et des vers comme un père de l'Eglife. 1775.

Votre Majefté verra donc mes éternelles querelles avec les *Larcher*, et frère *Nonotte*, et frère *Fréron*, et frère *Paulian*, ces illuftres ex-jéfuites. Ces belles difputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'hiftorien de fa patrie. Les jéfuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Efpagne les puniffaient. C'étaient des foldats difperfés après leur défaite, qui volaient un pauvre paffant pour avoir de quoi vivre.

Les jéfuites devaient me perfécuter en confcience ; car, avant qu'on les chafsât de France et d'Efpagne, je les avais chaffés de mon voifinage. Ils s'étaient emparés, fur la frontière de Berne, du bien de fept gentilshommes nommés meffieurs de *Craffi*, tous frères, tous au fervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de configner l'argent néceffaire pour les faire rentrer dans leur terre ufurpée par les jéfuites. St *Ignace* ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps *Fréron* refait la Henriade avec *la Beaumelle*. *Paulian* écrit contre l'empereur *Julien* et contre moi. *Nonotte* m'accufe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand *Conftantin* ait autrefois affaffiné

1775. ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſon fils et ſa femme. J'ai eu la faibleſſe de répondre quelquefois à ces animaux-là ; les éditeurs ont eu la ſottiſe de réimprimer ces pauvretés dont perſonne ne ſe ſoucie.

Je prie votre Majeſté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres ; elle prenait des ciſeaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conſervait celles qui pouvaient l'amuſer, et réduiſait ainſi trente volumes à un ou deux : méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de *Polnitz* mort ; il écrivait auſſi. C'eſt par là qu'il faut que nous finiſſions tous, les *Fréron*, les *Nonotte* et moi. Il n'en reſtera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui ſe ſauveront du néant, comme, par exemple, un *Guſtave Adolphe*, et un autre très-ſupérieur, à mon avis, dont je baiſe de loin les mains victorieuſes, qui ont écrit des choſes ſi ingénieuſes et ſi utiles, qui protégent l'innocence, et qui répandent les bienfaits.

LETTRE CCLXXI.

1775.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 de ſeptembre.

JE vous ſuis très-obligé du plaiſir que vous m'avez fait en mon voyage de Siléſie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, et qu'on s'inſtruit en s'amuſant avec vous. *Voltaire* et moi nous avons fait tout le tour de la Siléſie, et nous ſommes revenus emſemble.

Quant à *le Kain :*

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaiſir je reconnais
La force, la nobleſſe et l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il ſait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ſes alarmes :
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur ;
Et mes yeux ſe fondent en larmes.
Ah ! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle et rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.

1775.

Eſt-on fait pour être impaſſible ?
J'exiſte par le ſentiment,
Et j'aime à ſentir vivement
Que mon cœur eſt encor ſenſible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaiſir que m'ont fait les repréſentations de vos tragédies. *Le Kain* a ſans doute aidé dans le récit et dans l'action : mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, et je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les *Turgot*, ni les *Malesherbes* : s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires ; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait *Marc-Aurèle*, et comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe ; il lui faut de la force et du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné,

et pour le foutenir. *Maurepas* eft chargé d'années ; il aura bientôt un fucceffeur, et il faudra voir alors fur qui le choix du monarque tombera, et fi le vieux proverbe fe dément : Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es. 1775.

Je viens de voir en Siléfie un monfieur de *Laval-Montmorency* et un *Clermont Gallerande* qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penfait à rétablir l'édit de Nantes fi long-temps fupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'*Argenfon-la-paix*, qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires ; mais une lettre n'eft pas une négociation, et il eft permis de fe dérider quelquefois en fociété. Vous ne voudriez pas fans doute que j'affectaffe l'air empefé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns font les bourreaux des *la Barre*, les autres font des fottifes d'un autre genre avec leurs vifitations.

Vous avez raifon de dire que nos bons Germains en font encore à l'aurore des connaiffances. L'Allemagne eft au point où fe trouvaient les beaux-arts du temps de *François I*. On les aime, on les recherche ; des étrangers les tranfplantent chez nous : mais le fol n'eft pas encore affez préparé pour

1775. les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauraient proſpérer. Les Muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire et penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur Sparte en fait de connaiſſances et de beaux arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant grecs que romains et français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, et naturaliſeront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance ; mais qu'a pu faire un être tracaſſé les deux tiers de ſa courſe par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont cauſés, et né avec des talens trop médiocres pour d'auſſi grandes entrepriſes. La philoſophie nous vient d'*Epicure ; Gaſſendi*, *Newton* et *Locke* l'ont

rectifiée ; je me fais l'honneur d'être leur disciple, mais pas davantage. 1775.

C'eſt vous qui deſſillant les yeux de l'univers,
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
Soit en proſe, ou ſoit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raiſon dans vos mains a confié ſon foudre;
Vous avez réduit en poudre
Et le Fanatiſme et l'Erreur.

C'eſt à *Bayle*, votre précurſeur, et à vous ſans doute, que la gloire eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. Mais diſons la vérité : elle n'eſt pas complète, les dévots ont leur parti, et jamais on ne l'achèvera que par une force majeure ; c'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'*Inf*... Des miniſtres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe fera avec le temps ; mais ni vous, ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment tant déſiré.

J'attends ici d'*Etallonde*. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, et je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce

1775. qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis. J'en crois *le Kain*. Je veux, j'eſpère, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, et n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes ſolécismes en feſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

LETTRE CCLXXII. 1775.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de ſeptembre.

La meilleure recommandation de *Morival* ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. *Morival* ſera longuement interrogé ſur ce ſujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, et tout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois; temps le plus remarquable et le plus précieux de la vie de *Morival*.

Enſuite je viendrai à ſa propre hiſtoire, dont je ne ſais que ce qui ſe trouve dans un mémoire de *Loiſeau*. Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère; mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de DIEU: ils ſouillent les autels d'un être bienfeſant du ſang des victimes innocentes.

1775. Si ces horreurs peuvent s'excufer, c'eft dans l'effervefcence de quelque nouveau fanatifme : mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles fe commettent de fang froid, et dans le filence des paffions. La poftérité aura peine à croire que le dix-huitième fiècle ait vu le fanatifme le plus abfurde étouffer les cris de la raifon, de la nature et de l'humanité. *Morival* eft heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages facrés : il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monftres d'Abbeville. Un roi dont les vues font droites, un miniftère fage comme celui que vous avez préfentement en France, empêcheront fans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride foient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du faint nom de la religion catholique, apoftolique et romaine. Il me femble voir fortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adreffant au feizième des *Louis*, lui dit :

„ Sire, vous êtes le feul roi dans l'univers
„ qui portiez le titre de très-chrétien ; le
„ glaive dont DIEU arma votre bras, vous
„ eft donné pour défendre l'Eglife. La religion
„ eft outragée, elle réclame votre affiftance.
„ Il faut que le fang du coupable foit verfé

„ en expiation de l'offenſe, et pour le premier
„ et le plus ancien royaume du monde.„ 1775.

Je vous aſſure, quand même tous les encyclopédiſtes ſe trouveraient préſens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient réſolu d'immoler.

Si d'auſſi horribles ſcandales ſe commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui ſe porte toujours aux extrêmes. Ce n'eſt pas ſeulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, et les autres le blâme; je crois qu'il en eſt de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été ſubjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, et par la ſuperſtition: ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre juriſprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire et réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, et tout le peuple attaché aux anciens uſages ſans ſavoir les apprécier, et qui croit qu'y toucher et bouleverſer le royaume eſt la même choſe.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Penſilvanie tel qu'il eſt

1775. établi à préfent : il n'exifte que depuis un fiècle ; ajoutez-en encore cinq ou fix à fa durée, et vous ne le reconnaîtrez plus ; tant l'inftabilité eft une des lois permanentes de cet univers. Que des philofophes fondent le gouvernement le plus fage, il aura le même fort. Ces philofophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur ? N'en ont-ils pas débité auffi ? Témoin les formes fubftantielles d'*Ariftote*, le galimatias de *Platon*, les tourbillons de *Defcartes*, les monades de *Leibnitz*. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont *Jean-Jacques* a régalé l'Europe ? Si cependant on peut compter parmi les philofophes celui qui a bouleverfé la cervelle de quelques bons péres de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'*Emile*.

Il réfulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions et les peines qu'on fe donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce foit.

Mais je me fuis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée*, et je barbouille inutilement du papier pour vous dire des chofes que vous favez mieux que moi. Je n'ai qu'une feule excufe : c'eft que, fi on ne devait vous écrire que des chofes que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez ſavoir de quoi nous nous ſommes entretenus en voyageant en Siléſie : vous ſaurez donc que vous m'avez récité Mérope et Mahomet, et que lorſque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'eſt ainſi que je me ſuis occupé en route, en m'écriant parfois : Que béni ſoit cet heureux génie, qui, préſent ou abſent, me cauſe toujours un égal plaiſir!

1775.

Il y a long-temps que j'ai lu et relu vos œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été néceſſaires dans les temps qu'elles ont été écrites ; mais les *Desfontaines*, les *Fréron*, les *Paulian*, les *la Beaumelle* n'empêcheront jamais que la Henriade, Oedipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le Comte de Foix, Oreſte, Mahomet n'aillent grandement à la poſtérité ; et qu'on ne les mette au nombre des ouvrages claſſiques, dont Athènes, Rome, Florence et Paris ont embelli la littérature. C'eſt une vérité dont tous les connaiſſeurs conviennent, et non pas un compliment que je vous fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1775. LETTRE CCLXXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 22 d'octobre.

La goutte m'a tenu lié et garrotté pendant quatre semaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, et, par surcroît de faveur, au coude. A présent la fièvre et les douleurs ont cessé, et je ne souffre plus que d'un grand épuisement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes ; mais eussent-elles été du grand *Demiourgos*, je n'aurais pu même dicter la réponse. J'ai lié connaissance avec *Apollon*, dieu de la médecine ; mais *Apollon*, dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de l'*Inf*... et aux flammes de l'inquisition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du mont Jura, qui fait rougir les Velches de leurs lois et

de leurs procédures barbares. D'*Etallonde* 1775.
assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les vierges de l'Evangile. Puisse-t-elle durer toujours, et puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation ! Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, et pour honorer le dix-huitième siècle. J'ai survécu vingt-six ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'espère que vous en ferez de même.

1775. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux ; et en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatiſfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit*. Hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas. J'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double : de là je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, et qui penſe ; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur et du mouvement : je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cauſe de l'un et de l'autre de ces phénomènes. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés ; les connaiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs qui en ſont les meſſagers. Ces impreſſions, que nous appelons *mémoire*, nous fourniſſent les idées ; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans

une

une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination. Selon que ce mouvement eſt vif et facile, les penſées ſe ſuccèdent rapidement; ſi le mouvement eſt lent et embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin en loin. Le ſommeil confirme cette opinion : quand il eſt parfait, le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent, et l'ame demeure comme anéantie. Si le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſe les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, elle occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau et les nerfs de l'entendement, voilà la cauſe de l'apoplexie.

1775.

Vous voyez que j'examine l'*ame* plutôt en médecin qu'en métaphyſicien. Je m'en tiens à ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou ſi DIEU vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une horloge

1775. dont le cadran montre *Henri IV*, tandis que votre carrillon ſonne la Henriade.

Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, et je bénis l'Etre des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps ; je ſors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir *Morival*, et de m'entretenir longuement ſur votre ſujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils ſouffrent pour la vérité, et les autres n'ont été que les victimes de l'erreur et de la ſuperſtition. Je m'attends de jour à autre que *Morival* fera des miracles. Le plus célèbre ſerait de confondre et de cauſer des remords à ſes juges iniques qui l'ont condamné à ſubir une mort affreuſe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de *Saint-Germain*. Ce brave officier m'eſt connu de long-temps ; il ne ſe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, et un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon

cher *Voltaire ;* on m'aſſure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex ; que vous réduiſez toutes les taxes ſous un ſeul titre ; et que l'exemple que vous donnerez de cette ſimplification ſera introduit dans toute la France. Les bons eſprits ſont propres à tous les emplois. Un raiſonnement juſte, des idées nettes, et un peu de travail, ſervent également d'inſtrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances et pour le commerce. 1775.

Il ſera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Oedipe, et tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de *Newton*, l'auteur de l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'*Arioſte*, aura encore inſtruit ſa nation dans l'art de ſoulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaiſſons pas trop *Homère*, mais *Virgile* n'était que poëte. *Racine* n'écrivait pas bien en proſe ; *Milton* n'avait été que l'eſclave du tyran de ſa patrie : il n'y a que vous ſeul qui ayez réuni tant de genres ſi différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière : elle vous devra ſon goût, ſa raiſon, et les laboureurs leur conſervation. Quel bien de plus vous reſte-t-il à faire, ſinon de ne pas oublier le

1775. ſolitaire de Sans-ſouci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 décembre.

Je vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correſpondance roulerait ſur l'art de *Triptolème*, et qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux ſon champ? C'eſt cependant le premier des arts, et ſans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtiſans, ni poëtes, ni philoſophes. Il n'y a de vraies richeſſes que celles que la terre produit. Améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la barbarie, et procurer de la ſubſiſtance à des colons qui, ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce, et augmentent le nombre des citoyens laborieux.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais; ce qui réuſſit très-bien, et a

fait augmenter nos beſtiaux d'un tiers. Leur charrue et leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès : la charrue, parce qu'en partie nos terres ſont trop légères ; le ſemoir, parce qu'il eſt trop cher pour le peuple et pour les payſans. 1775.

En revanche nous ſommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés et ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de ſoie, et l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce ſont-là les hochets de ma vieilleſſe, et les plaiſirs qu'un eſprit dont l'imagination eſt éteinte, peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, et mes jambes, ſur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive. C'eſt une diſpoſition d'arrière-garde, à laquelle *Feuquières* et M. de *Saint-Germain* donneraient leur approbation.

J'eſpère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre ſanté,

1775. qui certainement ne m'eſt pas indifférente, et que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 21 décembre.

SIRE,

Il n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyez comme celui qui diſait : *Non, la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez et de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec et en hébreu ont jamais dit ſur cette matière.

Votre Majeſté eſt actuellement dans le cas de *Xénophon*, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brande-

bourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, 1775.
vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche et la nouvelle Marche et la Poméranie plus fertiles que le pays de *Salomon*, qu'on appela ſi mal à propos la terre promiſe, et qui était encore plus ſablonneux que le chemin de Berlin à Sans-ſouci.

Votre Majeſté eſt trop bonne de daigner jeter les yeux ſur mes petits travaux ruſtiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, et encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perſuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle: je ne ſavais pas que votre Majeſté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, et vous triomphez enfin de la goutte qui eſt plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penſante : je ſerai aſſez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres aſſez ſcientifiques, aſſez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. *Paw* ſur ſes chinois, ſes égyptiens et ſes indiens.

La barbare aventure du général *Lalli*, le

1775. défaſtre et les friponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des choſes concernant l'Inde et les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre ſainte religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur l'antique religion de *Brama*. Notre chute des anges qui a produit le diable, et le diable qui a produit la damnation du genre-humain, et la mort de DIEU pour une pomme, ne ſont qu'une miſérable et froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que votre Majeſté trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. *Paw*. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. *Pernetti*. Je trouve ce M. *Paw* un très-habile homme, plein d'eſprit et d'imagination : un peu ſyſtématique, à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer et s'inſtruire.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de St *Benoît* à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'*Ammien-Marcellin* avec des notes inſtructives : comme cet *Ammien-Marcellin* était contemporain du grand *Julien*, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeler *apoſtat*, ſouffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce *Julien*,

que

que de faire à peu-près ce qu'il fit, et que je n'ose pas dire. 1775.

Cette liberté est de supplier votre Majesté d'ordonner qu'on m'envoye par les *Michelet* et *Gérard* un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce *Julien* m'est précieux, mais vos bontés me le sont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne sont plus enflés du tout.

LETTRE CCLXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 janvier.

SIRE,

Il y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux ; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut 1776.

1776. réduit à ronger des livres ; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conſerva toujours ſon beau bec, mais il eut mal à ſes royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'eſt que cet aigle, pendant ſa maladie, s'amuſait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puiſque les chênes de *Dodone* parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers ? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la proſe : il prit la liberté d'envoyer à ſon ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothéque ; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choſes dont il eſt parlé dans ces fragmens ſont très-vraies et très-ſingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuſer l'aigle. S'il ſe trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions ; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle ; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour ſe mettre ſous la protection de ſon aigle, auquel il reſta attaché bien reſpectueuſement et bien tendrement juſqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par hasard sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé. 1776.

LETTRE CCLXXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 de février.

La fable du rat et de l'aigle vaut bien celle de l'âne et du rossignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'est pas *Protée* qui veut.

Dans la Fable, jadis dans la Gréce inventée,
Nous admirons surtout le grand art de Protée,
Qui toujours à propos sachant se transformer,
A tous les cas divers pouvait se conformer;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet, il n'y a point de mutation dont vous ne soyez susceptible; et pour vous

1776. rendre entièrement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique. Je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, et j'eſpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes et des combinaiſons curieuſes.

Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts ; il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme *Boileau*, épître à *Louis XIV* : *J'admire, et je me tais. Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCLXXXIX. 1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 mars.

SIRE,

L'INFATIGABLE *Achille* fera-t-il toujours pris par le pied ? L'ingénieux et fage *Horace* fouffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de fi belles chofes ? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, et qui vous le dit encore. La faifon où nous fommes eft bien mal faine ; notre printemps n'eft pas celui que les Grecs ont tant chanté ; nous avons cru nous autres pauvres habitans du feptentrion que nous avions auffi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid et des orages. Votre Majefté brave tout cela dès qu'elle eft quitte de fa goutte : il n'en eft pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, et à qui la nature n'a laiffé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, et un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

1776. Puiſque votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer la correſpondance d'un bénédictin avec M. *Paw*, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui groſſiſſaient cet inutile volume ; j'y laiſſe ſeulement un petit ouvrage de *Maxime de Madaure*, célèbre païen, ami de S[t] *Auguſtin*, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce *Maxime* penſait à peu-près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'eſprit plus conſéquent et plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais votre Majeſté l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté et la longue vie du maréchal *Keit :* je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui ; j'oſe lui demander avec autant de reſpect et de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CCXC.

1776.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de mars.

Il eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore *les vierges* en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque autre nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce et plus blaſphématoire que celle de manger ſon Dieu. C'eſt le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Etre ſuprême, le comble de la folie et de la démence. Les gentils, il eſt vrai, feſaient jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les paſſions et les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-codom*, à la bonne heure: mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur dieu *Apis*. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers.

1776. Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé *Paw*, les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européanes me donnent tant d'occupation, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aye lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume! L'abbé *Paw* prétend ſavoir que l'empereur *Kienlong* eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, et que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait et cauſe contre *Kienlong*, d'autant plus qu'il ſait combien je protége les débris du troupeau de St *Ignace*. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de *Penn* continuera de pratiquer ſes vertus pacifiques, ou, ſi, tout quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté, et combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des auteurs de l'antiquité les

plus difficiles à traduire, à caufe de fon obfcurité. Il eft sûr que fi d'ailleurs nous ne furpaffons pas les anciens en autre chofe, du moins écrit-on mieux dans ce fiècle qu'à Rome après les douze céfars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, et l'on ne s'égare pas dans des épifodes, comme les Grecs en avaient l'habitude. 1776.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuffent-ils même empereurs de la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit et qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raifons que vous ne mouriez point, et que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, et ceux qui empoifonnent les ames du venin de la fuperftition. Ce font les vœux d'un pauvre goutteux qui fe réjouit de fa convalefcence, jouiffant par là du plaifir de vous admirer encore. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1776.

LETTRE CCXCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 30 mars.

SIRE,

Si votre camarade l'empereur *Kienlong* eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre Majeſté ſait aſſez combien j'aime et révère les rois qui font des vers ; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que *Kienlong*, et à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce ſont des chefs-d'œuvre de raiſon et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes : c'était un combat d'eſprit ; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer et de remontrer, que vous ne connaiſſez pas dans votre royaume, eſt fondé ſur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de St *Louis*, et de votre *Conrad Hohenzollern II*, lequel prévôt s'aviſa de tenir un regiſtre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé *Jean Montluc*, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enregiſtrer au parlement ſes droits de *régale*. *Charles V* prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent ſouvent enregiſtrés ; on ne ſavait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances ſur les finances furent faites ſous *François I* pour une grille d'argent maſſif, qui entourait le tombeau de St *Martin*. Ce ſaint n'ayant nullement beſoin de ſa grille, et *François I* ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de *Louis XIV*. Nous n'avons pas de fronde

1776.

1776. à craindre ſous *Louis XVI ;* nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jéſuites, des janſéniſtes et des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'eſpérance. Votre Majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous ; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent ; mais ils donneront de l'argent, et on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, votre Majeſté le ſait bien ; mais je doute beaucoup que le miniſtère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais ſe ruinent aujourd'hui : chacun ſon tour.

Pour vous, Sire, vous bâtiſſez des villes et des villages ; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'eſpère qu'elle fera ſa paix avec votre Majeſté, comme ont fait tant d'autres puiſſances.

Quant aux jéſuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme M. *Paw*,

que l'empereur *Kienlong* ait traité cruellement les jéſuites qui étaient dans ſon empire. Le père *Amiot* avait traduit ſon poëme ; on aime toujours ſon traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel. 1776.

J'oſerais demander une grâce à votre Majeſté. C'eſt de daigner me dire, lequel eſt le plus vieux de milord *Maréchal* ou de moi ; je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, et je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt deux. Je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent douzième.

LETTRE CCXCII.

DU ROI.

[A Potſdam, le 8 d'avril.

J'AI lu avec plaiſir les lettres curieuſes que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote ſur *Alexandre* rapportée par *Oléarius*. L'abbé *Paw* eſt tout vain de ce que ces lettres lui ſont adreſſées ; il croit n'avoir aucune diſpute avec vous, pour le fond des choſes ; il croit qu'il ne diffère de vos opinions ſur les Chinois que de quelques

1776. nuances ; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les lois y ſont équitables : mais il eſt auſſi très-perſuadé qu'avec ces lois et cette morale les hommes ſont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres et à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'eſt l'uſage barbare d'expoſer les enfans, c'eſt la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce ſont les ſupplices plus atroces que ceux dont on ne ſe ſert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney ſuit l'exemple de *Tacite?* ce romain pour animer ſes compatriotes à la vertu, leur propoſait pour modèle de candeur et de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de perſonne. De même M. de *Voltaire* ſe tue de dire à ſes Velches : apprenez des Chinois à récompenſer les actions vertueuſes ; encouragez comme eux l'agriculture, et vous verrez vos landes de Bordeaux et votre Champagne pouilleuſe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiſſons : faites de vos encyclopédiſtes des mandarins, et vous ſerez bien gouvernés. Si les lois ſont uniformes et les mêmes dans tout le vaſte empire de la Chine, ô Velches, n'êtes-vous pas

honteux de ce que dans votre petit royaume, vos lois changent à chaque poſte, et qu'on ne 1776. ſait jamais par quelle coutume on eſt jugé ?

L'abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'eſt ni ſi heureuſe, ni ſi ſage que vous le ſoutenez, et qu'elle eſt rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on ſe plaint dans notre Occident.

Il me ſemble donc que votre diſpute ſe réduit à ceci : eſt-il permis d'employer des menſonges officieux pour parvenir à de bonnes fins ? On pourra ſoutenir le pour et le contre, et ſur cette queſtion les avis ne ſe réuniront jamais.

Pour moi, pauvre *Achille*, ſi tant y a, je ne ſuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'eſt promenée ſucceſſivement dans tout mon corps, et m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui eſt demeurée hors d'atteinte. A préſent j'ai fait divorce avec cette harpie, et j'eſpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine ſoit détruite par le temps qui abſorbe tout. Mes fondemens ſont déjà ſapés ; je défends encore la citadelle, et j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelque aſſaut bien préparé.

1776. Mais tout cela ne m'embarraſſe guère, pourvu que j'apprenne que le *Protée* de Ferney a eu quelques ſuccès contre l'*Inf*....., qu'il éclaire encore la littérature, la raiſon, les finances, &c. &c. Cela me ſuffit, et j'eſpère qu'il n'oubliera pas l'ex-jéſuite de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haie, elle avait eu la curioſité de le voir et de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il paſſait pour être fort ignorant et pour avoir peu d'eſprit. L'abbé *Paw* triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, et qu'il faut néceſſairement, ſelon les lois éternelles de la nature, que ſur une population de cent ſoixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes et d'imbécilles; et que la mauvaiſe étoile de la Chine a voulu que préciſément un être de cette eſpèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas aſſez réfuté, je vous abandonne le reſte.

LETTRE

LETTRE CCXCIII. 1776.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'avril.

L'ABBÉ *Paw* marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur *Kienlong*, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. *Walpole* diſait : J'abandonne l'Europe à mon frère, et ne me réſerve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, et de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur *Kienlong*. J'ai lu un placet, ou plutôt un remercîment du pays de Gex, adreſſé à ce monarque; et dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, et la fragilité des vertus

humaines ſe cache moins dans les délibéra-
1776. tions des grands corps que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes.

Si notre eſpèce n'abuſait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure inſtitution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des repréſentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. M. *Turgot* a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à *Louis XV* pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enregiſtrer, ſans oppoſition, je ne ſais quels édits.

Comme vos Français ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité, en ſe laiſſant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges! mais des gens de juſtice ! mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois!....

Pour nous autres obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons et végétons dans le ſilence. Ma

voisine la fourmi (le bon milord *Maréchal* dont vous me demandez des nouvelles) a présentement quatre-vingt-six ans passés : il lit l'ouvrage du père *Sanchez*, *de matrimonio*, pour s'amuser, et il se plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracassent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût. 1776.

L'ex-jésuite de Sans-souci est toujours occupé à recouvrer ses forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques sur la Bible, un ouvrage de morale, et un autre sur les lois : il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné ; et les remercîmens s'ensuivront comme de raison.

J'implore tous mes saints, *Ignace*, *Xavier*, *Lainez*, &c. &c. pour qu'ils protégent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours, afin qu'il consomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France et l'univers, et qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1776.

LETTRE CCXCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 mai.

SIRE,

VOUS allez être étonné en jetant les yeux ſur la petite brochure que j'envoie à votre Majeſté: devineriez-vous qu'elle eſt de monſieur le landgrave de Heſſe? Son génie s'eſt déployé depuis qu'il eſt devenu votre neveu, et qu'il a lu vos ouvrages. Je ne ſais pas poſitivement s'il avoue ce petit livre; mais je ſais certainement qu'il eſt de lui; c'eſt un tableau qu'on reconnaîtra aiſément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau ſiècle, vous avez formé des hommes et des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-il pas la poſtérité!

Nous avons grand beſoin que votre Majeſté philoſophique règne long-temps; nous avions chez les Velches deux miniſtres philoſophes, les voilà tous deux à la fois exclus du miniſtère; et qui ſait ſi les ſcènes des *la Barre* et des d'*Etallonde* ne ſe renouvelleront pas dans notre malheureux pays? La Raiſon commence

à ſe faire un parti ſi nombreux, que ſes enne-
mis ſe mettent ſous les armes, et on ſait 1776.
combien ces armes ſont dangereuſes. Il faudra que cette malheureuſe Raiſon vienne ſe réfugier dans vos Etats avec ſes diſciples, comme les proteſtans vinrent chercher un aſile chez le roi votre grand-père. Depuis que je ſuis au monde, je n'ai vu cette Raiſon que perſécutée ; je la laiſſerai ſans doute dans le même état ; mais je me conſolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

Mais quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Je me mets aux pieds de l'*Alcide* et de l'*Ariſtide* de nos jours.

1776.

LETTRE CCXCV.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 de juin.

Je reviens après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse : et pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du Catéchisme des souverains, production que je n'attendais pas de la plume de monsieur le landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il était sorti de mon école, il ne se serait point fait catholique, et il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'assimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide, est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres hessois qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres français. Je ne

m'en étonne point. Je me repréſente *Louis XVI* comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il ſera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la beſogne en France ; épié, ſéduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il eſt donc tout ſimple qu'un jeune monarque ſans expérience, ſe ſoit laiſſé entraîner par le torrent des intrigues et des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de *Voltaire* redevienne de nos jours l'aſile, ou le dernier retranchement de la ſuperſtition. Il y a trop de connaiſſances et trop d'eſprit en France pour que la barbarie ſuperſtitieuſe du clergé puiſſe commettre déſormais des atrocités dont les temps paſſés fourmillent d'exemples. Si *Hercule* a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé *Voltaire*, a écraſé ſous ſes pieds l'hydre du fanatiſme. 1776.

La raiſon ſe développe journellement dans notre Europe ; les pays les plus ſtupides en reſſentent les ſecouſſes. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres Etats rougiſſent des bêtiſes où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Veſtphalie, tous, juſqu'à la Bavière, tâchent d'attirer ſur eux quelques rayons de lumière. C'eſt vous, ce ſont vos ouvrages qui ont produit cette révolution

1776. dans les esprits. L'hélépole de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition que la bonne dialectique de *Bayle* n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe ; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, et que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXCVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 de septembre.

On me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, et les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé ; mais depuis ma convalescence je me porte à peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde, au gré desquels je vis trop long-temps, et qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je

pourrais

pourrais peut-être faire le ſaut périlleux auſſi vîte qu'ils le déſirent. *Louis XIV* et *Louis XV* laſsèrent la patience des Français : il y a trente-ſix ans que je ſuis en place ; peut-être qu'à leur exemple j'abuſe du privilége de vivre, et que je ne ſuis pas aſſez complaiſant pour décamper quand on ſe laſſe de moi.

1776.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle eſt toujours la même. Plus on ſe ſoigne, et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action ; il faut que mon corps et mon eſprit ſe plient à leur devoir. Il n'eſt pas néceſſaire que je vive, mais bien que j'agiſſe. Je m'en ſuis toujours bien trouvé. Cependant je ne preſcris cette méthode à perſonne, et me contente de la ſuivre.

Enfin, j'ai pu aſſiſter à toutes les fêtes qu'on a données au grand duc. Ce jeune prince eſt le digne fils de ſon auguſte mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue et l'ennui d'un long voyage, et pour lui rendre ce ſéjour agréable. Il a paru content ; nous le ſavons de retour à Pétersbourg, en parfaite ſanté. Sa promiſe y ſera le 12 de ce mois ; et après quelques ſimagrées en l'honneur de St *Nicolas*, les noces ſe célébreront.

Grimm a paſſé ici pendant le ſéjour du grand duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété.

1776. Enfuite, après avoir fupputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaifes gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles affurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de *Cluni*. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéreffe peu à ce dernier, et beaucoup au fort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Siléfie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, et rebâti quelques villes brûlées. Il s'eft préfenté à Breflau un M. de *Férière*, ingénieur du cabinet; il prétend vous connaître : il fait fans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alface, il a fervi en Corfe, actuellement il eft à la fuite de M. de *Breteuil*, à Vienne. Vous l'aurez vu, et peut-être oublié, car parmi ce peuple innombrable qui fe préfente à votre cour, des paffe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles fefaient autrefois des pélerinages à Jérufalem ou à Lorette; à préfent quiconque fe croit de l'efprit va à Ferney, pour dire en revenant chez foi : *je l'ai vu.*

Jouiffez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de *Cluni*, ou intendant du pays de Gex, fous quel titre il vous

plaira ; mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il eſt un vieillard qui vous a poſſédé autrefois, et qui vous regrettera toujours. *Vale.* 1776.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCXCVII.

DU ROI.

Le 22 d'octobre.

VOICI près de deux mois qu'aucune goutte de roſée du ciel de Ferney n'eſt tombée ſur le rivage de la Baltique ; les ſoi-diſantes muſes et les habitans de notre Parnaſſe ſablonneux deſsèchent à vue d'œil, et ils feraient déjà diaphanes ſi certain commentaire ſur je ne ſais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'eſt à cet ouvrage qu'ils doivent l'exiſtence et la vie. Tout le monde a ri, parce que par *Nazareth* il fallait entendre l'*Egypte* ; et par l'*Egypte*, *Nazareth*. Cet éclat de rire s'eſt porté par l'écho depuis le Mansfeld juſqu'à Mémel : il a diſſipé les humeurs noires, et rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage ! Je le crois auſſi

1776. habile à expliquer les traités entre les nations que les viſions hébraïques ; et peut-être que ſi les Français et les Anglais ſe fuſſent ſervis de lui pour régler leurs anciens démêlés ſur le Canada, qu'il les aurait accordés. On ſe ſerait épargné la dernière guerre : ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire : ceux qu'il fera à préſent ſeront plus gais. Il ſe propoſe de démontrer que quatre-vingts ans et vingt ſont la même choſe, et cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point, et dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe. (1)

Vos Velches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui ; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe. Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il fallait que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paraguay, pour que don *Carlos* ſe mît en colère ; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent *Louis XVI* à ſe fâcher et à faire raccommoder ſa flotte ; et que pour avoir du bois et des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du *Volf* tout

(1) On n'a pas retrouvé ces vers.

pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de madame *du Châtelet*, ſans adopter cependant tous les brillans écarts de *Leibnitz*. 1776.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir; mais faites-moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie ſur ſon compte; je me flatte que le quart-d'heure de *Rabelais* ſonnera pour nous deux la même minute, et que nous pourrons aller métaphyſiquer enſemble là-bas; où du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre et d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux: ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'*Apollon*, des Grâces qui ne vous quittent jamais, et des Muſes qui veillent autour de vous.

FÉDÉRIC.

1776. LETTRE CCXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 novembre.

SIRE,

VOUS m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'*Alembert* à remercier en vers votre Majeſté philoſophique. Hélas ! ce ne ſont pas mes quatre-vingt deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon ; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître :

Et la pourpre et la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure ſur le trône, et l'autre en ſa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer ; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la mer Baltique ; ils perſécutent les gens ſourdement et cruellement ; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tanière, et le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre

homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame ; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière ; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années ; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice ! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire ! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes ! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude et du fond de ma miſère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Virtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelque argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête ; il ne me paye point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir votre Majeſté pour caution. 1776.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit *Job* ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe ; et la différence de *Job* à moi, c'eſt que *Job* guérit, et finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme *Tobie*, égaré comme moi dans un canton

—— Suiſſe du pays des Mèdes ; et le plaiſant de
1776. l'affaire, eſt qu'il eſt dit dans la ſainte Ecriture que ſes petits-enfans l'enterrèrent avec allégreſſe ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion.

Pardonnez-moi, Sire, ſi, étant devenu preſque aveugle comme *Tobie*, et miſérable comme *Job*, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte ſaxon, qui s'appelle, je crois, *Geſdorf*. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit et de grâces, poli, circonſpect. On dit que votre Majeſté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît ; c'eſt *Achille* qui élève *Phénix*, au lieu qu'autrefois *Phénix* fut le précepteur d'*Achille*.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté, *de profundis*.

LETTRE CCXCIX.

1776.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

J'AI été affligé de votre lettre, et je ne ſaurais deviner les ſujets de chagrin que vous avez. Les gazettes ſont muettes; les lettres de Genève et de la Suiſſe n'ont fait aucune mention de votre perſonne; de ſorte que je devine en gros que l'*Inf*..., plus inf. . . que jamais, s'acharne à perſécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lauſane, Neuchâtel dans le voiſinage, qui ſont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix: il eſt ſûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas juſque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex? La valetaille de *Plutus* ſe ſerait-elle liguée avec les charlatans de la meſſe pour vous ſuſciter des affaires? Je n'en ſais rien; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant, j'ai écrit dans le Virtemberg

1776. pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son Altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'*Alembert*. Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'*Hyppocrate* qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné et étudié. Ma pharmacie est à votre service : il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement et votre longue conservation. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de persécuter la vieillesse d'un homme qui illustre sa patrie, et sert de plus grand ornement à notre siècle ! Quels barbares !

LETTRE CCC.

1776.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

SIRE,

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent et qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le *Marc-Aurèle* de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil *Epictète*. Votre Majeſté daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe et implacable.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, et parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit *Libanius* qui répond aux *Grégoire* de Nazianze et aux *Cyrille*.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, et qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur et de mon ſilence, et l'oubli de votre

1776. ancien pupille M. le duc de Virtemberg était le troisième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'osais pas à mon âge écrire à votre Majesté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois et qui console d'*Alembert*, daigne aussi s'étendre pour moi. Votre Majesté est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Virtemberg; c'est malheureusement dans le comté de Montbéliard qu'est ma dette, et cette principauté de Montbéliard ressortit au parlement de Besançon; ce sont des affaires qui ne finissent point, et moi je vais bientôt finir. M. le duc de Virtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine; sa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, et que j'attende le payement de M. le duc de Virtemberg, ou la mort qui paye tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre Majesté, puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle sait jamais qu'un chétif parisien a conté ses affaires à *Frédéric le grand*, et que *Frédéric le grand* a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez

curieux ſur la littérature de la Chine, ſa religion et ſes uſages. La plus grande partie de ce livre eſt compoſée par un chinois que les jéſuites dérobèrent à ſes parens dans ſon enfance, et qui a été élevé par eux à leur collége de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureuſement c'eſt un jéſuite lui-même, et c'eſt le plus inſolent énergumène qui ſoit parmi eux ; il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'empire. Je me flatte que ſi votre écolier en poëſie, et très-plat écolier *Kienlong* eſt inſtruit enfin de ce fanatiſme qui couve dans ſa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertiſſeurs en Occident. 1776.

Daignez conſerver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter ſon vieux corps.

1776.

LETTRE CCCI.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 décembre.

POUR écrire à *Voltaire* il faut se servir de sa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégayerai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous persécute?
A l'envieux obscur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offusquent son état?
Quelque odieux que soit cet indigne manége,
Les exemples en sont nombreux ;
On a poussé le sacrilége
Jusqu'au point d'insulter les Dieux :
Ces Dieux dont les bienfaits enrichissent la terre
Ont été déchirés par des blasphémateurs.
Est-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs !

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers : j'ai fait écrire dans le Virtemberg pour solliciter vos arrérages. . . .

Au reste je crois que pour vous soustraire

à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution et des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là. 1776.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à *Apollon* même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! Un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Gréce ſoutenaient qu'*Homère* était né chez elles. Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume ſur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère: et je ſuis fâché de ne pouvoir vous donner des ſecours plus efficaces que le ſouverain mépris que j'ai pour vos

1776. perſécuteurs. Mais *Maurepas* n'eſt pas dévot; M. de *Vergennes* ſe contente d'entendre la meſſe, quand il ne peut pas ſe diſpenſer d'y aller; *Necker* eſt hérétique; de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris eſt connu pour ce qu'il eſt, et j'ignore ſi ſon Mentor ex-jéſuite eſt encore auprès de lui; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi: le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête? Enfin plus j'y penſe, et moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez ſûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, et d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CCCII. 1777.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de février.

Il vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Virtemberg que s'il avait fallu recourir à mon aſſiſtance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, et je me réjouirai ſi j'apprends que tous vos ſujets de chagrin ſont diſſipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre perſonne ſacrée et inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoiſonnent la fin de vos jours. Je me ſuis dit ſouvent : Comment ſe peut-il que ce *Voltaire*, qui fait l'honneur de la France et de ſon ſiècle, ſoit né dans une patrie aſſez ingrate pour ſouffrir qu'on le perſécute ? Quel découragement pour la race future ! où ſera le français qui voudra déſormais vouer ſes talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands-hommes qu'elle produit, et qui les punit au lieu de les récompenſer ?

Le mérite perſécuté me touche, et je vole à ſon ſecours, fût-ce juſqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel *Voltaire*,

du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec
1777. le ſage *Anaxagore*. Nous philoſopherons enſemble ; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, et nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume : leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'*Aranda* avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on apaiſe ceux qu'on a offenſés ; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la divinité, et qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens des amis, et la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs et chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ;

mais les dogmes de notre *Inf*. . . gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prêtraille venge la moindre égratignure que ſouffre l'orthodoxie ; l'on n'oſe montrer la vérité à découvert; et les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens ſoient toutes moulées dans le même moule.

1777.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de ſurpaſſer tous vos prédéceſſeurs dans le noble héroïſme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux *Boërhaave* de n'avoir pas détruit la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut-mal, mais qu'il s'eſt borné à guérir de ſon temps quelques-uns de ſes contemporains ; auſſi peu pourra-t-on reprocher au ſavant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la ſuperſtition ni le fanatiſme, et de n'avoir appliqué ſon remède qu'à ceux qui étaient guériſſables.

Mon individu qui s'eſt mis à ſon régime, le bénit mille fois en lui ſouhaitant longue vie et proſpérité : c'eſt dans ces ſentimens que le ſolitaire de Sans-ſouci ſalue le patriarche des incrédules. *Vale*.

FÉDÉRIC.

1777. LETTRE CCCIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de mars.

Des trois raiſons qui vous ont empêché de me répondre, la première et la ſeconde ſont une ſuite des lois de la nature, mais la troiſième eſt un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr ſi, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuſes en faveur deſquelles on fait grâce à l'eſpèce. Mais quelle cruelle méchanceté de perſécuter un vieillard et de prendre plaiſir à empoiſonner les derniers jours de ſa vie! Cela fait horreur, et me révolte de telle ſorte contre les bourreaux tonſurés qui vous perſécutent, que je les exterminerais de la face de la terre ſi j'en avais le pouvoir. Le pauvre *Morival*, qui jeune encore a eſſuyé leurs perſécutions, en a eu le cœur ſi navré, et principalement de l'inhumanité de ſes parens, qu'il a été, ces jours paſſés, attaqué d'apoplexie. On eſpère cependant qu'il s'en remettra. C'eſt un bon et honnête garçon qui mérite qu'on lui veuille du bien par ſon application

et le déſir qu'il a de bien faire. Je ſuis perſuadé que vous compatirez à ſa ſituation. 1777.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me ſemble, un peu exagéré les choſes. J'ai eu occaſion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume : ſes dettes ſont énormes, les reſſources épuiſées, et les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ſerait de reſſerrer les dépenſes, et de retrancher tout le ſuperflu. C'eſt à quoi on ne parviendra jamais ; car au lieu de dire : j'ai tant de revenu, et je puis dépenſer tant ; on dit : il me faut tant, trouvez des reſſources.

Une forte ſaignée faite à ces faquins tonſurés pourrait procurer quelques reſſources : cependant cela ne ſuffirait pas pour éteindre en peu les dettes, et procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, et ne les ont jamais acquittées.

C'eſt ce dérangement des finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les ſages projets de M. de *Saint-Germain* qui ne ſont pas même exécutés à demi ; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de

l'Europe, dont la France était en poſſeſſion
1777. depuis *Henri IV*. Enfin, pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur, j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique et du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions, et de m'empêcher de faire des folies que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européane : je puis vous aſſurer que c'eſt un rêve-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand-homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, et ne ſe répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduit à la poſſibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie et la Porte, et à l'envie démeſurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince eſt jeune et ambitieux; mes ſoixante-cinq ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de *Chaulieu* et de madame *Deshoulières*, que j'ai fait imprimer à mon ufage et à celui de mes amis. 1777.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper fes ennemis : leur intention eft de le chagriner ; il ne doit leur oppofer que de l'indifférence et du mépris. Et s'il fe voit obligé de fe retirer en Suiffe, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démafquera leur turpitude et leur fcélérateffe. Que la nature conferve *divus Voltarius*, et que j'aye encore long-temps la fatisfaction de recevoir de fes nouvelles. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lifant ma lettre ; je ne fais comment je me fuis avifé de me conftituer miniftre du très-chrétien roi des Velches.

1777. LETTRE CCCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

QUOI, c'eſt donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche et de la France,
C'eſt ce grave légiſlateur
De qui la ſublime éloquence
Parut égale à ſa valeur;
C'eſt ce généreux défenſeur
De la raiſon qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perſécute avec tant d'ardeur;
C'eſt ce héros mon protecteur
Qui s'eſt fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulières.
Seigneur, je ne m'attendais guères
De voir Céſar ou Cicéron
Sortir de ſa brillante ſphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame univerſelle, elle ſent mieux que perſonne qu'il y a dans les ouvrages de madame *Deshoulières*, quoiqu'un peu faibles, des

des morceaux naturels et même philoſophiques qui méritent d'être conſervés ; pour *Chaulieu*, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de *Frédéric le grand*. 1777.

Puiſque vous protégez les philoſophes après leur mort, votre Majeſté les protégera auſſi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune homme, nommé *de Liſle*, pour avoir fait un livre intitulé la Philoſophie de la nature. C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'*Alembert* eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite et de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suiſſe à une lieue de la France ; j'ai quelque reſſemblance avec *Morival ;* je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de *Morival d'Etallonde*, du chevalier de *la Barre*, du général *Lalli*, de la maréchale d'*Ancre*, et de tant d'autres.

Tout ce que votre Majeſté daigne me dire ſur notre gouvernement et ſur nos finances,

1777. eſt bien vrai ; c'eſt à *Newton* à parler de mathématiques ; c'eſt à *Frédéric le grand* à parler de gouverner les hommes : je ſerais étonné ſi la France attaquait aujourd'hui les Anglais ſur mer, comme je ſerais très-ſurpris ſi notre puiſſance ou impuiſſance oſait attaquer votre Majeſté ſans avoir diſcipliné ſes troupes pendant vingt années.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés juſqu'à mon dernier moment.

LETTRE CCCV.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de juin.

Le talent eſt un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus eſtimable et plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né ſur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon ame épaiſſe et flegmatique
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me reſtait-il donc à faire ?
Ne pouvant être un bon auteur,

Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure et de Deshoulière. 1777.

Si j'étais *Voltaire* ou *Apollon*, j'aurais peut-être resserré le volume en le réduisant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurais ainsi mutilés. Il me serait arrivé comme à *la Beaumelle* et à *Fréron :* ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y substituer des vers; et il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins et à vos peines : souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour de vivre à leur dam, et de vous porter mieux qu'eux.

Nous sommes ici tranquilles et aussi pacifiques que les quakres. Nous entendons parler du général *Howe*, dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *insurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaise; d'autres disent que la France et l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires.

Actuellement la politique des gazetiers se repose : il n'est plus question que du séjour du comte de *Falkenstein* à Paris. Ce jeune

1777. prince y jouit des suffrages du public; on applaudit à son affabilité; et l'on est surpris de trouver tant de connaissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la française. Ce soi-disant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le *Virgile* et le *Cicéron* de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne sais quels mages, qui vinrent à son étable de Bethléem, et Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je substitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raison qui conduit notre jeune monarque. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaissances ne vous feront pas oublier les anciennes, et que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il existe un solitaire à Sans-souci, qu'il faut séparer de la multitude. *Vale.*

FÉDÉRIC.

J'ai lu cet ouvrage de *de Lisle :* il y a sans doute de bonnes choses, mais peu de méthode, et sur la fin beaucoup de ce que les italiens appellent *concetti.*

LETTRE CCCVI. 1777.

DU ROI.

Le 9 de juillet.

OUI, vous verrez cet empereur
Qui voyage afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri quatre et de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil, attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joſeph, plus fortement ſéduit,
Révérera le plus grand-homme
Que tous les ſiècles aient produit.

1777. Cependant les Autrichiens ont jufqu'à préfent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui fe déclarent tous à la fois proteftans. La cour, pour les ramener au giron de l'Eglife, a fait marcher des convertiffeurs avec des argumens à poudre et à balle, qui ont fufillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, font par malheur peu confolans pour l'humanité.

Je ne fais fi je me trompe, mais il me femble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît fouvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les fciences et les arts ont décraffés, font comme ces ours que les conducteurs ont appris à danfer fur les pattes de derrière; les ignorans font comme les ours qui ne danfent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière claffe.

Il eft bien fâcheux que les Français, d'ailleurs fi aimables, fi polis, ne puiffent pas dompter cette fougue barbare qui les porte fi fouvent à perfécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables abfurdes fur lefquelles toutes les religions font fondées,

plus on prend en pitié ceux qui ſe paſſionnent pour ces balivernes. 1777.

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amuſera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudeſque, c'eſt jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce ſerait une choſe à exécuter ſi j'avais vingt ans. Le pape et les moines finiront ſans doute; leur chute ne ſera pas l'ouvrage de la raiſon; mais ils périront à meſure que les finances des grands potentats ſe dérangeront. En France, quand on aura épuiſé tous les expédiens pour avoir des eſpèces, on ſera forcé de ſéculariſer des abbayes et des couvens. Cet exemple ſera imité, et le nombre des *cuculati* réduit à peu de choſe. En Autriche, le même beſoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des Etats du ſaint ſiége pour avoir de quoi fournir aux dépenſes extraordinaires: et l'on fera une groſſe penſion au ſaint-père.

Mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Eſpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiſſances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, ſubordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez ſoi. On aſſemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de

1777. l'Eglise, et l'on finira par avoir dans son royaume sa religion, comme sa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre. Cependant il est très-probable qu'avec le temps, les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir, et des vieux temps dont vous rappelez la mémoire. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-souci, s'il était possible que je pusse espérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne et flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistans.
Au lieu de mots assez plaisans,
Assaisonnés d'un sel attique,
Qu'il débitait dans son bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obscure métaphysique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne sont les nouveaux romans.
Ainsi quand le moelleux Zéphyre
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'Aquilon,

La nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure ;
L'arbre eſt dépouillé de verdure ;
Les jardins ſont privés de fleurs ;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs;
Dès qu'il juge et qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux et les langueurs
Le font pour toujours diſparaître.

1777.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce; mais non pour le divin *Voltaire*. Il eſt comme madame *Sara* qui feſait tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au lieu de vieillir : pour lui le Temps n'a point d'ailes; mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que *Jupiter* prolongea la nuit qu'il coucha avec *Alcmène* pour ſe donner le temps de fabriquer *Hercule :* je ſuis perſuadé que ſi l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouiſſez longtemps des prodigalités de la nature; perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777. Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille et ſtérile cervelle.

LETTRE CCCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

MONSIEUR le grand rêveur, perſonne n'a jamais fait un plus beau ſonge que vous. Si *Nabuchodonoſor* avait rêvé ainſi, il n'aurait jamais oublié un pareil ſonge, et n'aurait point propoſé à ſes mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur *Julien*, tout grand philoſophe, tout homme d'eſprit, et tout apoſtat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raiſonner auſſi bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce grand-homme d'avoir fait enchérir les bœufs et les vaches par ſes fréquens ſacrifices, dans le temps qu'il ſe moquait du ſaint ſacrifice de la meſſe, et des autres facéties des chriſticoles. Pour vous, Monſieur, vous vous moquez de toute la terre, et vous avez grande raiſon. Il y a même quelque

apparence que vous la corrigerez de ses ridicules avant qu'il soit trois ou quatre mille ans, et en vérité, vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve; réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

1777.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de *Falkenstein*, et vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, et que je mets à la suite. Je vous y demande une grâce singulière, mais qui me paraît nécessaire, et dont il peut résulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

1777.

LETTRE CCCVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de ſeptembre.

Vous aurez ſurement reçu à préſent le prix deſtiné en Suiſſe à celui qui aura le mieux apprécié la juſteſſe des punitions : mais il me ſemble que M. *Beccaria* n'a guère laiſſé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a ſi judicieuſement propoſé. Dès que les peines ſont proportionnées au délit, tout eſt en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Eſpagne : on y rétablit l'inquiſition, on ſe gendarme contre le bon ſens, en un mot, on y fait des ſottiſes. Au lieu du philoſophe d'*Aranda*, c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-ſenſibles ; les manufactures proſpèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, et pour un million deux cents mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes qui fourniſſent à toute la Siléſie. Nous feſons du vitriol auſſi

bon que l'étranger. Un homme fort induſtrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, et bien plus ſimplement que de la façon que *Réaumur* le propoſe. Notre population eſt augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingts mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avaient jamais été; et je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

1777.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées ſur le papier; et pour épargner la peine de les tranſcrire, j'ai fait imprimer ſix exemplaires de mes rêveries: je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une eſquiſſe; cela devrait être plus étendu; mais c'eſt à de vrais ſavans à y mettre la dernière main. Meſſieurs les encyclopédiſtes ne feront peut-être pas toujours de mon avis: chacun peut avoir le ſien. Toutefois ſi l'expérience eſt le plus sûr des guides, j'oſe dire que mes aſſertions ſont uniquement fondées ſur ce que j'ai vu, et ſur ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres penſans, et continuez, comme l'aſtre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777.

LETTRE CCCIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de septembre.

Si j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de *Jean-Jacques* à Veniſe : j'aurai, comme *Bacchus* ou *Moïſe*, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; et qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, et qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron et tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon Alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand-homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, et qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer et ſoulager, et de la

réputation qui rejaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, et un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-noire et du Virtemberg. Enfin, ſi des phraſes peuvent trouver quelque choſe dans des bourſes vides, peut-être en ferai-je ſortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c., comme vous ſavez. 1777.

Grimm eſt arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ſes lois, des grandes meſures qu'elle prend pour civiliſer ſa nation. *Grimm* eſt devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philoſophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ſes hauts faits d'armes en Crimée, ſi le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je ſuis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, et conſervez-vous pour la conſolation des êtres penſans, et pour le grand contentement du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1777.

LETTRE CCCX.

DU ROI.

A Potſdam, le 9 de novembre.

MONSIEUR *Bitaubé* doit ſe trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui penſent : chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre ſiècle. Le comte de *Falkenſtein* a ſenti la même attraction ; mais dans ſa courſe, l'aſtre de *Thérèſe* lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'*Homère* ſe croit gentilhomme de la chambre de *Melpomène*, ou marmiton dans les offices d'*Apollon;* et muni de ce caractère, il ſe préſente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: et celui-là fait abaiſſer ſon génie pour ſe mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai : j'ai fait conſtruire à Berlin une bibliothéque publique. Les œuvres de *Voltaire* étaient trop mauſſadement logées auparavant; un laboratoire chimique qui ſe trouvait au rez de chauſſée menaçait d'incendier toute notre collection. *Alexandre le grand*

plaça

plaça bien les œuvres d'*Homère* dans la caſſette la plus précieuſe qu'il avait trouvée parmi les dépouilles de *Darius :* pour moi qui ne ſuis ni *Alexandre* ni *grand*, ni qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait, ſelon mes petites facultés, conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les œuvres de l'*Homère* de nos jours.

1777.

Si pour conpléter cette bibliothéque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les lois, vous me ferez plaiſir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos lois, et du nombre des punitions qui ſe font annuellement. Je dois cependant y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt sûr d'être incontinent découvert et ſaiſi. Cela retient les ſcélérats timides. Ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits Etats leur offre des aſiles en aſſez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philoſophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponſe que j'ai reçue de M. le duc de

Virtemberg. Ce prince, qui tend au ſublime,
1777. veut imiter en tout les grandes puiſſances: et, comme la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger le duché de Virtemberg dans la même catégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiſſances faſſe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les états de Virtemberg ont garanti les dettes de ſon Alteſſe ſéréniſſime, et qu'au demeurant il vous reſte libre de vous adreſſer aux parlemens de Lorraine et d'Alſace. J'avais bien prévu que ſon Alteſſe ſéréniſſime ſerait récalcitrante ſur le fait des rembourſemens, et je vous aſſure de plus que ce ſoidiſant pupille n'a jamais écouté mes avis ni ſuivi des conſeils.

Que ces misères ne troublent point la ſérénité de vos jours; tranquille, du palais des ſages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts et les faibleſſes du genre-humain, les égaremens des uns, et les folies des autres: heureux dans la poſſeſſion de vous-même, vous vous conſerverez pour ceux qui ſavent vous admirer, au nombre deſquels, et en première ligne, vous compterez, comme je l'eſpère, le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CCCXI. 1777.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de novembre.

J'ATTENDS votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la légiſlation, et avec impatience, perſuadé que j'y trouverai l'utile et l'agréable. Il paraît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, et il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Velches, ſur leſquels vous gloſez, je croirais qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme eſt une eſpèce aſſez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſerait toutes les bornes de l'honnêteté et même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos Français vont de l'échafaud au ſpectacle, *Cicéron*, *Atticus*, *Varron*, *Catulle*, aſſiſtaient au ſpectacle

1777. barbare des combats de gladiateurs, et qu'ensuite ils allaient entendre les tragédies d'*Ennius* et les comédies de *Térence*. L'habitude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, et l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; et des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous ? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, et qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (1) : mais, comme ces animaux sont

(1) Allusion à une armée levée par le pape et les jésuites contre *Henri IV;* elle amena des chèvres à sa suite, et fit connaître en France cette turpitude jusque-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

très-rares en Siléſie, je ne crois pas que nos bons pères ſe ſoient avilis en fréquentant cette eſpèce. J'ai conſervé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je ſuis, et puis encore incrédule. En voici les raiſons. 1777.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les jéſuites ; nous n'avions perſonne capable de tenir les claſſes ; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puriſtes ; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe : il fallait donc conſerver les jéſuites ou laiſſer périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venait à en manquer; et la fondation pouvait fournir la dépenſe à ces frais. Elle n'aurait pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïques. De plus, c'était à l'univerſité des jéſuites que ſe formaient les théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſterait plus, et l'on aurait été néceſſité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohême, ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai ſi bien combattu pour lui que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent :

1777. ſans général, ſans troiſième vœu, et décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en avait été dans ſa jeuneſſe : ce M. de *Saint-Germain* avait de grands et de beaux deſſeins très-avantageux à vos Velches, mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe propoſait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour ſupprimer la maiſon du roi; on le lui a refuſé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ſes forces ſans payer un ſou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conſerver dix mille fainéans bien chamarrés et bien galonnés. Et vous voulez que je n'eſtime pas un homme qui penſe ſi juſte ? Le mépris ne peut tomber que ſur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. *Tournemine* votre nourrice (vous avez ſucé chez lui le doux lait des Muſes), et réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, et qui, le ſiècle paſſé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je ſais très-bien qu'ils ont cabalé et ſe ſont mêlés d'affaires; mais c'eſt la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il ſouffert ? Je ne m'en prends pas au père *le Tellier*, mais à *Louis XIV*.

Mais tout cela m'embarraſſe moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il ſoit heureux et qu'il n'oublie pas les abſens. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.* 1777.

FÉDÉRIC.

LETTRE CCCXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 novembre.

GRAND-HOMME en tout, et ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine et grecque !
Vous placez leur bibliothéque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le Dieu des grenadiers
Et le Dieu de la poëſie.
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage ;
Vous les careſſez tour à tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

1777. J'apprends, Sire, que M. d'*Alembert* vous a propofé un des martyrs de la philofophie pour un de vos bibliothécaires. C'eft ce *de Lifle*, dont votre Majefté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme *Morival* par un fanhédrin de barbares imbécilles. Ce *de Lifle* eft affez favant pour un bel efprit; il eft très-laborieux; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fauffe. Je le crois très-digne de fervir votre Majefté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation eft de réparer nos fottifes et nos injuftices.

J'ai mis aux chariots de pofte des exemplaires du Prix de la juftice et de l'humanité, pour lequel vous avez contribué fi généreufement, ils arriveront quand il plaira à DIEU.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'averfion que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. En attendant, je fuis à vos pieds, et je vous invoque comme mon confolateur dans cette vie et dans l'autre.

Le vieux malade.

LETTRE

LETTRE CCCXIII. 1777.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 décembre.

Il eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Voltaire* et l'*Arioſte*. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe desſèchent et ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, ſi l'on pouvait, de l'eſprit de parti, des fauſſes anecdotes et des menſonges. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; et quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques et fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laiſſe avec leurs points ſans étendue et leurs lignes ſans profondeur,

1777. ainsi que messieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, et qui ne sont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimistes qui, au lieu de créer de l'or, le dissipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reste donc pour notre utilité et pour notre consolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juste titre *les lettres humaines ;* et c'est à elles que je m'en tiens. Le reste peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, et dont ils trouvent là les originaux : et voilà à quoi cette bibliothéque est destinée. Mais les œuvres de *Voltaire* y occupent la place la plus brillante ; la belle édition in-4° y est étalée dans toute sa pompe.

Vous me proposez M. *de Lisle* pour bibliothécaire : mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois ; et que, selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de *Virtemberg*, je suis bien loin de vouloir excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit. Et

j'efpère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire vainqueur du Duc.* 1777.

Je fuis fur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres fans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de *Montmorency-Laval*, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléfie. Je me difpute avec lui : il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, et n'eft certainement pas ennemi des Pruffiens.

Puiffe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéreffe qu'à fon corps, car fon efprit eft immortel. *Vale.*

FÉDÉRIC.

1778. LETTRE CCCXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 janvier.

SIRE, GRAND-HOMME,

QUE vous m'inftruifez, que vous me confolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière ! Votre Majefté, ou plutôt votre humanité a bien raifon ; le fatras métaphyfique, théologique, fanatique, eft fans doute ce que nous avons de plus méprifable, et cependant on écrira fur ces chimères abfurdes tant qu'il y aura des univerfités, des efprits faux, et de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'*Archimède* et *Newton* qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des chofes très-difficiles, très-inconnues et très-utiles ; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne favent que divifer A—B, plus C par X moins Z, et qui paffent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiftoire, ce n'eft après tout qu'une gazette ; la plus vraie eft remplie de fauffetés ;

et elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature ; c'eſt donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand *Condé* dans ſa retraite de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand *Frédéric* à Sans-ſouci. 1778.

Quand j'ai propoſé à votre Majeſté le ſieur *de Liſle* pour arranger votre nouvelle bibliothéque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux et exact, très-capable de faire des extraits et de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, et j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez ; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingts mille que je lui avais prêtés ; et peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte ; c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de *Montmorency-Laval* ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite et à gauche, et pour commander l'exercice ; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des *Montmorency ;* ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a

1778. jamais eu que le cardinal de *Bernis*, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne ſais ſi les chariots de poſte ont apporté à votre Majeſté le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture et contre la caroline de *Charles-Quint :* nous allons tâcher d'être humains chez nos Suiſſes, ce ſera à votre exemple; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le reſpect, toute la reconnaiſſance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de reſſentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire.

LETTRE CCCXV et dernière. 1778.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le premier d'avril.

SIRE,

Le gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre Majesté, et qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets et la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aye échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, et j'ai été sauvé.

J'ai vu avec surprise et avec une satisfaction bien douce, à la représentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, *Constantin* et *Théodose* comme les modèles des princes et même des saints, a applaudi avec des transports inouis à des vers qui disent que *Constantin* et *Théodose* n'ont été que des tyrans superstitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philosophie a fait enfin dans toutes les conditions.

1778. Je ne déſeſpèrerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur *Julien :* et aſſurément ſi les Pariſiens ſe ſouviennent qu'il a rendu chez eux la juſtice comme *Caton*, et qu'il a combattu pour eux comme *Céſar*, ils lui doivent une éternelle reconnaiſſance.

Il eſt donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, et que ceux qui ſe croient payés pour les aveugler ne ſont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux! Grâces en ſoient rendues à votre Majeſté. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiſſez de vos établiſſemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la ſuperſtition, ainſi que le ſoutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe *Fédéric le grand* être *Fédéric immortel !*

Daignez agréer le profond reſpect et l'inviolable attachement de *Voltaire.*

Fin des Lettres du roi de Pruſſe et de M. de Voltaire.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

On a cru devoir placer à la fin de ce quatrième volume, ce qu'on a pu recueillir des différentes correſpondances relatives à la maiſon de Brandebourg.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Octobre.

C'EST pour vous faire part, Monſieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie, que j'ai le plaiſir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me diſpenſer de vous en faire le récit. Retirée dans ma ſolitude, dans le temps que *Morphée* sème ſes pavots, je goûtais le plaiſir d'un ſommeil doux et tranquille. Un ſonge charmant s'emparait de mes ſens. *Apollon*, d'un port majeſtueux, 1743.

1743. l'air doux et gracieux, ſuivi des neuf ſœurs, ſe préſente à ma vue. J'apprends, dit-il, jeune mortelle, que tu reçus des vers de mon favori (1). Une chétive proſe fut toute ta réponſe, j'en fus offenſé. Ton ignorance fit ton crime; te pardonner, c'eſt l'ouvrage des Dieux. Viens, je veux te dicter. J'obéis en écrivant ce qui ſuit :

Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arſenal de Mars,
Devint le temple des beaux arts;
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous ſut plaire,
Emilie en tous lieux préſente à vos regards,...
Enfin l'illuſion, une douce chimère,
Me fit paſſer chez vous pour reine de Cythère.
Au ſortir de ce ſonge heureux,
La vérité toujours ſévère
A Bruxelles bientôt deſſillera vos yeux;
Je ſens aſſez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel eſt l'arrêt du ſort ſuprême :
Le haſard fait les rois, la vertu fait les Dieux.

(1) Voyez le madrigal, *Souvent un peu de vérité*, &c. dans les Poëſies mêlées, volume de Contes.

A ces mots je m'éveillai; à mon réveil vous perdites un empire, et moi l'art de rimer. Contentez-vous, Monſieur, qu'une deuxième fois en proſe, je vous aſſure de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis votre affectionnée 1743.

ULRIQUE.

LETTRE II.

DE LA MEME.

Berlin, ce 29 octobre.

C'EST avec un vrai plaiſir, Monſieur, que j'ai reçu votre lettre. Je me trouve fort embarraſſée à y répondre. Ce n'eſt que la ſatisfaction de vous aſſurer de mon eſtime, qui me fait ſacrifier mon amour propre. Je ſais qu'il faudrait une autre plume et un eſprit bien au-deſſus du mien pour écrire à un homme tel que vous; mais j'eſpère que vous aurez quelque indulgence pour les défauts du ſtyle, qui ne vous convaincra que trop que je ne ſuis point déeſſe, mais un être des plus matériels. Je ne veux pas vous priver plus longtemps de ce qui vous ſera le plus agréable. Ce ſont les marques de bonté de la reine, ma mère, qui m'ordonne de vous aſſurer de

1743. ſon eſtime. Elle vous enverra la boîte et les portraits, et vous les auriez déjà reçus ſi le peintre avait été plus diligent.

Ma ſœur implore le ſecours d'*Euterpe* pour animer les enfans de *Terpſicore*. La compoſition de la muſique des ballets eſt à préſent ſon occupation. Comme vous êtes le favori des neuf ſœurs, je vous prie d'intercéder en ſa faveur, pour la réuſſite de ſon ouvrage. Par reconnaiſſance, je ferai des vœux pour l'accompliſſement de votre bonheur, que vous faites conſiſter à finir vos jours ici. J'y trouverai mon compte, ayant alors plus ſouvent le plaiſir de vous aſſurer de l'eſtime et de la conſidération avec laquelle je ſuis votre affectionnée

ULRIQUE.

LETTRE III.

1750.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Stutgard, ce 17 octobre.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre dont il vous a plu m'honorer. J'y vois, avec plaiſir, les raiſons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles ſont dignes de vous, et d'un ſage qui cherche ſon pareil. Vous le trouverez ſur le trône. Il eſt à même de répandre ſa vertu ſur un peuple innombrable, et toutes ſes actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de ſon génie! La Divinité a vengé la nature en nous rendant un *Marc-Aurèle.*

Il eſt temps actuellement de plaider ma cauſe. Vous dites, Monſieur, que je me ſuis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raiſons qui m'invitent à ſervir en France. J'imagine que j'y ſuis plus à même de rendre des ſervices importans à ma patrie, que dans ſon ſein même. Voilà, Monſieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui ſois rebelle, et oſerez-vous encore me déſapprouver? Le but de tout homme de bien doit être

1750. le bonheur de ſes concitoyens. Je puis vous aſſurer que ce ſont-là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le ſéjour de Paris eſt plus fait pour moi que pour vous. Les plaiſirs brillans qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus ſolides, et celui d'oſer et de pouvoir me reſpecter eſt le ſeul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris eſt ſurchargé me paraiſſent inſipides et mauſſades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui penſe. J'enviſage Paris d'un côté tout oppoſé. C'eſt un théâtre immenſe. Les acteurs qui le montent ne ſont pas tous égaux; mais la repréſentation, la plupart du temps, en eſt fort comique. Le rôle que j'y veux remplir eſt difficile, mais il eſt convenable. Voilà mes plaiſirs, Monſieur; le dîner que vous me propoſez n'eſt point de refus; au contraire, il me flatte infiniment. J'ai une grâce à vous demander, et je ſuis perſuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas: j'en conçois l'impoſſibilité; mais on me force à vous en parler. C'eſt la ducheſſe régnante, ma belle-ſœur, qui eſt très ſenſible à votre ſouvenir, qui déſirerait lire votre Rome ſauvée, et vous fait ſommer de la lui envoyer. C'eſt vous embarraſſer cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus long-temps: je finis donc en

vous

vous aſſurant de toute l'amitié et de tout l'attachement poſſibles avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, 1750.

LOUIS, *prince de Virtemberg.*

LETTRE IV.

DU MEME.

QUE je ſuis fâché, Monſieur, de n'avoir pu aſſiſter aux repréſentations de Rome ſauvée, que vous avez bien voulu accorder à madame la ducheſſe *du Maine!* Les perſonnes qui ont été plus heureuſes que moi, ne peuvent aſſez m'exprimer leur contentement. Je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. J'en ſuis pénétré de joie, mais je ne m'en ſuis point étonné; vous êtes fait pour nous donner du parfait, et on doit l'attendre d'un génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être ingrat à votre patrie? Pourquoi nous ſouſtraire un morceau digne des Romains, que vous dépeignez ſi bien, pour l'emporter dans des contrées éloignées? Eſt-ce pour nous priver du plaiſir de vous applaudir? ou eſt-ce que vous ne nous croyez pas dignes de poſſéder du bon? Je crois, à vous dire la vérité, avoir

1750. deviné juſte, et ne puis que vous donner raiſon. Vous n'êtes pas fait, Monſieur, pour être en concurrence avec l'auteur d'Ariſtomène et de Cléopâtre. Quoi de plus inſultant pour nous que de voir réuſſir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus inſultant pour la France que de voir ſon plus beau génie s'éloigner d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenſer comme un Dieu? Et que de gloire pour vous d'être le ſeul, dans ce ſiècle lâche et efféminé, qui penſiez avec force et avec élévation!

Je vous le répète encore, Monſieur; rien ne m'a plus flatté que les applaudiſſemens que mes amis vous ont juſtement accordés. Je déſirerais pouvoir vous prouver tout le plaiſir que cela m'a fait, et en même temps l'amitié et l'attachement avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

LOUIS, *prince de Virtemberg.*

LETTRE V.

1750.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, Monſieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'eſpère que notre correſpondance ne ſera pas auſſi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez ſouvent ſujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets; ce ſerait les renouveler. Je ſuis ſans ceſſe tranſportée dans votre abbaye, et vous jugez bien que celui qui en eſt abbé m'occupe toujours. Je me ſuis acquittée de vos commiſſions auprès du margrave. Il me charge de vous aſſurer de ſon amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'*Adhémar*. Il ſera charmé de le prendre à ſon ſervice en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation ſuffiſe auprès du margrave, il ſerait pourtant néceſſaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une ou de M. de *Puiſieulx* ou de M. d'*Argenſon*, qu'il pût produire à la cour. Je vous ſerai bien obligée ſi vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons

1750. grand befoin de fecours pour remplir les vides de la converfation. Nos entretiens me femblent comme la mufique chinoife où il y a de longues paufes qui finiffent par des tons difcordans. Je crains que ma lettre ne s'en reffente ; tant mieux pour vous, Monfieur ; il faut des momens d'ennui dans la vie pour faire valoir d'autant plus ceux qui font plaifir. Après la lecture de cette lettre, les petits foupers vous paraîtront bien plus agréables. Penfez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et foyez perfuadé de ma parfaite eftime.

WILHELMINE.

LETTRE VI.

DE LA MEME.

Le 18 février.

1751. Si vous défirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque ; partant frère *Voltaire* fera le bien venu, en quelque temps que ce foit : et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable, autant que faire fera poffible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf ; et qui dit naïf, dit fincère. Bref, je lis les Mémoires de *Sully*,

et j'ai parcouru tous ceux que j'ai ſur l'Hiſtoire de France. Ces mémoires ſecrets mettent infiniment mieux au fait que les hiſtoires générales où les auteurs attribuent ſouvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très-grands-hommes, et des rois très-ordinaires. *Henri IV* n'aurait peut-être jamais régné, ou ne ſe ſerait pas maintenu, ſans un *Sully;* et *Louis XIV*, ſans les *Louvois*, les *Colbert* et les *Turenne*, n'aurait jamais acquis le ſurnom de *grand*. Tel eſt le monde: on ſacrifie à la grandeur et rarement au mérite.

1751.

Vous me mandez des choſes bien extraordinaires. *Apollon* eſt en procès avec un juif! Fi donc, Monſieur, cela eſt abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût au Parnaſſe. Quelque comique qu'il ſoit, je ne veux point le voir repréſenter ſur la ſcène. Les grands-hommes n'y doivent paraître que dans leur luſtre. Je veux vous y contempler juge de l'eſprit, des talens et des ſciences, triomphant des *Racine* et des *Corneille*, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'eſpère que votre iſraélite aura porté la peine de ſa fourberie, et que vous aurez l'eſprit tranquille.

1751. Envoyez-nous bientôt le marquis d'*Adhémar*; ſongez à la joie, renoncez à la repentance; portez-vous bien; penſez quelquefois à moi, et comptez ſur ma parfaite eſtime.

WILHELMINE.

LETTRE VII.

DE LA MEME.

25 décembre.

SOEUR *Guillemette* à frère *Voltaire*, ſalut; car je me compte parmi les heureux habitans de votre abbaye, quoique je n'y ſois plus: et je compte très-fort, ſi DIEU me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre conſolante épître. Je vous jure mon grand juron, Monſieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de ſaint *Paul* à la dame élue. Celle-ci me cauſait un certain aſſoupiſſement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes eſprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'eſpère que vous me tiendrez parole,

et que vous viendrez me voir ici. *Apollon* vint jadis ſe familiariſer avec les mortels, et ne dédaigna pas de ſe faire paſteur pour les inſtruire. Faites-en de même, Monſieur; vous ne pouvez ſuivre de meilleur modèle. 1751.

Que dites-vous de l'arrivée du Meſſie à Dreſde? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laiſſé tout l'honneur au Saint Eſprit; mais il penſe comme *Charles VI*. Lorſque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à *Népomucène* qu'on en avait l'obligation; à Dieu ne plaiſe, dit l'empereur; je ferais donc cocu.

Mais laiſſons là le Saint Eſprit et le Meſſie. Quoiqu'il ſoit né aujourd'hui, je vous aſſure que je n'aurais pas penſé à lui, ſans l'aventure merveilleuſe de Saxe. J'aime mieux penſer aux beaux eſprits de Potſdam, à ſon abbé et à ſes moines. Reſſouvenez-vous quelquefois, en revanche, des abſens; et comptez toujours ſur moi, comme ſur une véritable amie.

WILHELMINE.

1752.

LETTRE VIII.

DE LA MEME.

Le 6 de janvier.

Je profite d'un moment qui me reſte pour vous avertir, Monſieur, que le duc de *Virtemberg* a deſſein d'engager le marquis d'*Adhémar* dans ſon ſervice. Il a fait connaiſſance avec lui à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la ſuite du duc, que le marquis d'*Adhémar* ſe propoſait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à ſe rendre bientôt en cette cour. Je vous ſouhaite, dans le cours de cette année, une ſanté parfaite. C'eſt la ſeule choſe qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous hiſtrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu; il faut que je vous quitte pour repaſſer mon rôle. Soyez perſuadé de ma parfaite eſtime.

WILHELMINE.

LETTRE

LETTRE IX.

1752.

DE LA MEME.

Le 23 janvier.

Il faut que je me fois très-mal expliquée dans ma dernière lettre, puifque vous n'en avez pas compris le fens. Peut-être étais-je dans ce moment-là infpirée du Saint Efprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obfcur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de *Virtemberg* m'a marqué qu'il avait deffein d'engager le marquis d'*Adhémar* à fon fervice. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en forte que le marquis refufe les propofitions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointemens que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'*Adhémar* à fe rendre bientôt ici. On lui deftine une charge de cour au-deffus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre féjour en Allemagne infpire dans tous les cœurs la fureur de réciter

1752. des vers. La cour de Virtemberg revient exprès ici pour hiſtrioner avec nous. Le ſenſé *Vriot* nous a choiſi, ſelon moi, la plus déteſtable pièce de théâtre qu'il y ait pour la verſification : c'eſt Oreſte et Pilade de *la Motte*. J'admire les différentes façons de penſer qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potſdam, et nous voudrions, ſi nous avions un *Voltaire*, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous puiſſiez nous accommoder une de vos pièces, et y donner les deux principaux rôles aux femmes? Le duc et ma fille jouent fort joliment; mais c'eſt tout. Le pauvre *Monperni* eſt encore trop languiſſant pour prendre un grand rôle, et le reſte ne fait qu'eſtropier vos pièces. Je n'ai oſé propoſer Sémiramis; la ducheſſe mère ayant repréſenté cette pièce à Stutgard.

J'ai vu, ces jours paſſés, un perſonnage ſingulier. C'eſt un référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie, et, malgré tout cela, homme ſenſé; déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur eſt arrivé. Comme j'ai été tout ce temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent; c'eſt tout ce que nous ſouhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui ſe ſouviennent encore de moi, et ſoyez perſuadé que l'abbeſſe de Bareith ne déſire rien tant que de pouvoir convaincre frère *Voltaire* de ſa parfaite eſtime. 1752.

WILHELMINE.

LETTRE X.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Brunsvick, ce 20 février.

J'AI reçu, Monſieur, avec toute la ſatisfaction poſſible le Siècle de *Louis XIV*, qu'il vous a plu de m'envoyer. Je vous aſſure que je le lirai avec toute l'attention et le plaiſir que méritent vos ouvrages. Ce ſera enſuite l'ornement le plus diſtingué de ma bibliothéque, accompagné de toutes vos productions qui vous rendent ſi célèbre et immortel. Je ferais charmée ſi la ſituation de votre ſanté ſe rétablit au point que je puiſſe eſpérer que vous ne me flattez pas vainement, et que vous me procurerez l'agrément de vous voir cet été ici. Je vous attends pour vous remercier

1752. de bouche, comme par écrit, de votre obligeante attention, et pour vous marquer combien je ſuis votre affectionnée

CHARLOTTE.

LETTRE XI.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 20 avril.

La pénitence que vous vous impoſez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pélerinage à Notre-Dame de Bareith pour effacer votre péché. Frère *Voltaire* ſera pardonné à ce prix. Il ſera le bien venu ici, et y trouvera des amis empreſſés à l'obliger et à lui témoigner leur eſtime. Je doute encore de l'accompliſſement de vos promeſſes. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en ſi peu de temps réformer la légéreté françaiſe? Le voyage de France et d'Italie, réduits en châteaux en Eſpagne, me font craindre le même ſort pour celui-ci. Soyez donc archi-germain dans vos réſolutions, et procurez-moi bientôt le plaiſir de vous revoir.

Quoiqu'abſent vous avez eu la faculté de

m'arracher des larmes. J'ai vu hier repréſenter votre faux prophète. Les acteurs ſe ſont ſurpaſſés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui d'ailleurs reſſemblent aſſez aux rochers qu'ils habitent. 1752.

Le marquis d'*Adhémar* a fait écrire, il y a quatre ſemaines, à M. de *Folard*. J'ai oublié de vous le mander dans ma dernière lettre. Vous jugez bien que ſes offres ont été reçues avec plaiſir. *Monperni* lui a écrit en conſéquence. J'eſpère qu'il ſera content des conditions. Elles ſont plus avantageuſes que celles qu'il avait deſirées. Elles conſiſtent en 4000 livres, la table, et l'entretien de ſes équipages. Je vous prie d'achever votre ouvrage et de faire en ſorte qu'il ſoit bientôt fini. Je vous en aurai une grande obligation. Vous ſavez que le titre qu'il demande n'eſt point uſité en Allemagne. Comme il répond à celui de chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez perſuadé que je ſerai toujours votre amie.

WILHELMINE.

1752.

LETTRE XII.

DE LA MEME.

Le 12 juin.

Le marquis d'*Adhémar* n'eſt point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé ſon départ. Je crois qu'il eſt beaucoup plus facile d'avoir des *Adhémar* et des *Graffigny* que des *Voltaire*. Il n'y a que le roi qui ſoit en droit de poſſéder ceux-ci. Vous me faites éprouver le ſort de *Tantale*. Vous me flattez toujours par la promeſſe de venir faire un tour ici, et lorſque je m'attends à vous voir, mes eſpérances s'évanouiſſent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'abſence du roi; mais vous ſuivez la maxime de beaucoup de grands miniſtres, qui payent de belles paroles ſans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez ſur ſon ſujet. Il eſt difficile de le connaître ſans l'aimer, et ſans s'attacher à lui. Il eſt du nombre de ces phénomènes qui ne paraiſſent tout au plus qu'une fois dans un ſiècle. Vous connaiſſez mes ſentimens pour ce cher frère, ainſi je tranche court ſur ce ſujet. Nous menons préſentement

une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon efprit : il faut bien foutenir l'un pour conferver l'autre, car je m'aperçois de plus en plus que nous ne penfons et n'agiffons que felon que notre machine eft montée. Vous femblez devenu bien mifanthrope. Vous reftez à Potfdam tandis que le roi eft à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philofophe ne convient point à une noce. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points effentiels dans cet état eft d'être bon philofophe, furtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites fur ce fujet me paraiffent un peu épicuriens, et cet épicurianifme eft incompatible avec la mifanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie* pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaifirs. 1752.

Le margrave vous fait bien des amitiés. *Monperni* eft toujours de vos amis. Nous parlons fouvent de vous ; mais cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de fe rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il fefait la meilleure pièce de notre petite fociété. J'efpère qu'*Adhémar* y fuppléera.

1752. Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit lorsque j'étais à Berlin qu'il voulait faire écrire l'Esprit de *Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très-mal à son original.

LETTRE XIII.

DE LA MEME.

Erlang, le premier de novembre.

Il faudrait avoir plus d'esprit et de délicatesse que je n'en ai pour louer dignement l'ouvrage que j'ai reçu de votre part. On doit s'attendre à tout de frère *Voltaire*. Ce qu'il fait de beau ne surprend plus, l'admiration depuis long-temps a succédé à la surprise. Votre poëme sur la loi naturelle m'a enchantée. Tout s'y trouve : la nouveauté du sujet, l'élévation des pensées, et la beauté de la versification. Oserai-je le dire? il n'y manque qu'une chose pour le rendre parfait. Le sujet

exige plus d'étendue que vous ne lui en avez donné. La première propofition demande furtout une plus ample démonftration. Permettez que je m'inftruife, et que je vous faffe part de mes doutes. 1752.

DIEU, dites-vous, a donné à tous les hommes la juftice et la confcience pour les avertir, comme il leur a donné ce qui leur eft néceffaire.

DIEU ayant donné à l'homme la juftice et la confcience, ces deux vertus font innées dans l'homme, et deviennent un attribut de fon être. Il s'enfuit de toute néceffité que l'homme doit agir en conféquence, et qu'il ne faurait être ni injufte ni fans remords, ne pouvant combattre un inftinct attaché à fon effence. L'expérience prouve le contraire. Si la juftice était un attribut de notre être, la chicane ferait bannie ; les avocats mourraient de faim ; vos confeillers au parlement ne s'occuperaient pas, comme ils font, à troubler la France pour un morceau de pain donné ou refufé ; les jéfuites et les janféniftes confefferaient leur ignorance en fait de doctrine.

Les vertus ne font qu'accidentelles et relatives à la fociété. L'amour propre a donné le jour à la juftice. Dans les premiers temps les hommes s'entre-déchiraient pour des bagatelles (comme ils font encore de nos jours) ; il n'y avait ni fureté pour le domicile, ni

1752. ſureté pour la vie. Le tien et le mien, malheureuſes diſtinctions (qu'on ne fait que trop de notre temps) banniſſaient toute union. L'homme, éclairé par la raiſon, et pouſſé par l'amour propre, s'aperçut enfin que la ſociété ne pouvait ſubſiſter ſans ordre. Deux ſentimens attachés à ſon être, et innés en lui, le portèrent à devenir juſte. La conſcience ne fut qu'une ſuite de la juſtice. Les deux ſentimens dont je veux parler ſont l'averſion des peines et l'amour du plaiſir.

Le trouble ne peut qu'enfanter la peine, la tranquillité eſt mère du plaiſir. Je me ſuis fait une étude particulière d'approfondir le cœur humain. Je juge par ce que je vois de ce qui a été. Mais je m'enfonce trop dans cette matière, et pourrais bien, comme *Icare*, me voir précipiter du haut des cieux. J'attends vos déciſions avec impatience; je les regarderai comme des oracles. Conduiſez-moi dans le chemin de la vérité, et ſoyez perſuadé qu'il n'y en a point de plus évidente que le déſir que j'ai de vous prouver que je ſuis votre ſincère amie.

WILHELMINE.

LETTRE XIV.

1753.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 16 juin.

MONSIEUR,

Je ſuis charmé que vous ſoyez content du peu de ſéjour que vous avez fait à notre cour. Vous ne devez qu'à vous-même les politeſſes qu'on vous y a faites. J'aurais été dans la joie ſi j'avais pu contribuer à vous rendre les jours que vous avez paſſés avec nous, agréables, pour tâcher de vous témoigner par là mes ſentimens qui ne varieront jamais à votre égard. Votre indiſpoſition m'inquiéte d'autant plus que je vous crois très-mal logé au *Lion d'or*. J'eſpère d'apprendre bientôt que vous vous portez mieux, et que vous aurez continué votre route. Toutefois il ne paraît pas, à la lettre que vous m'avez écrite, que vous ſoyez malade; et il faut être ſain pour écrire des lettres auſſi énergiques et auſſi dégagées d'un fatras d'expreſſions inutiles. Je ſuis charmé que vous ſoyez content de nos ſalines; elles coûtent beaucoup, cependant les revenus en ſont aſſez conſidérables. Le grand défaut qu'elles ont, ſelon moi, c'eſt que les bâtimens ſont trop près les uns des autres, et par

1753. conféquent fujets à être mis en cendre au moindre feu ; ce qui ferait une perte irréparable.

J'ai lu, ces jours paffés, dans M. l'abbé *Nollet*, que la mer n'était falée que parce qu'elle diffout des mines de fel qui fe rencontrent dans fon lit comme il s'en trouve dans les autres parties de la terre. Je vous prie de m'en dire votre fentiment. Je fuis perfuadé, comme vous, qu'on ne change jamais un métal en un autre. Je n'avais auffi jamais entendu parler de cet homme qui veut changer le plomb en étain. Nous mettrons cette découverte dans le même rang que ces mines d'acier qu'on croit avoir trouvées dans ce pays; l'acier n'étant rien autre chofe qu'un fer rougi et trempé, par conféquent ne pouvant fe trouver naturellement dans la terre. Cela faute, felon moi, aux yeux. Vous avez raifon de dire que je fuis au-deffus des étiquettes et des formules ; je ne les ai jamais aimées, et les aimerai encore bien moins que jamais avec des perfonnes comme vous dont je ferai toujours charmé de cultiver l'amitié, et que je voudrais convaincre de plus en plus de l'eftime la plus parfaite et de la confidération la plus diftinguée.

FRÉDÉRIC.

P. S. Mon père m'a chargé de vous faire fes complimens.

LETTRE XV.

1753.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. LE LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Schwetzingen, près de Manheim, le 4 auguste.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe séréniſſime m'a recommandé de lui apprendre la ſuite de l'aventure odieuſe de Francfort. Le roi de Pruſſe l'a fait déſavouer par ſon envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par *Freitag*, qui ſe dit miniſtre du roi de Pruſſe à Francfort, n'a pas encore été réparé; les effets volés n'ont point été reſtitués, et on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, et il en faut pour reſtituer. Il y a grande apparence que le conſeil de la ville de Francfort ne voudra pas ſe couvrir d'opprobre; et on doit eſpérer que le roi de Pruſſe fera juſtice du malheureux qui, pour ſe faire valoir, d'un côté auprès de ſon maître, et de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences ſi atroces. Il aurait peut-être fallu être

1753. ſur les lieux pour obtenir une juſtice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu deſſein de paſſer quelques ſemaines à Hanau. Mais ma ſanté, et les bontés de ma cour m'ont rappelé en France; et je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agrémens de la cour de Manheim, dont je jouis ſans oublier ceux de la vôtre. Je ſerai pénétré toute ma vie, Monſeigneur, des bontés dont votre Alteſſe ſéréniſſime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ſes pieds. Mais ſi je n'ai pas cette conſolation, j'aurai du moins celle de penſer que vous me conſervez votre bienveillance; et je ſerai attaché à votre Alteſſe ſéréniſſime juſqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond reſpect et le plus tendre dévouement.

LETTRE XVI.

1754.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Caffel, le 16 d'avril.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je vous cherche par-tout, et que je ne puis rien entendre de certain de l'endroit de votre féjour. Dernièrement un M. de *Wakenits*, qui vient de Gotha, m'affura que vous étiez à Colmar, et que vous aviez envoyé le deuxième tome des Annales de l'Empire à madame la ducheffe, et que vous y aviez ajouté une dédicace à la fin pour cette princeffe. Il m'eft donc impoffible de garder plus long-temps le filence fans vous demander des nouvelles de votre fanté; j'y prends trop de part pour tarder davantage à m'en informer. J'ai lu avec plaifir le premier tome de vos Annales. On y remarque partout le feu qui brille dans tous vos écrits; et quoique cette façon d'écrire ne foit pas en elle-même fi agréable que l'hiftoire, vous y avez donné cependant une tournure qui convient et qui eft digne de fon auteur, dont les ouvrages l'immortaliferont.

J'ai fait venir, il y a quelque temps, de Hollande, tous ces ouvrages. Je les relis tant

1754. que je peux, et je souhaiterais d'avoir plus de mémoire pour n'en rien perdre. Ils ne quittent point ma table, et d'abord que j'ai un moment à moi, je m'entretiens avec vous par le moyen de vos ouvrages. Permettez que je vous fasse ressouvenir que vous m'en avez promis une édition complète.

Faites-moi le plaisir de me donner bientôt de vos nouvelles. Il y en a qui disent que vous allez à Bareith, d'autres que vous retournerez à Berlin. J'y prends trop de part pour ne pas m'y intéresser vivement. Votre amitié me sera toujours précieuse; comptez sur un parfait retour de mon côté, étant avec toute la considération imaginable

FRÉDÉRIC, *prince héréditaire de Hesse.*

LETTRE

LETTRE XVII.

1754.

DU MEME.

Caſſel, le 7 mai.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaiſir. Je vous ſuis bien obligé des Annales de l'Empire que vous m'avez envoyées. J'ai commencé à les lire, et j'en ſuis preſqu'à la fin du premier tome. Je ſouhaiterais de trouver quelque choſe qui pût être à votre goût dans ces pays, pour vous l'offrir. Vous ne me dites rien de l'état de votre ſanté. Je veux donc la croire bonne pour ma propre ſatisfaction.

Le cabinet de phyſique me ferait grand plaiſir ſi nous n'en étions richement pourvus mon père et moi. J'oſe même dire que le mien eſt fort complet. Il n'en eſt pas de même des tableaux dont je ſerai charmé d'avoir une liſte des largeurs et hauteurs, en y joignant les prix, comme auſſi les ſujets. J'ai grande opinion des deux tableaux du *Guide* et de *Paul Véronèſe*. Le luſtre d'émail me ferait auſſi plaiſir ſi j'en ſavais la grandeur, de même que des ſtatues.

Je compte aller paſſer quelques mois à Aix-la-chapelle et à Spa. L'exercice m'occupe à préſent; c'eſt de ces choſes qui fatiguent beaucoup le corps, ſans donner de la nourriture à

1754. l'eſprit. La lecture eſt un de mes amuſemens les plus chéris. Je préfère celle qui fournit à la réflexion; les livres qui traitent de phyſique, d'aſtronomie, de nouvelles découvertes, me font grand plaiſir. Il a paru ces jours paſſés un livre intitulé Songes phyſiques. On l'attribue à M. de *Maupertuis*. Le titre m'invita à le lire. Le ſublime auteur y traite de toutes les matières imaginables. Il prétend que la gêne eſt le principe de tout ce qu'on fait dans ce monde; qu'un homme qui ſe tue, le fait pour ſortir de l'état de gêne où il croit être, pour chercher mieux; que quelqu'un qui boit, le fait pour ſortir de l'état de gêne où la ſoif le retenait. Enfin, il fait de cela un ſyſtême, et en tire des conſéquences extrêmement forcées. Tout ce que l'on peut dire, à l'honneur de l'auteur et du livre, c'eſt que ce ſont des ſonges qu'il réfutera peut-être à ſon réveil. Ces ſonges peuvent aller de pair avec les lettres du même auteur, où il nous parle de la ville latine, des terres Auſtrales, &c. Le ſtyle en eſt extrêmement confus; auſſi les éditeurs n'ont pu s'empêcher de dire, dans leur préface, que l'auteur avait promis un dernier ſonge pour expliquer les autres.

Conſervez-moi votre ſouvenir, et ſoyez perſuadé, mon cher ami, de ma parfaite et ſincère amitié.

FRÉDÉRIC.

P. S. Les cérémonies m'ennuient; aussi voyez-vous bien que je n'en fais pas à la fin de ma lettre. Mon père et la princesse vous font leurs complimens. Quel ne serait pas le plaisir que je ressentirais de vous voir en Allemagne! 1754.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A S. A. S. LE PRINCE HEREDITAIRE DE HESSE-CASSEL.

14 mai.

MONSEIGNEUR,

Je suis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, et votre Altesse sérénissime aura peine à trouver des secrétaires qui écrivent aussi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre style. Ce que vous dites des Songes physiques est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne sais qui est l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu; mais votre extrait vaut assurément mieux que le livre.

On fait à présent à Colmar une expérience de physique fort au-dessus de celles de l'abbé

1754. *Nollet.* Elle eſt doublement de votre reſſort, puiſque vous êtes phyſicien et prince : il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché poſſible, au moyen d'une poudre nouvelle, faite avec du ſel qu'on convertit en ſalpêtre, Le ſecret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, et a été propoſé en Angleterre et en Danemarck. En effet, on a fait du bon ſalpêtre avec du ſel, en y verſant beaucoup de nitre; c'eſt-à-dire, on a fait du ſalpêtre avec du ſalpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; et ce n'eſt pas là notre compte. Les deux opérateurs qui travaillent à Colmar en préſence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cents cinquante mille écus d'Allemagne pour leur ſecret, et un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propoſitions ont fait croire qu'ils ſont sûrs de leur opération. L'un eſt un baron de Saxe nommé *Plancts*, l'autre un notaire de Manheim nommé *Boull* qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, et qui a quitté ſon creuſet pour les chaudières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils diſent que la converſion ſe fera demain. Enfin, le baron eſt parti pour aller demander en Saxe de nouvelles inſtructions à un de ſes frères qui eſt grand magicien. Le notaire reſte toujours pour achever ſon acte authentique, et il attend

patiemment que le nitre de l'air vienne cuire
fon fel dans fes chaudières et le faire falpêtre. 1754.
Il eft bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Jufqu'à préfent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé ; mais il ne doute pas du fuccès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de St *Thomas*, et demander à voir et à toucher.

Je fuis bien fâché, Monfeigneur, d'aller à Plombières pendant que votre Alteffe féréniffime va à Spa et à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma courfe fi mal.

Je renouvelle à votre Alteffe féréniffime, Monfeigneur, mon refpect, &c.

LETTRE XIX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 28 février.

NOUS fommes deux à vous écrire cette
lettre ; l'un eft un abbé qui écrit fur la mufi- 1755.
que, non pas en muficien, mais en philofophe, grand admirateur de M. de *Voltaire*, et qui réunit l'ame de *Socrate* et l'efprit de *Pythagore* ; et l'autre enfin eft un jeune fuève que vous avez grondé quelquefois, et qui n'a d'autre mérite que celui d'aimer beaucoup

1755. vous et la vérité, et un peu la gloire. Notre lettre ſera remplie de queſtions. Nous voulons jouir de cet eſprit philoſophique qui voit, qui comprend, qui ſaiſit, qui éclaire tous les ſujets ſur leſquels il ſe répand.

D'abord ce même abbé, qui peut dire la meſſe et qui ne la dit pas, qui adore vos ouvrages, quoiqu'ils renverſent des préjugés, qui ne va point à vos tragédies parce que les trop grandes émanations l'incommodent, voudrait ſavoir de vous, Monſieur (vous voyez bien que je ne fais qu'écrire ce que l'on me dicte, car j'aurais dit : Mon cher maître), ſi M. de *Monteſquieu*, qui avait de la probité, ne renvoyait point en ſecret à nombre d'auteurs qui aſſurément ne vous ſont pas inconnus, une bonne partie de l'eſtime que le public lui a accordée ?

Pour moi, ſans conſulter *Monteſquieu*, je ſerais bien aiſe de ſavoir de vous quelle doit être la philoſophie des princes ?

L'abbé, car je ne ſais quel démon l'a mis aux trouſſes de M. de *Monteſquieu*, vous demande ſi le préſident a imaginé avant que de penſer, ou s'il a penſé avant que d'imaginer ?

Et moi, je vous demande ſi un prince qui gouverne deſpotiquement peut ne pas craindre le diable ? et ſi les loups bleus ſont plus de

mal que les ours noirs qui travaillent ſans relâche à rappeler la barbarie que les arts et les ſciences repouſſent avec peine? A propos d'ours, l'archevêque eſt exilé. 1755.

Autre queſtion de l'abbé, qui s'imagine que la mère babillarde du marquis, dans votre comédie de Nanine, eſt la parodie du babillard *Polydore* de la Mérope du marquis *Maffei*.

Pour moi, qui aime fort à rendre juſtice aux héros, je vous prie de me dire s'il vaut mieux ſacrifier le tout à une de ſes parties, ou n'avoir pas leurs cinquante mille hommes, et faire le bonheur de ſon peuple ?

L'abbé et moi nous voulons bien vous épargner un millier de queſtions que nous avions encore à vous faire, pour nous livrer tout entiers à l'enthouſiaſme dont vous nous avez remplis.

Maintenant que mon ſecond ne s'en mêle plus, je vous prie de me dire s'il eſt vrai qu'on imprime la Pucelle. Ce ſerait le comble de la perfidie, et vraiſemblablement vous ſauriez à qui vous en prendre. Je ne le crois pas. Le trait ſerait trop noir. J'aime toujours mon maître, car il eſt impoſſible de ne le pas aimer. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toujours votre très-humble et très-dévoué ſerviteur,

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

1755.

LETTRE XX.

DU MEME.

A Paris, le 2 mai.

Le porteur de cette lettre, Monſieur, eſt un garçon auquel je m'intéreſſe ſincèrement. Il s'appelle *Fierville*, et il eſt attaché à la cour de ſon Alteſſe royale madame la margrave de Bareith. C'eſt un très-bon acteur, et qui s'eſt ſurtout appliqué à remplir les rôles principaux de vos tragédies. Il vous a étudié avec beaucoup de ſoin, et il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai accordée avec bien du plaiſir.

Je ſuis dans la douleur la plus profonde. Naguère que d'*Han....*, par ſa mauvaiſe conduite, s'eſt montré indigne de l'opinion que j'avais conçue de lui; je dis mauvaiſe conduite pour n'en pas dire plus; et aujourd'hui je viens de perdre un ami, qui était le vôtre; un homme dont les connaiſſances étaient auſſi étendues, le génie auſſi élevé que ſon ame était ſimple; M. de *Lironcourt* eſt mort. Je l'ai toujours regardé comme une machine merveilleuſe; toute la nature était raſſemblée dans ſa tête. O vous qui êtes ſenſible, jugez

de

de mon affliction ! il eſt mort le moment après m'avoir rendu les plus grands ſervices. 1755.
Il laiſſe une famille nombreuſe, ſans bien, déſolée, et ſon malheur ſerait affreux, ſi elle n'était appuyée du plus noble, du plus généreux, du plus aimable des hommes. Quand je vous dirai que ce protecteur eſt M. le duc de *Nivernois*, vous ceſſerez de la plaindre. Oui, les ſoins officieux qu'il daigne prendre pour elle, m'attachent à lui pour toujours. Il eſt digne d'être aimé de vous ; mais je finis, car la douleur et l'admiration m'empêchent de vous en dire davantage.

Je vous aime du fond de mon cœur.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXI.

DU PRINCE DE VIRTEMBERG.

A Paris, ce 4 juin.

J'AI reçu les deux lettres, Monſieur, que vous m'avez écrites, la première concernant notre calculateur, et la ſeconde dans laquelle vous me parlez de la Pucelle.

D'abord je vous promets de ne me plus rapporter au calcul des autres, et de laiſſer pendus ceux que leur mérite a élevés à ce

1755. ſublime degré d'honneur; ſecondement, je vous aſſure de ne me plus livrer aux apparences, et d'approfondir le caractère de ceux qui voudront bien s'attacher à moi.

Pour ce qui eſt de la Pucelle, je croirais vous manquer ſi j'acceptais vos offres, et j'oſe vous engager ma parole d'honneur que je n'en ai pas le moindre lambeau. Soyez sûr que je vous l'aurais envoyée, et que je préfère infiniment votre tranquillité au plaiſir que je pourrais goûter. J'en connais à la vérité quelques copies, mais elles ſont dans des mains qui ne me permettent pas de les ſoupçonner. Raſſurez-vous, et ſoyez bien perſuadé que je conſerverai votre lettre pour l'oppoſer à tout ce qu'on pourrait faire de contraire à vos intentions.

Puiſſé-je trouver des occaſions propres à vous témoigner la tendre amitié avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre très-humble et très-dévoué ſerviteur,

LOUIS, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXII.

1755.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 27 novembre.

Je viens de recevoir dans le moment, Monſieur, cet exemplaire imprimé de la Pucelle. Je me fais un ſcrupule de l'avoir autrement que par vous. Ainſi je vous l'envoie tel qu'on me l'a apporté, ſans l'avoir fait couper, et par conſéquent ſans l'avoir lu.

Je crois que vous ſerez convaincu maintenant qu'on vous trompait en vous aſſurant que j'en avais ſept chants. Je ne veux vos ouvrages que par vos mains, et non par celles de vos ennemis qui ont intérêt à les falſifier.

Je vous prie de m'aimer toujours un peu, et d'être perſuadé de la tendre amitié avec laquelle je ſerai toujours, Monſieur, votre très-humble et très-dévoué ſerviteur,

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

1756.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Aux Délices, le 14 juin.

Un ſuiſſe, un ſolitaire, un de vos ſerviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe dans ce monde, ſait pourtant que votre Alteſſe ſéréniſſime eſt au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée, qui appartenait autrefois à *Vénus*, enſuite aux Carthaginois ; qui n'était pas faite pour des Anglais, et qui ſera bientôt toute entière à M. le maréchal de *Richelieu*. Si vous êtes là, Monſeigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très-bien fait d'y venir en ſi bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac : on ne peut pas toujours expoſer ſa vie, quelque agréable que cela ſoit. Il y a toujours du temps de reſte avec la gloire, et c'eſt ce qui m'encourage à écrire à votre Alteſſe séréniſſime. Je me donne rarement cet honneur,

parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade, retiré sur les bords d'un lac, n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince. 1756.

Si dans les momens de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu des Mémoires du feu marquis de *Torcy*, dignes d'être lus de votre Altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que *Louis XIV* eut à essuyer pendant qu'il demandait grâce aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, Monseigneur, à une gloire aussi grande que ces abaissemens furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les Lettres de madame de *Maintenon*, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même *la Beaumelle* a compilé sur des manuscrits six volumes de Mémoires pour servir à l'histoire de *Louis XIV* et de la cour; mais il a mêlé, au peu de vérités que ces Mémoires contenaient, toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, Monseigneur, quand

1756. je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre Alteſſe, et que ce n'eſt pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de *Beauvau* a ſouvent le bonheur de vous voir. C'eſt après vous, Monſeigneur, celui dont je ſuis le plus fâché d'être éloigné. Votre Alteſſe ſéréniſſime ſait à quel point et avec quel tendre reſpect je lui ſerai toujours dévoué.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE,

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Auguſte.

MADAME,

1757. MON cœur eſt touché plus que jamais de la bonté et de la confiance que votre Alteſſe royale daigne me témoigner. Comment ne ferais-je pas attendri avec tranſport ? Je vois que c'eſt uniquement votre belle ame qui vous rend malheureuſe. Je me ſens né pour

être attaché avec idolâtrie à des esprits supérieurs et sensibles qui pensent comme vous. 1757.
Vous savez combien dans le fond j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieillesse est tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me suis fait une patrie de la retraite, et plus je suis dévoué à ce roi philosophe. Je ne lui écris rien que je ne pense du fond de mon cœur; rien que je ne croye très-vrai, et si ma lettre paraît convenable à votre Altesse royale, je la supplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes. (1)

Votre Altesse royale trouvera dans cette lettre des choses qui se rapportent à ce qu'elle a pensé elle-même. Quoique les premières insinuations pour la paix n'aient pas réussi, je suis persuadé qu'elles peuvent enfin avoir du succès. Permettez que j'ose vous communiquer une de mes idées. J'imagine que le maréchal de *Richelieu* serait flatté qu'on s'adressât à lui. Je crois qu'il pense qu'il est nécessaire de tenir une balance; et qu'il serait fort aise que le service du roi son maître s'accordât avec l'intérêt de ses alliés et avec les vôtres. Si dans l'occasion vous vouliez le faire sonder, cela ne serait pas difficile. Personne ne serait plus propre que M. de *Richelieu* à remplir un tel ministère. Je ne prends

(1) Voyez les lettres au roi; année 1757. Tome III.

1757. la liberté d'en parler, Madame, que dans la ſuppoſition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti; et j'oſe vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des ſacrifices. Je haſarde cette idée, non pas comme une propoſition, encore moins comme un conſeil, il ne m'appartient pas d'oſer en donner, mais comme un ſimple ſouhait qui n'a ſa ſource que dans mon zèle.

LETTRE XXV.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 19 auguſte.

On ne connaît ſes amis que dans le malheur. La lettre que vous m'avez écrite fait bien honneur à votre façon de penſer. Je ne ſaurais vous témoigner combien je ſuis ſenſible à votre procédé. Le roi l'eſt autant que moi. Vous trouverez ci-joint un billet qu'il m'a ordonné de vous remettre. Ce grand-homme eſt toujours le même. Il ſoutient ſes infortunes avec un courage et une fermeté digne de lui. Il n'a pu tranſcrire la lettre qu'il vous écrivait. Elle commençait par des

vers. Au lieu d'y jeter du ſable, il a pris l'encrier, ce qui eſt cauſe qu'elle eſt coupée. Je ſuis dans un état affreux, et ne ſurvivrai pas à la deſtruction de ma maiſon et de ma famille. C'eſt l'unique conſolation qui me reſte. Vous aurez de beaux ſujets de tragédies à travailler. O temps ! ô mœurs ! Vous ferez peut-être verſer des larmes par une repréſentation illuſoire, tandis qu'on contemple d'un œil ſec les malheurs de toute une maiſon, contre laquelle, dans le fond, on n'a aucune plainte réelle. Je ne puis vous en dire davantage ; mon ame eſt ſi troublée que je ne ſais ce que je fais. Mais quoi qu'il puiſſe arriver, ſoyez perſuadé que je ſuis plus que jamais votre amie. 1757.

WILHELMINE.

LETTRE XXVI.

DE LA MEME. (1)

Le 12 ſeptembre.

VOTRE lettre m'a ſenſiblement touchée ; celle que vous m'avez adreſſée pour le roi a fait le même effet ſur lui. J'eſpère que vous ſerez ſatisfait de ſa réponſe pour ce qui vous

(1) Cette lettre eſt rapportée par M. de *Voltaire*, dans le Commentaire hiſtorique. Mél. littér. tome III.

1757. concerne; mais vous le ferez auffi peu que moi de fes réfolutions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque impreffion fur fon efprit. Vous verrez le contraire dans le billet ci-joint. Il ne me refte qu'à fuivre fa deftinée, fi elle eft malheureufe. Je ne me fuis jamais piquée d'être philofophe. J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à méprifer les grandeurs et les richeffes; mais je n'ai rien trouvé dans la philofophie qui puiffe guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de fes maux en ceffant de vivre. L'état où je fuis eft pire que la mort. Je vois le plus grand-homme du fiècle, mon frère, mon ami, réduit à la plus affreufe extrémité. Je vois ma famille entière expofée aux dangers et aux périls; ma patrie déchirée par d'impitoyables ennemis; le pays où je fuis peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au ciel que je fuffe chargée toute feule des maux que je viens de vous décrire! Je les fouffrirais, et avec fermeté.

Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez, par la part que vous prenez à ce qui me regarde, de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'efpoir en eft prefque banni. La fortune, lorfqu'elle change, eft auffi conftante dans fes perfécutions que dans fes faveurs. L'hiftoire eft pleine de ces exemples; mais je n'y

en ai point trouvé de pareils à celui que nous voyons, ni une guerre aussi inhumaine et cruelle, parmi des peuples policés. Vous gémiriez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne et de la Prusse. Les cruautés que les Russes commettent dans cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux dans votre hermitage, où vous vous reposez sur vos lauriers, et où vous pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement des hommes! Je vous y souhaite tout le bonheur imaginable. Si la fortune nous favorise encore, comptez sur toute ma reconnaissance; et je n'oublierai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données: ma sensibilité vous en est garant; je ne suis jamais amie à demi, et je le serai toujours véritablement de frère *Voltaire*. 1757.

WILHELMINE.

Bien des complimens à madame *Denis*; continuez, je vous prie, d'écrire au roi.

1757.

LETTRE XXVII.

DE LA MEME.

LETTRE DES PANDOURES AU FRERE SUISSE.

POURQUOI nous nommez-vous vilains? Nous pillons, nous ſaccageons, et ſommes larrons privilégiés, cela eſt vrai. Sommes-nous en cela plus condamnables que ceux qui gouvernent le monde, que les auteurs qui dérobent les penſées d'autrui, et que les ſaints du paradis, qui, pour fonder des égliſes et des couvens, s'appropriaient les biens du peuple et des particuliers? Non aſſurément. Rendez-nous donc plus de juſtice, et ſouhaitez, au lieu de nous injurier, que les ſouverains de l'Europe ſuivent à l'avenir notre exemple; qu'ils deviennent auſſi avides que nous de poſſéder vos lettres, qu'ils apprennent par leur lecture à devenir philoſophes, et pandoures de la vertu. Si jamais nous avons le bonheur de vous attraper, nous tâcherons de piller votre eſprit et vos connaiſſances, pour nous venger de votre mépris. Nos *Roſſinantes* ſeront alors métamorphoſés en *Pégaſes*, et nous ſaurons bien, avec le ſecours d'une

certaine dame, qui ſe nomme *Raiſon*, vous empêcher de faire des neuvaines contre nous. Adieu. 1757.

P. S. J'ai reçu toutes vos lettres, et j'y réponds à la fois. Le plan de la comédie italienne n'eſt pas tout-à-fait aſſez juſte. Mais il me ſiérait mal de vouloir critiquer vos ouvrages. La ſœur de *Mézetin* n'oſe ſe mêler que de ce qui la regarde, et d'ailleurs il eſt bien dangereux d'entreprendre de jouer la comédie, puiſqu'on riſque d'être enlevé par les pandoures, ou que les rôles ne ſoient interceptés. Il y a plus de quatre ſemaines que je n'ai aucunes nouvelles du roi. Il ſe peut qu'il m'ait écrit, ce que je crois très-ſurement; mais je penſe que ſes lettres ont peut-être pris des routes qui ne conduiſent pas ici.

On dit que les Français ont reçu un petit échec à Bremen, et qu'il y a eu ſept mille hommes de battus. Les Suédois ſont au pis en Poméranie. Leur cavalerie s'eſt retirée dans l'île de Rugen. L'infanterie eſt à Stralſund où on les a bloqués et où on va les bombarder. Voilà tout ce que je ſais. Mon frère de Pruſſe m'a adreſſé cette lettre pour vous. Vous pouvez voir par la date combien les lettres arrivent régulièrement ici. Je plains votre

aveuglement de ne croire qu'un Dieu, et de
1757. renier J.... Comment ferez-vous pour plaider votre caufe ? Si quelque chofe pouvait me divertir encore, ce ferait de voir votre apologie. Adieu, donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et furtout de celles de mon amant. Veuille le Ciel qu'elles foient bonnes !

WILHELMINE.

J'ai oublié de vous dire que c'eft moi qui fuis la pandoure. Je me fuis méprife, et j'ai envoyé un papier blanc au roi au lieu de votre lettre que j'ai retrouvée. Je l'ai fait repartir. Si elle arrive à bon port, vous aurez bientôt réponfe.

LETTRE XXVIII.

1757.

DE LA MEME.

Le 16 octobre.

ACCABLÉE par les maux de l'eſprit et du corps, je ne puis vous écrire qu'une petite lettre. Vous en trouverez une ci-jointe, qui vous récompenſera au centuple de ma briéveté. Notre ſituation eſt toujours la même. Un tombeau fait notre point de vue. Quoique tout ſemble perdu, il nous reſte des choſes qu'on ne pourra nous enlever : c'eſt la fermeté et les ſentimens du cœur. Soyez perſuadé de notre reconnaiſſance, et de tous les ſentimens que vous méritez par votre attachement et votre façon de penſer, digne d'un vrai philoſophe.

WILHELMINE.

1757.

LETTRE XXIX.

DE LA MEME.

Le 8 d'octobre.

Vos lettres me ſont toutes bien parvenues. L'agitation de mon eſprit a ſi fort accablé mon corps que je n'ai pu vous répondre plutôt. Je ſuis ſurpriſe que vous ſoyez étonné de notre déſeſpoir. Il faut que les nouvelles ſoient bien rares dans vos cantons, puiſque vous ignorez ce qui ſe paſſe dans le monde. J'avais deſſein de vous faire une relation détaillée de l'enchaînement de nos malheurs. Ma faibleſſe y a mis obſtacle. Je ne vous la ferai que très-abrégée. La bataille de Kolin était déjà gagnée, et les Pruſſiens étaient les maîtres du champ de bataille, ſur la montagne, à l'aile droite des ennemis, lorſqu'un certain mauvais génie, que vous n'aimiez point, s'aviſa, contre les ordres exprès qu'il avait reçus du roi, d'attaquer le corps de bataille autrichien ; ce qui cauſa un grand intervalle entre l'aile gauche pruſſienne, qui était victorieuſe, et ce corps. Il empêcha auſſi que cette aile fût ſoutenue. Le roi boucha le vide avec deux régimens de cavalerie. Une décharge de canons à cartouche les fit reculer et fuir. Les Autrichiens,

qui

qui avaient eu le temps de se reconnaître, tombèrent en flanc et à dos sur les Prussiens. Le roi, malgré son habileté et ses peines, ne put remédier au désordre. Il fut en danger d'être pris ou tué. Le premier bataillon des gardes à pied lui donna le temps de se retirer, en se jetant devant lui. Il vit massacrer ses braves gens, qui périrent tous, à la réserve de deux cents, après avoir fait une cruelle boucherie des ennemis. Le blocus de Prague fut levé le lendemain. Le roi forma deux armées. Il donna le commandement de l'une à mon frère de Prusse, et garda l'autre. Il tira un cordon depuis Lissa jusqu'à Leitmeritz où il posa son camp. La désertion se mit dans son armée. De près de trente mille saxons à peine il en resta deux à trois mille. Le roi avait en face l'armée de *Nadasti*, mon frère qui était à Lissa celle de *Tawn*. Mon frère tirait ses vivres de Zittaw, le roi du magasin de Leitmeritz. *Tawn* passa l'Elbe, et déroba une marche au prince de Prusse. Il prit Gabel où étaient quatre bataillons prussiens, et marcha à Zittaw. Le prince décampa pour aller au secours de cette ville. Il perdit les équipages et les pontons, les voitures étant trop larges et ne pouvant passer par les chemins étroits des montagnes. Il arriva à temps pour sauver la garnison et une partie du magasin. Le roi

1757.

1757. fut obligé de rentrer en Saxe. Les deux armées combinées campèrent à Bautzen et Bernſtadt, celle des Autrichiens entre Gorlitz et Schonaw dans un poſte inattaquable. Le 17 de ſeptembre le roi marcha à l'ennemi pour tâcher de s'emparer de Gorlitz. Les deux armées en préſence ſe canonnèrent ſans effet ; mais les Pruſſiens parvinrent à leur but et prirent Gorlitz. Ils ſe campèrent alors depuis Bernſtadt ſur les hauteurs de Javernic, juſqu'à la Neiſſe, où le corps du général *Vinterfeld* commençait, s'étendant juſqu'à Radomeritz. L'armée du prince de *Soubiſe*, combinée avec celle de l'Empire, s'était avancée juſqu'à Erfort. Elle pouvait couper l'Elbe, en ſe poſtant à Leipſick, ce qui aurait rendu la poſition du roi fort dangereuſe. Il quitta donc l'armée, dont il donna le commandement au prince de *Bevern*, et marcha avec beaucoup de précipitation et de ſecret ſur Erfort. Il faillit à ſurprendre l'armée de l'Empire ; mais ces troupes craintives s'enfuirent en déſordre dans les défilés impénétrables de la Thuringe, derrière Eiſenach. Le prince de *Soubiſe*, trop faible pour s'oppoſer aux Pruſſiens, s'y était déjà retiré. Ce fut à Erfort et enſuite à Naumbourg où le deſtin déchaîna ſes flèches empoiſonnées contre le roi. Il apprit l'indigne traité conclu par le duc de *Cumberland*, la marche

du duc de *Richelieu*, la mort et la défaite de *Vinterfeld*, qui fut attaqué par tout le corps de *Nadasti*, consistant en vingt-quatre mille hommes, et n'en ayant que six mille pour se défendre; l'entrée des Autrichiens en Silésie, et celle des Suédois dans l'Uter-Marc, où ils semblaient prendre la route de Berlin. Joignez à cela la Prusse depuis Memmel jusqu'à Konigsberg réduite en un vaste désert: voilà un échantillon de nos infortunes. Depuis, les Autrichiens se sont avancés jusqu'à Breslaw. L'habile conduite du prince de *Bevern* les a empêchés d'y mettre le siége. Ils sont présentement occupés à celui de Schweidnitz. Un de leurs partis, de quatre mille hommes, a tiré des contributions de Berlin même. L'arrivée du prince *Maurice* leur a fait vider le pays du roi. Dans ce moment, on vient me dire que Leipsick est bloqué; mon frère de Prusse y est fort malade; le roi est à Torgau; jugez de mes inquiétudes et de mes douleurs: à peine suis-je en état de finir cette lettre. Je tremble pour le roi, et qu'il ne prenne quelque résolution violente. Adieu, souhaitez-moi la mort, c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux.

WILHELMINE.

1757.

1757.

LETTRE XXX.

DE LA MEME.

Le 23 de novembre.

MON corps a ſuccombé ſous les agitations de mon eſprit, ce qui m'a empêché de vous répondre. Je vous entretiendrai aujourd'hui de nouvelles bien plus intéreſſantes que celles de mon individu. Je vous avais mandé que l'armée des alliés bloquait Leipſick; je continue la narration. Le 26, le roi ſe jeta dans la ville avec un corps de dix mille hommes; le maréchal *Keit* y était déjà entré avec un pareil nombre de troupes; il y eut une vive eſcarmouche entre les Autrichiens, ceux de l'Empire et les Pruſſiens : les derniers remportèrent tout l'avantage, et prirent cinq cents autrichiens. L'armée alliée ſe retira à Mersbourg; elle brûla le pont de cette ville et celui de Veiſſenfeld; celui de Halle avait déjà été détruit. On prétend que cette ſubite retraite fut cauſée par les vives repréſentations de la reine de Pologne, qui prévit, avec raiſon, la ruine totale de Leipſick, ſi on continuait à l'aſſiéger. Le projet des Français

était de ſe rendre maîtres de la Sale. Le roi marcha ſur Mersbourg, où il tomba ſur l'arrière-garde françaiſe, s'empara de la ville, où il fit cinq cents priſonniers français. Les Autrichiens, pris à l'eſcarmouche devant Leipſick, avaient été enfermés dans un vieux château ſur les murs de la ville. Ils furent obligés de céder leur gîte aux cinq cents français, parce qu'il était plus commode, et on les mit dans la maiſon de correction. C'eſt pour vous marquer les attentions qu'on a pour votre nation que je vous fais part de ces bagatelles. Le maréchal *Keit* marcha à Halle où il rétablit le pont. Le roi, n'ayant point de pontons, ſe ſervit de treteaux ſur leſquels on aſſura des planches, et releva de cette façon les deux ponts de Mersbourg et de Veiſſenfeld. Le corps qu'il commandait ſe réunit à celui du maréchal *Keit* à Bornerode. Ce dernier avait tiré à lui huit mille hommes, commandés par le prince *Ferdinand de Brunſvick*. On alla reconnaître, le 4, l'ennemi campé ſur la hauteur de Saint-Michel; le poſte n'étant pas attaquable, le roi fit dreſſer le camp à Rosback, dans une plaine. Il avait une colline à dos, dont la pente était fort douce. Le 5, tandis que le roi dînait tranquillement avec ſes généraux, deux patrouilles vinrent l'avertir que les ennemis feſaient un mouvement ſur leur gauche.

1757.

1757. Le roi ſe leva de table; on rappela la cavalerie qui était au fourrage, et on reſta tranquille, croyant que l'ennemi marchait à Freibourg, petite ville qu'il avait à dos; mais on s'aperçut qu'il tirait ſur le flanc gauche des Pruſſiens. Sur quoi le roi fit lever le camp, et défila par la gauche ſur cette colline, ce qui ſe fit au galop, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Cette manœuvre, ſelon toute apparence, a été faite pour donner le change aux Français. Auſſitôt, comme par un coup de ſifflet, cette armée en confuſion fut rangée en ordre de bataille ſur une ligne. Alors l'artillerie fit un feu ſi terrible que des français, auxquels j'ai parlé, diſent que chaque coup tuait ou bleſſait huit ou neuf perſonnes. La mouſqueterie ne fit pas moins d'effet. Les Français avançaient toujours en colonne pour attaquer avec la baïonnette. Ils n'étaient plus qu'à cent pas des Pruſſiens lorſque la cavalerie pruſſienne, prenant un détour, vint tomber en flanc ſur la leur avec une furie incroyable. Les Français furent culbutés et mis en fuite. L'infanterie, attaquée en flanc, foudroyée par les canons, et chargée par ſix bataillons et le régiment des gendarmes, fut taillée en pièces et entièrement diſperſée.

Le prince *Henri*, qui commandait à la droite du roi, a eu la plus grande part à

cette victoire, où il a reçu une légère bleſſure. La perte des Français eſt très-grande. Outre cinq mille priſonniers et plus de trois cents officiers pris dans cette bataille, ils ont perdu preſque toute l'artillerie. Au reſte, je vous mande ce que j'ai appris de la bouche des fuyards et de quelques rapports d'officiers pruſſiens. Le roi n'a eu que le temps de me notifier ſa victoire, et n'a pu m'envoyer la relation. Le roi diſtingue et ſoigne les officiers français, comme il pourrait faire les ſiens propres. Il a fait panſer les bleſſés en ſa préſence, et a donné les ordres les plus précis pour qu'on ne leur laiſſe manquer de rien. Après avoir pourſuivi l'ennemi juſqu'à Spielberg, il eſt retourné à Leipſick, d'où il eſt reparti le 10 pour marcher à Torgau. Le général *Marchal* des Autrichiens feſant mine d'entrer dans le Brandebourg avec treize ou quatorze mille hommes, à l'approche des Pruſſiens, ce corps a rétrogradé à Bautzen en Luſace. Le roi le pourſuit pour l'attaquer s'il le peut. Son deſſein eſt d'entrer enſuite en Siléſie. Malheureuſement nous avons appris aujourd'hui la reddition de Schweidnitz, qui s'eſt rendu le 13 après avoir ſoutenu l'aſſaut, ce qui me rejette dans les plus violentes inquiétudes. Pour répondre aux articles de vos deux lettres, je vous dirai que la ſurdité devient un mal

1757.

1757. épidémique en France. Si j'osais, j'ajouterais qu'on y joint l'aveuglement. Je pourrais vous dire bien des choses de bouche, que je ne puis confier à la plume, par où vous seriez convaincu des bonnes intentions qu'on a eues. On les a encore. J'écrirai au premier jour au cardinal (1). Assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, et dites-lui que je persiste toujours dans mon systême de Lyon, mais que je souhaiterais beaucoup que bien des gens eussent sa façon de penser; qu'en ce cas nous serions bientôt d'accord. Je suis bien folle de me mêler de politiquer. Mon esprit n'est plus bon qu'à être mis à l'hôpital. Vous me faites faire des efforts tant d'esprit que de corps, pour écrire une si longue lettre. Je ne puis vous procurer que le plaisir des relations. Il faut bien que j'en profite, ne pouvant vous en procurer de plus grands, et tels que ma reconnaissance les désire. Bien des complimens à madame *Denis*, et comptez que vous n'avez de meilleure amie que

VILHELMINE.

(1) De *Tençin*.

LETTRE

LETTRE XXXI. 1757.

DE LA MEME.

Le 30 de novembre.

SCHWEIDNITZ eſt pris, et le prince *Charles* battu. C'eſt ainſi que la vie de l'homme eſt un mélange de biens et de maux. Les traîtres ſaxons ont cauſé, par leur rebellion, la reddition de la place, qui a pourtant eſſuyé un aſſaut avant de ſe rendre. Je n'ai encore aucune particularité de la bataille de Breſlaw ; tout ce que je ſais, eſt que le prince *Charles*, avec une armée de près de ſoixante mille hommes, a attaqué le prince de *Bevern*, qui à peine en avait la moitié, et que la victoire de ce dernier eſt complète. Le roi était déjà ſur les frontières de Siléſie lorſqu'il a appris cette heureuſe nouvelle. Il marche en hâte pour couper la retraite aux Autrichiens. Je doute qu'il y parvienne, étant trop éloigné. Il s'eſt emparé de tous leurs magaſins en Luſace, ce qui a obligé le corps de *Marchal* à ſe retirer. J'ai reçu deux de vos lettres avec des incluſes pour le roi, que je lui enverrai par la première occaſion. J'ai pris la liberté

1757. d'en tirer copie. *Adhémar* vous a fait, à ce qu'il m'a dit, une relation de la bataille, sans quoi je vous l'aurais envoyée. Je ne veux point priver le roi de ce plaisir. Vous la recevrez de sa main ; elle vaudra sans doute beaucoup mieux que toutes les autres. J'espère que le retour de la fortune aura banni toute idée sinistre de son esprit. Si le maréchal de *Richelieu* s'était avancé, c'était fait de sa vie. Il serait tombé sur lui, et serait mort l'épée à la main. Je puis vous assurer que c'était son dessein, ce que je puis prouver par ses lettres. Je n'osais vous le dire alors, puisqu'il me l'avait confié sous le secret. Nous avons quatre mille lièvres ou fuyards de l'armée de l'Empire campés dans le pays. Ce sont autant de loups affamés qui pourraient bien nous communiquer leur faim. Ces pauvres gens ont été huit jours sans vivres, ne bûvant que de l'eau bourbeuse, et dormant à la belle étoile ; on les a préparés de cette façon à marcher au combat. Les Français étaient un peu mieux ; mais ils manquaient aussi de pain. L'Allemagne n'est point faite pour les armées françaises. On en a déjà vu l'exemple dans la dernière guerre. Il sera renouvelé dans celle-ci. Je souhaite leurs pertes et leurs maux aux Autrichiens. J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. Le roi ne leur en

fait qu'avec peine. Il l'a bien prouvé ; il pouvait les abymer, s'il avait voulu les poursuivre comme il le fallait. Qu'il eſt à plaindre! Il paſſe ſes jours dans le ſang et dans le carnage. C'eſt le deſtin des héros, mais un deſtin bien triſte pour un philoſophe. Continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles. Vos lettres font mon unique récréation. Soyez perſuadé de toute mon eſtime. 1757.

WILHELMINE.

Mes amitiés à madame *Denis*.

LETTRE XXXII.

DE LA MÊME.

Le 27 décembre.

Si mon corps voulait ſe prêter aux inſinuations de mon eſprit, vous recevriez toutes les poſtes de mes nouvelles. *Je ſuis*, me direz-vous, *auſſi cacochyme que vous*, *et cependant j'écris*. A cela je vous réponds qu'il n'y a qu'un *Voltaire* dans le monde, et qu'il ne doit pas juger d'autrui par lui-même. Voilà bien du bavardage. Je vois votre impatience d'apprendre les choſes qui vous intéreſſent.

1757. Une bataille gagnée ; Breslaw au pouvoir du roi ; trente-trois mille prisonniers ; sept cents officiers et quatorze généraux de pris, outre cent cinquante canons et quatre mille chariots de vivres, de bagages et de munitions, sont des nouvelles que je puis vous donner. Je n'ai pas fini. Il est resté quatre mille morts sur le champ de bataille, quatre mille blessés se sont trouvés à Breslaw, et on compte quatre mille cinq cents déserteurs. Vous pouvez compter que c'est un fait, non-seulement avéré par le roi et toute l'armée, mais même par une foule de déserteurs autrichiens qui ont été ici. Les Prussiens ont cinq cents morts et trois mille blessés. Cette action est unique et paraît fabuleuse. Les Autrichiens étaient forts de quatre-vingts mille hommes. Les Prussiens n'en avaient que trente-six mille. La victoire a été disputée ; mais toute l'affaire n'a duré que quatre heures. Je ne me sens pas de joie de ce prodigieux changement de la fortune. Je dois ajouter encore une anecdote. Le corps que commandait le roi avait fait quarante-deux milles d'Allemagne en quinze jours de temps, et n'avait eu qu'un jour pour se reposer avant de livrer cette mémorable bataille. Le roi peut dire, comme *César* : Je suis venu, j'ai vu, jai vaincu. Il me mande qu'il n'est embarrassé à présent

que de nourrir et de placer ce prodigieux nombre de prisonniers. La lettre que vous lui avez écrite, où vous lui demandez la relation de la bataille de Mersbourg, a été enlevée avec la mienne. Heureusement il n'y avait rien qui puisse vous faire du tort. Je vous adresse la lettre ci-jointe pour le chapeau rouge (1). Pour des coquineries, il n'y en a point; pour des douceurs, je n'en réponds pas. 1757.

Nous avons eu, il y a trois jours, trois secousses d'un tremblement de terre, à quatre milles d'ici. On dit que la première était forte, et qu'on a entendu des bruits souterrains. Il n'a causé aucun dommage. On n'a point d'exemple d'un pareil phénomène dans ce pays; je vous laisse le soin d'en trouver la raison. Bien des complimens à madame *Denis*. Soyez persuadé de toute mon estime.

WILHELMINE.

(1) Le cardinal de *Tençin.*

1758. ## LETTRE XXXIII.

DE LA MEME.

Le 2 janvier.

CAR, grâce au ciel, nous avons fini la plus funeſte des années. Vous me dites tant de choſes obligeantes ſur celle qui court, que c'eſt un ſujet de reconnaiſſance de plus pour moi. Je vous ſouhaite tout ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. Pour ce qui me regarde, j'abandonne mon ſort à la deſtinée. On forme ſouvent des vœux qui nous feraient préjudiciables s'ils s'accompliſſaient, auſſi n'en fais-je plus. Si quelque choſe au monde peut contenter mes déſirs, c'eſt la paix. Je penſe comme vous ſur la guerre; nous avons un tiers qui penſe certainement comme nous. Mais peut-on toujours ſuivre ſa façon de penſer? Ne faut-il pas ſe ſoumettre à bien des préjugés établis depuis que le monde exiſte? L'homme court après le clinquant de la réputation, chacun la cherche dans ſon métier et dans ſes talens; on veut s'immortaliſer. Ne faut-il pas chercher cette gloire chimérique dans les idées vraies ou fauſſes que l'eſprit de l'homme s'en fait?

Démocrite avait bien raiſon de rire de la folie humaine. Je vois une hypocrite, d'un côté, courant les proceſſions et implorant les ſaints, occupée à brouiller toute l'Europe, et à la priver de ſes habitans. Je vois, de l'autre côté, un philoſophe (quoiqu'avec regret) faire couler des flots de ſang humain. Je vois un peuple avare, conjuré à la perte des mortels pour accumuler ſes richeſſes. Mais baſte, je pourrais trop voir, et cela n'eſt pas néceſſaire. Il faut vous contenter pour cette fois de mon verbiage et de mes réflexions, car je n'ai point de nouvelles depuis la dernière lettre que vous avez reçue de moi. Ce que vous me propoſez eſt un peu ſcabreux ; je m'explique ſur ce ſujet dans la lettre que je vous adreſſe. J'en reviens à ma vieille phraſe, que l'on eſt ſourd dans votre patrie. Si je pouvais vous parler, vous jugeriez peut-être différemment que vous ne faites. Le roi eſt dans le cas d'*Orphée*, ſi ſa bonne fortune ne le tire d'affaire. Il ſouhaite la paix, mais il y a bien des *mais*. Si elle ne ſe fait avant le printemps, toute l'Allemagne ſera ruinée et déſolée. L'état où elle ſe trouve déjà eſt affreux. Quelque conduite ſage qu'on tienne, on ne peut ſe mettre à l'abri des violences et du pillage. Je ne finirais point ſi je vous feſais un détail des malheurs qui l'accablent. C'eſt une honte

1758.

1758. que dans un ſiècle policé on en agiſſe avec tant de cruauté. Le roi n'en ſouffre point. Malgré tout ce qu'on en dit, le peuple ſaxon l'aime, mais la nobleſſe le hait, parce qu'elle eſt privée des penſions et des appointemens qu'elle retirait. On débite contre lui des calomnies atroces. Peut-on y ajouter foi ? Elles viennent de ſes ennemis. L'envie a perſécuté tous les grands-hommes ; il faut y joindre l'animoſité. Que n'eſt-on ſourd quand elle lance ſes traits empoiſonnés !.... Encore une fois, il faut que je finiſſe, car je m'aperçois que je bavarde trop. Soyez perſuadé de toute mon eſtime, et que je ſerai toute ma vie la véritable amie du frère ſuiſſe.

LETTRE XXXIV.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 auguſte.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir la lettre très-obligeante que vous venez de m'écrire. Si j'avais pu vous prouver dans toute ſon étendue la conſidération que j'ai pour vous, j'oſerais alors me flatter, Monſieur, de mériter votre eſtime. La reconnaiſſance que vous me devriez me

tiendrait lieu de mérite, et à quelque prix que je me viffe affurée de votre amitié, cela me fuffirait toujours pour me rendre trop heureufe. 1758.

Votre paftel eft en train. Jamais je n'ai travaillé avec plus de plaifir. Je m'abandonne à l'idée charmante que cela vous empêchera d'oublier une perfonne qui vous eft tout acquife. C'eft peut-être une illufion, mais ne me l'ôtez point, Monfieur, j'en fuis trop charmée.

J'ai rendu compte au margrave de la juftice que vous rendez à nos fentimens pour vous, et des politeffes que vous me dites à ce fujet : il en eft pénétré. J'aurais bien voulu que vous fuffiez revenu fur vos pas pour connaître par vous-même l'effet que votre départ fefait fur nous. Nos regrets exprimaient notre admiration et notre eftime. Enfin, Monfieur, vous êtes bien fêté parmi nous, et comme vous avez fi bien fu développer le cœur de *Zaïre*, pourquoi ignoreriez-vous le mien ? Permettez que je vous renvoye à cette connaiffance, pour vous faire comprendre quels font les fentimens d'eftime et de confidération avec lefquels j'ai l'honneur d'être pour toute ma vie,

Monfieur,

votre très-affectionnée fervante,

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

1758. *P. S.* N'oubliez pas, Monſieur, de revenir chez nous. Le margrave et moi vous en ſollicitons. Vous ſavez bien qu'une écolière vous attend.

LETTRE XXXV.

DE LA MEME.

A Carlsruhe, le 17 janvier.

MONSIEUR,

1759. Je commets peut-être une indiſcrétion de vous dérober des momens dont vous ſavez faire un meilleur uſage; mais pouvez-vous penſer que je puiſſe recevoir vos vers charmans que j'admire en rougiſſant, et en étouffer ma reconnaiſſance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne ſuis pas digne de votre lyre, Monſieur, je le ſais, mais réellement de votre amitié. Ne la refuſez donc point à l'eſtime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien ſincères vœux pour votre ſanté. Tout m'y intéreſſe, et la promeſſe que vous me donnez, Monſieur, de vous revoir chez nous, me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance, que je ſens déjà toute la

joie de pouvoir vous aſſurer de vive voix de cette conſidération et de cette eſtime diſtinguée que l'on vous doit, et avec leſquelles j'ai l'honneur d'être plus que perſonne au monde, Monſieur, votre, &c. 1759.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

P. S. Le margrave, tranſporté de joie d'oſer eſpérer de vous revoir cet été, Monſieur, et pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous tenir compte de ſes ſentimens, et de vous dire combien il eſt ſenſible à ceux que vous voulez bien témoigner pour lui.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Aux Délices, 2 février.

MADAME,

La lettre dont votre Alteſſe ſéréniſſime m'honore eſt un bienfait nouveau, qui me remplit de reconnaiſſance, et un nouveau charme qui m'attache à elle; vos paſtels, Madame, votre plume, vos bontés vous font

1759. des ſujets ou plutôt des eſclaves dans un pays libre.

Tout me plaît en vous, tout me touche,
Parlez, belle Princeſſe, écrivez ou peignez:
Les Grâces, par qui vous régnez,
Ou conduiſent vos mains ou ſont ſur votre bouche,

J'ai une bien forte tentation, Madame, de quitter, dans les beaux jours de l'été, mes petits hermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos Alteſſes ſéréniſſimes, dans le palais du meilleur goût que j'aye jamais vu. Je quitterai mes épinards et mon perſil pour vos trois mille plantes de l'Aſie et de l'Afrique; mes petits bois pour votre immenſe forêt de Dodone; mes lièvres pour vos chevreuils; enfin, ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de *Bareith* une princeſſe qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable; je retrouve en vous, Madame, ſon eſprit, ſes talens et ſes grâces, et tout cela très-embelli; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Faſſe le ciel que le ſaint Empire romain, qui eſt ſans deſſus deſſous depuis trois ans,

puiſſe être auſſi tranquille l'été prochain qu'on l'eſt dans le beau ſéjour du *Repos de Charles!* Le midi de l'Allemagne eſt bien heureux; il ne ſe reſſent point des horreurs de la guerre, et il vous poſsède. On attend la mort du roi d'Eſpagne pour troubler le reſte de l'Europe. Milord *Marechal* ou M. *Keit*, gouverneur de Neuchatel, vient de paſſer par nos Alpes pour aller négocier en Italie; on dit que ce n'eſt pas pour la pacification générale. Mais, Madame, pourquoi vous parler de nouvelles? Il eſt plus doux de s'entretenir de monſeigneur le margrave et de vous. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

1759.

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne ſaurait écrire de ſa main.

1759.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MARGRAVE DE BAREITH,

En lui envoyant l'Ode ſur la mort de S. A. R. la princeſſe de Pruſſe, ſon épouſe.

Au château de Tourney, 17 février.

MONSEIGNEUR,

MON cœur remplit un bien triſte devoir en envoyant à votre Alteſſe ſéréniſſime, ainſi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage que ce monarque m'a encouragé à compoſer.

Ma vieilleſſe, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon ſujet; mais j'eſpère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, Monſeigneur, et après vous, ſon cœur était à ſon frère. Ce ſouvenir, quoique très-douloureux, vous eſt cher, et peut mêler quelque douceur à ſon amertume.

Que votre Alteſſe ſéréniſſime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un

attachement que j'aurai jufqu'au tombeau. 1759.
Puiffiez-vous ajouter à de longs jours tous ceux que cette augufte princeffe devait efpérer de paffer avec vous.

Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

8 de février.

MONSIEUR, lorfque je lis un ouvrage qui m'intéreffe et m'enlève, je m'écrie : *C'eft du Voltaire*. Voilà le fentiment que vous m'infpirez, c'eft mon guide ; je n'en connais point d'autre. 1762.

Les grands peintres peuvent apprécier un tableau ; mais combien peu y en a-t-il qui peuvent dire avec *le Corrège*, je fuis peintre ? C'eft un droit qui vous appartient ; quant à moi, je n'ofe être dans les ouvrages de goût efclave de mon jugement.

Après cet aveu, je puis vous dire que l'ode que vous réclamez en faveur d'un autre, m'a plu (1) : j'y ai trouvé un cœur pénétré des

(1) Une ode fur la guerre de 1756, qu'on attribuait à M. de *Voltaire*, et qui eft de M. de *Bordes*.

1762. maux de l'humanité, de la hardieſſe dans les expreſſions, et pluſieurs vérités. Ces ſentimens ſont dignes de vous.

Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'heureux avantage d'éclairer les hommes! et puiſſé-je avoir celui de vous donner des preuves de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami et ſerviteur,

HENRI, *prince de Pruſſe.*

LETTRE XXXIX.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 auguſte.

MONSIEUR,

VOTRE ſouvenir eſt la choſe du monde qui me flatte le plus. Vous pouvez ainſi juger avec quelle joie et reconnaiſſance je reçois les marques que vous voulez bien m'en donner. Le mémoire que vous m'envoyez, Monſieur, ne ferait pas ſorti de votre plume s'il ne touchait et n'intéreſſait autant qu'il le fait. Ces infortunés ſont heureux, dans leur malheur, que vous vouliez bien prendre leur défenſe (1).

(1) Les *Calas.*

Perſonne

Perſonne n'eſt plus en état que vous, Monſieur, de faire percer la vérité au travers des voiles dont la cabale et l'autorité chercheront à la couvrir. Il eſt bien louable à vous de donner ſujet à votre cœur de ſe ſignaler autant que votre génie. L'un et l'autre eſt ſi parfait que non-ſeulement nous, mais la poſtérité la plus reculée ne ceſſera de vous chérir et de vous admirer. Conſervez-moi votre amitié, je vous en conjure, Monſieur; j'oſe y prétendre par l'eſtime très-diſtinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être pour toute la vie, — 1762.

Monſieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE XL.

DE LA MEME.

A Carlsruhe, le 24 auguſte.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir l'hiſtoire d'*Eliſabeth Canning* et de *Jean Calas*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Permettez, Monſieur, que je vous en marque toute ma reconnaiſſance. Je prie le baron de *Hahn*, qui vous remettra cette lettre, de vous dire

1762. avec quel enthousiasme je vous estime, et combien je languis après le moment de vous revoir ici.

Je vous le répète, Monsieur, la malheureuse famille de *Calas* est bien heureuse d'avoir trouvé un avocat tel que vous. Les choses que vous écrivez pour elle sont autant de pièces d'éloquence qui font honneur et à votre plume et à vos sentimens. Le public les recevra, comme moi, avec mille applaudissemens, et votre gloire en recevra un nouveau lustre.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus vraie et la plus parfaite, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac*

LETTRE XLI.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 8 janvier.

1763. Le marquis de *Genti*, Monsieur, s'est acquitté, à son retour de Ferney, de la commission dont vous m'avez fait l'honneur de le charger, avec cette politesse qui lui paraît naturelle, et

avec toute la chaleur de l'amitié que vous avez ſu lui inſpirer. 1763.

Je ſens tout le prix des offres qu'il vous a plu de me ſaire faire par lui. J'y ſuis ſenſible comme je le dois, Monſieur; mais certes, je n'en abuſerai pas, et parce que je ſerais au déſeſpoir de paraître importun à une perſonne que j'aime tant que vous, et parce que les engagemens que j'ai pris, m'ont déjà fixé ailleurs. Mais je profiterai avec empreſſement du bonheur que j'ai d'être dans votre voiſinage, et je compte, ſi vous voulez bien l'agréer, rendre, mardi prochain, mes devoirs à mon ancien maître et ami.

Je me réjouis d'avance du plaiſir que j'aurai de vous renouveler de bouche les aſſurances ſincères de la tendre amitié et de la haute eſtime avec leſquelles je n'ai jamais ceſſé d'être, Monſieur, votre, &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

1763.

LETTRE XLII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 14 janvier.

MONSIEUR,

Vous qui devez connaître le cas que je fais de votre ſouvenir, et le prix dont m'eſt chaque trait de votre plume, pourrez mieux comprendre que perſonne ma douleur d'avoir été privée juſqu'à cette heure, par une maladie, du plaiſir de vous remercier de la lettre charmante qu'il vous a plu m'écrire. J'en fus tranſportée, et le marquis de *Bellegarde* ne pouvait ſe charger de rien qui me fît plus de plaiſir. Je vous conſacre donc ici, Monſieur, les premiers momens où je puis écrire, trop heureuſe de pouvoir enfin vous témoigner une reconnaiſſance dont je ſuis vivement pénétrée. J'ai bien envié au marquis le bonheur de vous avoir vu à Babylone. Si je dépendais de moi, j'irais avec bien de la joie vous trouver dans cette capitale, vous y porter mes hommages, vous y vénérer, vous y admirer, ce qui me ſiérait beaucoup mieux que de vous faire ici mon aumônier, comme vous

dites bien agréablement. Enfin, Monſieur, le déſir de vous revoir m'occupe tout entièrement. Il n'eſt pas raiſonnable d'exiger que vous quittiez un pays de délices et d'une philoſophie ſi ſéduiſante, pour vous jeter dans une ſolitude; mais comme les choſes dont on ſe prive un temps acquièrent de nouveaux charmes, vous devriez vous en arracher, venir vous ennuyer un peu avec nous, emporter nos cœurs et nos regrets, puis rentrer dans tous les agrémens que vous ſeul ſavez ſi bien procurer à tous ceux qui vous entourent. Je me flatte, Monſieur, que votre ſanté vous permettra un jour cette petite échappade, et que j'aurai la ſatisfaction de vous renouveler de bouche ces ſentimens de la plus haute eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c. 1763.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

1763.

LETTRE XLIII.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce premier février.

Je préfère, Monſieur, les marques que vous voulez bien me donner de votre amitié aux faveurs des héros et des rois. Celles-ci ſont intéreſſées et trompeuſes, tandis que j'oſe regarder vos ſentimens pour moi, comme une ſorte de récompenſe due au tendre attachement que je vous ai voué depuis ſi longtemps. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement que vous daignez m'aimer avec tout l'enthouſiaſme que vous ſavez ſi bien inſpirer.

Je n'ai garde, Monſieur, de charger mes épaules de l'orgueil d'un manteau ; ſon poids m'accablerait. D'ailleurs, c'eſt pour pouvoir être en veſte que je ſuis venu habiter la Suiſſe. Cependant, comme la véritable philoſophie conſiſte principalement dans la jouiſſance du bonheur, je me crois, lorſque je ſuis à Ferney, plus philoſophe que *Socrate* et que vous-même, car j'oſe penſer que vous ne fûtes jamais auſſi heureux que je le ſuis alors.

Encore ſuis-je heureux quand je me trouve auprès de la tendre épouſe qui a ſu fixer mon

cœur. Elle eſt ſimple, ingénue, pleine de douceur, de ſens et de vertus. Nous nous aimons avec une ardeur égale; de jour elle eſt mon amie, la nuit je ſuis ſon amant, et nous ne nous ſouvenons du titre d'époux, que parce qu'il conſtate notre bonheur, et que nous chériſſons également tous les liens qui nous uniſſent davantage. Vous voyez bien, Monſieur, que dans ce ſens il m'eſt facile d'être un peu philoſophe. 1763.

Les regards de ſes deux grands yeux noirs pleins de feu vous exprimeraient bien plus vivement que ma faible plume, la reconnaiſſance qu'elle vous porte de l'intérêt que vous daignez prendre à notre ſituation. Auſſi eſpère-t-elle, quand ſa ſanté le lui permettra de venir à Ferney, vous rendre cette eſpèce d'hommage, qui certes ne vous déplaira pas. Voilà, mon cher maître, les nouvelles les plus fraîches de mon cœur, ſur lequel vous vous êtes acquis tant de droits. Elles ne reſſemblent pas à celles de la gazette, car elles ſont toutes bien vraies.

J'oubliais de vous dire que j'ai renoncé à toutes mes ſtaroſties. Je ne ſuis plus aujourd'hui que ce que j'ai toujours été, votre ami et votre admirateur, et ces titres me ſont bien plus chers que tous ceux que la vanité accorde.

1763. C'eſt du fond de Renan et de nos brouillards que j'oſe préſenter mes hommages aux heureux habitans de Ferney. Senſible à l'honneur de leur ſouvenir et de leurs bontés, je me hâterai de venir les joindre, et de groſſir votre cour le plutôt qu'il me ſera poſſible.

Que le papa daigne ſe charger de mes vœux pour ſon aimable fille (1). Je déſire que le nouvel état qu'elle va embraſſer la rende auſſi heureuſe que je le ſuis. C'eſt tout ce que je peux lui ſouhaiter de plus agréable et de plus doux. Je l'aime, puiſqu'elle paraît ajouter à votre gloire la réputation de bienfeſance que vos actions reſpirent autant que vos écrits immortels.

Recevez les aſſurances de l'amitié la plus ſincère et la plus invariable.

(1) Mademoiſelle *Corneille*.

LETTRE

LETTRE XLIV.

1763.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney par Genève, 4 février.

MADAME,

J'AIME mieux avoir l'honneur d'écrire à votre Alteſſe ſéréniſſime d'une main étrangère que de ne vous point écrire du tout. Je deviens preſque aveugle, et il ne faut pas l'être quand on veut faire ſa cour à Carlsruhe. J'apprends avec bien de la douleur, que votre Alteſſe ſéréniſſime a été malade tout comme un autre; la beauté et le mérite ne guériſſent de rien; les médecins ne guériſſent pas davantage; il n'y a que le régime qui rétabliſſe la ſanté.

Je ne ſuis point en état, Madame, de venir me mettre à vos pieds; que feriez-vous d'un vieil aveugle? Mais ſi quelqu'un de mes enfans peut trouver grâce devant vos yeux, ils viendront demander votre protection.

Je marie dans quelques jours la nièce de *Pierre Corneille* à un jeune gentilhomme de

1763. mon voiſinage ; la conſolation de la vieilleſſe eſt de rendre la jeuneſſe heureuſe. S'il feſait plus beau, et ſi j'étais moins décrépit, je mènerais la noce danſer devant votre château, comme feſaient les anciens troubadours ; nous y chanterions les plaiſirs de la paix, dont l'Allemagne avait beſoin comme nous.

J'eſpère, dans quelques ſemaines, envoyer à vos pieds le ſecond tome de la vie de *Pierre le grand*, ne pouvant le porter moi-même. Votre Alteſſe ſéréniſſime y verra des choſes aſſez curieuſes ; mais ma plume ne vaut pas vos crayons, et mes peintures ne valent pas vos paſtels.

La czarine régnante a grande envie d'imiter la reine *Chriſtine*, non pas en abdiquant, mais en cultivant les arts et les ſciences ; on la dit fort belle et fort aimable ; voilà quatre impératrices tout de ſuite, cela tourne un peu la loi ſalique en ridicule. Pour moi, Madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, j'ai toujours ſouhaité que les femmes gouvernaſſent.

Agréez le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE XLV.

1763.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 14 de février.

J'APPRENDS, Monfieur, que madame votre nièce eft malade; j'en fuis très-inquiet. Daignez, de grâce, me faire favoir ce qui en eft. Je fuis très-fâché que vous ne m'en ayez rien dit, car vous n'ignorez pas la part que je prends à ce qui vous intéreffe. Ce procédé n'eft pas dans l'ordre, et vous ne pouvez le réparer qu'en me donnant des nouvelles plus confolantes de fa fanté.

Je fuis bien fâché que cet incident ait converti vos fêtes en des jours de trifteffe; mais l'habileté et les foins de M. *Tronchin* me raffurent et me tranquillifent.

Il faut bien que la vie de l'homme foit mêlée deplaifirs et de peines, puifqu'à Ferney même l'amertume y corrompt quelquefois la douceur.

Les nouvelles d'aujourd'hui confirment la grande nouvelle de la paix. Un courrier de M. de *Werelft* a apporté à la Haie la fignature des préliminaires. Notre poftérité aura de la peine à croire qu'on fe foit, pendant fept ans,

1763. exterminé de part et d'autre en Allemagne, pour se reposer ensuite dans le même systême qu'on avait abandonné.

En vérité, les hommes ont de singuliers conducteurs ; mais ceux qui rampent aujourd'hui sur la surface de la terre en méritent-ils d'autres ?

Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils ; qu'on veuille être leur maître.

Vous les connaissiez dès-lors, Monsieur ; et il semble que depuis ils sont devenus encore plus petits et plus méprisables.

J'ai vu de près plusieurs de ceux que les siècles à venir illustreront sous la qualification de héros. Ils m'ont fait pitié, et je le dis, non par rancune ou par amour propre, mais par le respect que je porte à la vérité.

Je voudrais avoir trouvé dans les espaces ce point qu'*Archimède* cherchait : je vous y placerais, mon cher maître, non pour soulever le monde, mais pour nous apprendre des vérités qui confondraient à jamais l'orgueil et l'imposture.

Ma petite femme me charge de vous faire bien des complimens de sa part ; et quoique fort incommodée, elle me paraît plus inquiéte de vos inquiétudes que des maux qui l'affligent. Cette façon de penser est commune à

tout ce qui m'appartient, et elle découle bien naturellement des ſentimens de la tendre amitié que je vous ai vouée depuis ſi long-temps. 1763.

LETTRE XLVI.

DU MEME.

Au château de Renan, ce 20 mars.

Ce n'eſt pas à ma philoſophie, Monſieur, qu'il faut attribuer l'ignorance dans laquelle j'ai laiſſé madame la ducheſſe de *Virtemberg* du lieu de mon habitation. Mais la fatalité des circonſtances, qui m'a fait éprouver tant de caprices et de bizarreries différentes, et à qui je dois peut-être la douceur de ma vie préſente, aurait auſſi interrompu l'honneur qu'elle me feſait de recevoir et de me donner de ſes nouvelles.

Je ſuis fâché qu'une occaſion, ſi triſte pour elle, la rappelle à ſes anciennes habitudes ; mais je ſuis encore plus affligé d'ignorer abſolument ce qui la regarde.

Je déſire, du fond de mon cœur, que des jours plus heureux puiſſent la conſoler de tant de malheurs et de pertes qui l'ont frappée à la fois.

1763. Je prends la liberté, Monſieur, de vous charger de l'incluſe. Adouciſſez, s'il ſe peut, les chagrins amers d'une femme charmante. Qui pourra eſſuyer ſes pleurs, ſi ce n'eſt vous? C'eſt au patriarche à répandre de nouveau le ſourire ſur la phyſionomie d'une Grâce affligée.

Vous êtes donc préſentement aux Délices. Mais les élus qui ont le bonheur de pouvoir être les plus aſſidus auprès de votre perſonne, ont l'avantage ſur vous d'y être ſans ceſſe.

M. *Tronchin* eſt digne ſans doute de toutes vos préférences. Mais vous feriez encore mieux, Monſieur, de le voir que de le conſulter.

Cependant, mon cher maître, je vous défie de devenir aveugle; car, quand même ces yeux brillans et ſi pleins du génie qui vous inſpire ſe couvriraient, vous n'en feriez pas moins l'homme du monde qui voit le mieux.

Selon les calculs faits à Vienne, il eſt prouvé que les dépenſes dans leſquelles cette guerre a entraîné ſa Majeſté l'impératrice montent à cinq cents millions de florins; mais ce qui eſt plus exorbitant et plus fâcheux encore, c'eſt que cette même guerre coûte à ſes Etats un demi million d'hommes.

Je l'ai déjà dit, et j'oſe le répéter encore, que la poſtérité aura de la peine à croire que

l'Europe ſe ſoit expoſée pour rien à tant de pertes irréparables. 1763.

Eſt-ce là ce ſiècle de lumière que vous embelliſſez et que vous éclairez ? Hélas! les temps et les hommes ſe reſſemblent et ſe reſſembleront toujours. La multitude aveugle ſe courbera ſans ceſſe ſous le joug d'un petit nombre d'hommes puiſſans ; et l'ambition des rois de la terre foulera toujours les lois ſacrées de l'humanité.

Daignez préſenter mes hommages à madame *Denis*, recevoir ceux de ma petite femme, et ne pas douter de la tendre amitié que vous m'avez inſpirée depuis ſi long-temps.

J'apprends tout à l'heure, Monſieur, que c'eſt à vous que je dois le chocolat excellent que je prends depuis quelques jours. C'eſt le préſent le plus convenable qu'on puiſſe faire à un homme marié ; auſſi ma petite femme vous en eſt-elle très-obligée.

1763. LETTRE XLVII.

DU MEME.

A Renan, ce 29 juin.

QUOIQUE mon bonheur, Monſieur, ſoit femelle, il eſt devenu de tous les genres par le tendre intérêt que vous daignez y prendre.

Comme je n'ai pas cru devoir déſirer un fils plutôt qu'une fille, ma joie, à la naiſſance de cet enfant, a été auſſi grande qu'elle aurait pu l'être à celle d'un garçon.

Voilà de nouveaux devoirs qui me ſont impoſés. J'ai tâché juſqu'à préſent de remplir de mon mieux ceux d'un époux tendre, je ferai des efforts pour remplir de même les devoirs d'un bon père. Je ne me flatte pas d'avoir aſſez de forces et de lumières pour ſatisfaire à tant d'obligations diverſes, mais du moins je ferai tout mon poſſible.

La nature et mon cœur ſeront les ſources où je puiſerai. Je tâcherai de rendre la vertu aimable aux yeux de ce cher enfant, et je ſuis plus convaincu que perſonne que le meilleur moyen de la lui inſpirer eſt de lui en donner l'exemple, car la plupart des pères

ſont la cauſe principale des déréglemens et des vices de leurs enfans. 1763.

Mon bonheur ſera durable parce que je ſais borner mes déſirs, parce que je n'ai rien à me reprocher, qu'il n'eſt pas fondé ſur le malheur d'autrui, et parce que je ſens que je jouis de cette ſatisfaction intérieure qui eſt la plus grande de toutes les félicités ; enfin, mon bonheur ſera durable parce que je le partage avec une femme que j'adore, et qui me donne tous les jours de nouvelles preuves de la ſimplicité et de l'excellence de ſon caractère. Ce bonheur m'eſt cher, Monſieur, parce qu'il eſt inhérent à mes devoirs, et parce que vous l'aimez ; vous l'aimez parce qu'il eſt fondé ſur la vertu, et que depuis long-temps déjà vous vous plaiſez à vous intéreſſer à moi.

Triſſotin repréſenté par vous, les Femmes ſavantes deviennent néceſſairement une fort mauvaiſe pièce. Eh, qui pourrait n'être pas enchanté de ce nouveau *Triſſotin !* Je ſuis perſuadé qu'au lieu du grec, ces dames vous auraient prié de leur parler votre français.

La nature, ſi prodigue envers vous, vous refuſe quelquefois la ſanté. C'eſt à M. *Tronchin* à vous donner ce qu'elle ſemble vouloir vous dérober. Puiſſe-t-il l'emporter ſur elle, et il ſera mon héros ! Enfin, puiſſe-t-il vous arriver

1763. tout le bien que je vous ſouhaite, et vous ſerez le plus heureux des mortels.

Daignez préſenter mes hommages à madame votre nièce, et accepter ceux de ma petite femme, qui eſt bien ſenſible à toutes les choſes obligeantes que vous avez bien voulu lui faire parvenir.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney, par Genève, 17 janvier.

MADAME,

1764. VOTRE Alteſſe ſéréniſſime a été touchée de l'horrible aventure des *Calas*. Ce procès d'une famille proteſtante, qui redemande le ſang innocent, va bientôt être jugé en dernier reſſort; je mets à vos pieds cet ouvrage conſacré aux vertus que vous pratiquez. Si votre Alteſſe ſéréniſſime daigne envoyer quelques ſecours pour ſubvenir aux frais qu'une famille indigente eſt obligée de faire, cette généroſité

ſera bien digne de votre Alteſſe ſéréniſſime, et tous ceux qui ont pris en main la cauſe de ces infortunés vous regarderont dans l'Europe comme leur principale bienfaitrice. Souffrez que je ſois ici leur organe, en vous renouvelant le profond reſpect avec lequel je ſuis, 1764.

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE XLIX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A la Chablières, ce 4 février.

Je ſais bien bon gré, Monſieur, à cette belle princeſſe de me rappeler dans l'honneur de votre ſouvenir. C'eſt une marque bien précieuſe qu'elle me donne de ſon amitié, et je ſaiſis cette occaſion avec tout l'empreſſement poſſible pour vous en remercier tous deux.

Si le titre de philoſophe eſt le partage de ceux qui ſont véritablement heureux, je conviens, Monſieur, que j'y ai quelque droit. Je coule ma tranquille vie entre une épouſe et un enfant que j'aime de tout mon cœur. Mes occupations domeſtiques ſont à la fois mes devoirs et mes plaiſirs, et je borne tous

1764. mes défirs à les remplir avec tendreffe et avec exactitude.

Ce font ces mêmes devoirs qui me privent du bonheur d'aller vous voir à Ferney. Ma femme, qui me charge de vous préfenter fes hommages, eft déjà affez avancée dans fa nouvelle groffeffe, et je n'ai garde de l'abandonner dans une fituation que mon abfence lui rendrait encore plus pénible; et il me femble que ceci fuffit pour vous prouver combien je l'aime.

J'ignore parfaitement quelles feront les fêtes de Stutgard et de Louisbourg; mais ce que je fais, c'eft que tous les jours, que dis-je! tous les inftans font des fêtes pour moi; car il ne me faut qu'une careffe de ma femme et un fourire de mon enfant pour les rendre tels. Après cela, vous fentez bien, Monfieur, que je ne défire pas de changer de manière d'être. Mais, fi toutefois la fortune avait réfolu de me faire paffer dans une autre fituation, encore ne défefpérerais-je pas de vivre heureux, et voici comme je ferais: Je vivrais avec beaucoup de fimplicité, je m'environnerais, autant qu'il me ferait poffible, d'honnêtes gens; je n'aurais pour but de ma conduite que le bonheur de ceux qui me feraient confiés, et je n'écouterais, pour le remplir, que la voix de ma confcience et ce

motif ſi louable et ſi conſolant par lui-même : voilà mon ſecret, et je ſuis bien perſuadé que vous daignerez l'approuver. Je ne vous en dirai pas davantage, car que pourrais-je vous dire après cela ; mais ce qui eſt bien sûr, c'eſt que l'avenir n'altérera jamais ma façon de penſer à votre égard, et que je me ferai toujours un plaiſir de vous convaincre des ſentimens d'attachement que je vous ai voués, et avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

1764.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE L.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 6 février.

MONSIEUR,

J'AI reçu, avec tout le plaiſir imaginable, votre lettre avec le Traité ſur la tolérance. Je l'ai lu, et on n'a pas de peine à y reconnaître ſon auteur, toujours plein de feu, d'idées neuves, et d'un jugement admirable. Le ſort de cette pauvre famille des *Calas* m'a touché juſqu'au fond de l'ame. Comment ſe peut-il que dans un ſiècle auſſi éclairé que celui où

1764. nous vivons, il se commette encore de pareilles choses, qui feraient honte aux siècles les plus reculés ? J'ai eu soin de vous faire remettre, par un marchand de Genève, un petit secours pour cette pauvre famille. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir à ma cour! Je suis au désespoir que votre santé vous en empêche. Il faudra donc malgré moi me borner à vous prier de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je lis et relis vos ouvrages toujours avec le même plaisir. J'ai vu représenter Olympie à Manheim, avec un plaisir infini ; et en dernier lieu, sur mon théâtre, les comédiens français nous ont donné Sémiramis, et ils se sont surpassés.

Je suis avec beaucoup d'amitié et d'estime,

Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

LETTRE LI.

1764.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

24 février.

MONSEIGNEUR,

L'AVEUGLE remercie votre Alteſſe ſéréniſſime pour les roués et autres martyrs ; votre bonne œuvre pourra être récompenſée dans le ciel, mais elle n'y ſera pas plus louée qu'elle l'eſt ſur la terre. On va juger inceſſamment le procès que la pauvre famille *Calas* intente à leurs juges. Il eſt vrai que cette abominable aventure ſemble être du temps de la Saint-Barthelemi, ou de celui des Albigeois. La raiſon a beau élever ſon trône parmi nous, le fanatiſme dreſſe encore ſes échafauds ; et il faut bien du temps pour que la philoſophie triomphe entièrement de ce monſtre.

J'ai encore à remercier votre Alteſſe ſéréniſſime d'avoir donné la préférence aux acteurs français ſur les châtrés italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de *Céſar* et d'*Alexandre* fredonnés en fauſſet par un chapon. Vous avez bien raiſon de faire plus de cas

1764. de votre cœur et de votre esprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la santé et de la jeunesse ! j'irais à Cassel, et n'irais pas plus loin.

Agréez le profond respect, &c.

LETTRE LII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 13 mars.

MONSIEUR,

C'EST toujours avec un sensible plaisir que je reçois vos lettres. Il y règne un feu auquel l'on peut aisément découvrir le *Nestor* et le père de la littérature. Que je serais charmé si votre santé vous permettait, dans la belle saison, de venir ici, et de renouveler notre ancienne amitié !

Vous avez bien raison de n'avoir jamais pu vous faire à voir représenter à un chapon les rôles des empereurs romains. Ces cris perçans, et ces cadences à la fin des airs, m'ont toujours révolté ; et j'avoue que, quoique j'en aye un qui soit assez bon, je préférerai toujours la tragédie et la comédie française. Vous pourriez, Monsieur, donner à mon

spectacle

ſpectacle un nouveau luſtre, et qui le mettrait en réputation : ce ſerait de m'envoyer une tragédie qui n'aurait point encore paru. Fouillez ſeulement dans votre porte-feuille, et alors vous pourrez aiſément me faire ce plaiſir. 1764.

Je ſuis avec les ſentimens d'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre très-humble, &c.

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Ferney, 20 mars.

MADAME,

La bonté que votre Alteſſe ſéréniſſime a bien voulu témoigner dans l'aventure affreuſe des *Calas*, eſt une grande conſolation pour cette famille déſolée ; et le ſecours que vous daignez lui donner pour ſoutenir un procès qui eſt la cauſe du genre-humain, eſt l'augure d'un heureux ſuccès. Quand on ſaura que

1764. les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe s'intéreſſent à ces innocens perſécutés, les juges en feront certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager ſa veuve et ſes enfans, et de venger la religion et l'humanité en caſſant un arrêt inique. Il eſt difficile d'y parvenir ; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, compoſent un corps ſi conſidérable qu'à peine le conſeil du roi oſe caſſer leurs arrêts injuſtes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir *Calas* ſur la roue, et il faut pluſieurs années et des dépenſes incroyables pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, Madame, ceux qui vivent ſous votre domination ! Il eſt bien triſte pour moi que mon âge et mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE LIV.

1764.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Ferney, 28 mars.

MADAME,

VOTRE Alteſſe ſéréniſſime ſe doute bien que je porte une furieuſe envie à celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre. Il jouira de l'avantage de voir une cour dans laquelle tout le monde voudrait vivre, et d'être admis auprès d'une princeſſe dont on voudrait être né ſujet. C'eſt, Madame, un citoyen de Genève, d'une des meilleures familles de cette république ; il ſe nomme *Mallet ;* il a été long-temps à la cour de Danemarck, où il eſt fort eſtimé ; j'oſe dire qu'il eſt digne d'être préſenté à votre Alteſſe ſéréniſſime : perſonne n'eſt plus ſenſible que lui au mérite ſupérieur ; enfin, Madame, quoiqu'il ne ſoit qu'un voyageur, il deviendra votre ſujet dès qu'il aura eu le bonheur de vous voir et de vous entendre ; c'eſt le ſort de tous ceux qui ont paſſé à Carlsruhe : cette

1764. noble retraite eſt devenue, grâce à votre Alteſſe ſéréniſſime, l'aſile de la vertu et du bonheur. Que reſte-t-il à tous ces rois, qui ont ébranlé l'Europe par leurs guerres, que de revenir chacun dans leur Carlsruhe! Vous êtes, Madame, plus ſage qu'eux tous, car vous êtes demeurée en paix chez vous, et ils ſont forcés enfin de vous imiter.

Je ſuis avec un profond reſpect,

Madame,

de vos Alteſſes ſéréniſſimes, &c.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

7 avril.

MONSEIGNEUR,

Si je ſuivais les mouvemens de mon cœur, j'importunerais plus ſouvent de mes lettres votre Alteſſe ſéréniſſime; mais que peut un pauvre ſolitaire, malade, vieux et mourant, inutile au monde et à lui-même? Votre Alteſſe ſéréniſſime me parle de tragédies; donnez-moi de la jeuneſſe et de la ſanté, et je vous promets alors deux tragédies par an; je viendrai

moi-même les jouer à Caſſel, car j'étais autrefois un aſſez bon acteur. Rajeuniſſez auſſi mademoiſelle *Gauſſin* qui n'a rien à faire, et qui ſera fort aiſe de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre troupe, et nous tâcherons de vous amuſer; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des tragédies dans l'autre monde; pour peu que *Belzébuth* aime le théâtre, je ſerai ſon homme. Les dévots diſent en effet que le théâtre eſt une œuvre du démon: ſi cela eſt, le démon eſt fort aimable, car de tous les plaiſirs de l'ame, je tiens que le premier eſt une tragédie bien jouée. 1764.

J'envie le ſort d'un génevois qui va faire ſa cour à votre Alteſſe ſéréniſſime. Il eſt bien heureux, mais il eſt digne de l'être; c'eſt un homme plein d'eſprit et de ſageſſe. La liberté génevoiſe eſt une belle choſe, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je ſonge, Monſeigneur, que pour perfectionner votre troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie que vous n'aimez point, quelques-uns de nos jéſuites réformés; ils paſſaient pour être les meilleurs comédiens du monde; je crois qu'on les aurait actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard preſque aveugle de ne vous pas écrire de ſa main.

Je ſuis, &c.

1764.

LETTRE LVI.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Le . . . . .

Je ferais trop heureux, Monſieur, de mériter l'éloge que vous me donnez dans votre lettre. La bonne opinion que vous avez de moi me pénètre et m'encourage à m'en rendre digne. Il eſt plus ſingulier que difficile de ſuivre le bien, et c'eſt cette ſingularité qui écarte le grand nombre d'un chemin ſi peu battu. L'approbation d'un homme comme vous ſert d'aiguillon à un cœur fait pour connaître la vertu, et de guide pour l'y conduire.

Je ferais trop heureux ſi je pouvais encore avoir le bonheur de vous voir ici. Je ne partirai qu'après l'arrivée du roi à Berlin, et je ne doute nullement que j'aurai la ſatisfaction de vous aſſurer de bouche que l'on ne ſaurait être avec des ſentimens plus diſtingués que les miens, votre, &c.

LOUIS.

LETTRE LVII.

1764.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 7 juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre avec tout le plaisir imaginable. Je suis bien fâché que votre santé ne vous permette pas de venir me voir ici. Je ferais au comble de la joie si, quand elle ferait rétablie, vous veniez me surprendre agréablement, avec mademoiselle *Gaussin* que j'aime toujours beaucoup, pour jouer la comédie. Je vous prie, Monsieur, de mettre ce projet en exécution, et rien alors ne saurait passer mon contentement. Je vous écris d'un endroit où je me souviens toujours avec plaisir d'avoir passé des momens bien agréables par les charmes de votre conversation. Nous y avons grande compagnie, et j'y ai fait construire, dans l'orangerie, un petit théâtre où l'on joue trois fois la semaine la comédie. Tantôt c'est comédie française; tantôt c'est comédie italienne. J'ai un arlequin excellent, qui est fort naturel, qui n'a aucun lazzi forcé, et qui ne charge pas trop son rôle. Nous

1764. eûmes dernièrement l'Avare de *Molière*. J'eus la curiofité de lire le lendemain l'original, duquel le comique français l'a copié prefque mot pour mot; et je trouvais que l'Aululaire de *Plaute* était le tableau original. *Molière* a fubftitué une caffette au lieu d'un pot; dans *Plaute*, l'on entend les cris d'une femme en travail d'enfant, derrière le théâtre; ce qui n'aurait pas été trop bien reçu fur le théâtre français. Dans *Molière*, c'eft un enlèvement qui fe termine par un mariage; l'on rend la caffette dans celui-ci, et dans *Plaute*, l'avare donne le tréfor encore avec la fille. Les cris d'*Harpagon* et d'*Euclion* font les mêmes, après qu'ils s'aperçoivent que leur caffette a été volée. Enfin, le dénouement de *Molière* eft des plus forcés; il fait venir un homme de bien loin pour faire tous ces mariages, et pour faire faire un habit neuf à *Harpagon*, au lieu que le dénouement de *Plaute* s'amène beaucoup plus naturellement. L'avare y meurt, et garde fa paffion jufqu'au tombeau.

J'ai vu M. le profeffeur *Mallet* de Genève; j'en ai été fort content. Il me paraît être un homme d'efprit; je l'ai engagé à écrire l'hiftoire de la Heffe; il va commencer inceffamment la première partie, qui ira jufqu'à *Philippe le magnanime*; et la feconde, qui fera la plus intéreffante et la plus difficile, ira

jufqu'à

jusqu'à nos jours. Je lui ferai donner, de mes archives, toutes les pièces justificatives dont il pourrait avoir besoin. Il désire d'écrire seulement un abrégé de cette histoire, voulant écrire pour tout le monde, et non simplement pour les savans. 1764.

Je vous prie de me donner souvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéresse beaucoup.

Je suis avec bien de la considération,

Monsieur,

votre très-humble, &c.

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

LETTRE LVIII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 26 juin.

MONSIEUR,

Le peu de momens que je vis M. *Mallet*, joint au titre d'être de vos amis, me fit bien désirer de le voir repasser chez nous, et prendre ma réponse. Je m'en flattais même si bien, que je la remis à ce moment; mais le sachant maintenant de retour à Genève, je ne perds plus un instant à vous remercier de la lettre

1764. du monde la plus flatteufe et la plus obligeante qu'il vous a plu m'écrire. Vous connaiffez trop, Monfieur, mon eftime et mon admiration pour vous, pour ne point être perfuadé que tous mes vœux ne tendent qu'à vous revoir, vous entendre, vous admirer, et vous prouver ma parfaite confidération. Vous ne m'en dites plus rien, Monfieur; voulez-vous que j'en perde toute efpérance? j'en ferais vivement touchée. Quelle fatisfaction au moins pour moi de vous voir me conferver votre fouvenir! c'eft un dédommagement auquel j'ai quelque droit de prétendre, par tout le cas que j'en fais. M. *Mallet* m'a remis, Monfieur, vos deux derniers ouvrages; il ne pouvait me donner rien de plus agréable. Vos contes de *Guillaume Vadé* font bien preuve de la vivacité intariffable de votre génie. Enfin, il n'y a qu'un *Voltaire;* j'en fuis fi perfuadée, que rien n'égalera jamais les fentimens de l'eftime la plus diftinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monfieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE LIX.

1764.

DU PRINCE HEREDITAIRE DE BRUNSVICK.

Genève, le 16 juillet.

MONSIEUR,

Il m'eſt bien dur de devoir vous prier de remettre à demain le dîner que vous avez bien voulu m'offrir pour aujourd'hui. C'eſt monſieur l'ambaſſadeur de France qui en eſt la cauſe et qui m'a arrêté pour ce midi, avant que j'euſſe eu le plaiſir de recevoir votre réponſe. Ce ne ſont pas les images des honneurs que l'on cherche quand on vient vous voir, leur réalité réſide dans l'opinion que des hommes tels que vous portent de nous; et c'eſt à ceux-là que j'aſpirerais, ſi j'avais la vanité de croire que je puis y prétendre. Vous voir, vous admirer, et vous offrir des hommages ſincères, voilà les motifs qui m'appellent à Ferney. Recevez d'avance les aſſurances de la conſidération la plus diſtinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre, &c.

Le prince héréditaire de Brunſvick.

1764.

LETTRE LX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A la Chablières, ce 28 ſeptembre.

Il eſt bien naturel, Monſieur, que je ſeconde le juſte empreſſement que M. le comte de *Sinzendorf* m'a témoigné avoir de rendre ſes hommages à cet homme illuſtre qui a enchanté l'Europe par ſes écrits immortels, et qui remplit l'univers du bruit de ſon nom.

Ce comte de *Sinzendorf*, frère de celui qui eſt à la tête des finances de ſa Majeſté l'impératrice, eſt un jeune homme plein d'eſprit et de connaiſſances, et je ne doute pas que vous n'en ſoyez très-content. Il voyage en philoſophe, et je puis dire avec vérité qu'il a beaucoup vu, et très-bien vu.

Il vous a réſervé pour la bonne bouche, Monſieur, et certes il ne pouvait mieux couronner la fin de ſes voyages. Veuillez donc l'admettre au bonheur de vous voir, et daignez croire que je vous ferai infiniment obligé de tous les momens délicieux que vous lui ferez paſſer.

Je ſaiſis cette occaſion pour vous renouveler les aſſurances ſincères de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE LXI.

1766.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Ferney, le 21 juin.

MONSEIGNEUR,

LES maladies qui perſécutent ma vieilleſſe ſans relâche, m'ont privé long-temps de l'honneur de renouveler mes hommages à votre Alteſſe ſéréniſſime. Souffrez que l'amour de la juſtice et la compaſſion pour les malheureux, m'inſpirent un peu de hardieſſe. Ce ſont vos propres ſentimens qui encouragent les miens. J'ai penſé qu'un eſprit auſſi philoſophique que le vôtre et un cœur auſſi généreux protégeraient une cauſe qui eſt celle du genre-humain.

Permettez, Monſeigneur, que votre nom ſoit publié au premier rang de ceux qui auront daigné aider les défenſeurs de l'innocence à la ſecourir contre l'oppreſſion. Les bienfaiteurs de l'humanité doivent être connus. Leur nom ſera cher à tous les eſprits tolérans et à toutes les ames ſenſibles.

1766. Je ſuis perſuadé que votre Alteſſe ſéréniſſime ſera touchée après avoir lu ſeulement la page qui expoſe le malheur des *Sirven*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont réunies dans le deſſein de pourſuivre cette affaire comme celle des *Calas*. Nous ne demandons qu'un léger ſecours. Nous ſavons que vos ſujets ont le premier droit à vos générofités. La moindre marque de vos bontés ſera précieuſe. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, et être témoin du bonheur qu'on goûte dans vos Etats! Je ſuis réduit à ne vous préſenter que de loin le profond reſpect et le dévouement inviolable avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MEME.

15 auguſte.

MONSEIGNEUR,

M. de *Vincy* m'avertit que votre Alteſſe ſéréniſſime ajoute à ſes œuvres de charité, celle de venir guérir demain un malade vers les deux heures. Vous avez cru, ſans doute, que le plaiſir rendait la vie; vous ne vous êtes pas trompé.

LETTRE LXIII. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MEME.

A Ferney, le 25 auguste.

MONSEIGNEUR,

POURQUOI mon âge et mes maux me réduisent-ils à ne remercier votre Altesse sérénissime qu'en lui écrivant ! Pourquoi suis-je privé de la consolation de vous faire ma cour ! J'ai été pénétré, au fond du cœur, de voir en vous un prince philosophe. La justesse de votre esprit et la vérité de vos sentimens m'ont charmé. Votre façon de penser semble réparer les actions tyranniques que la superstition a fait commettre à tant de princes. Vous êtes éclairé et bienfesant. Que de princes ne sont ni l'un ni l'autre ! Mais en récompense ils ont un confesseur, et ils gagnent le paradis en mangeant le vendredi pour deux cents écus de marée.

Votre Altesse sérénissime m'a attaché à elle, je ne souhaite de la santé que pour m'aller mettre à ses pieds. Je ne vais jamais à la

1766. ville de *Calvin :* mais je veux aller à la capitale d'un prince qui connaît *Calvin*, et qui le méprife. Puiffe la nature m'en donner la force, comme elle m'en donne le défir !

Votre Alteffe féréniffime m'a paru avoir envie de voir les livres nouveaux qui peuvent être dignes d'elle. Il en paraît un, intitulé le Recueil néceffaire. Il y a furtout dans ce Recueil un ouvrage de milord *Bolingbroke*, qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre la fuperftition. Je crois qu'on le trouve à Francfort; mais j'en ai un exemplaire broché que je lui enverrai fi elle le fouhaite, foit par la pofte, foit par les chariots. Cette dernière voie eft fort longue, l'autre eft un peu coûteufe. J'attendrai fes ordres.

Je fuis, &c.

LETTRE LXIV.

1766.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Weiſſenſtein, le 9 de ſeptembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre avec bien du plaiſir. J'ai quitté Ferney avec bien du chagrin, et j'aurais volontiers voulu profiter plus longtemps de la douce ſatisfaction de m'entretenir avec un ami dont je fais tout le cas poſſible, et qu'il mérite. Je ſuis charmé que vous ſoyez content de ma façon de penſer. Je tâche, autant qu'il m'eſt poſſible, de me défaire des préjugés ; et ſi en cela je penſe différemment du vulgaire, c'eſt aux entretiens que j'ai eus avec vous, et à vos ouvrages que j'en ai l'unique obligation. Que je ferais au comble de la ſatisfaction ſi je pouvais me flatter de vous voir ici ! J'aurais ſoin que vous y trouviez toutes les aiſances poſſibles, et moi et toute ma cour ſerions charmés d'aller au-devant de tout ce qui pourrait vous être agréable. Ne me refuſez donc point, Monſieur, ſi cela eſt poſſible, ce plaiſir.

Je n'aime point *Calvin*, il était intolérant, et le pauvre *Servet* en a été la victime ; auſſi

1766. n'en parle-t-on plus à Genève, comme s'il n'avait jamais exifté. Pour *Luther*, quoiqu'il ne fût pas doué d'un grand efprit (comme on le voit dans fes écrits), il n'était point perfécuteur, et il n'aimait que le vin et les femmes.

Notre foire a été des plus brillantes, et vos deux tragédies de Brutus et d'Olympie, que j'ai fait repréfenter avec toute la pompe néceffaire, lui ont donné le plus grand luftre.

Continuez-moi toujours votre amitié, et foyez bien perfuadé des fentimens d'eftime, d'amitié et de confidération que j'ai pour vous, et qui ne finiront qu'avec la vie.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXV.

1766.

DU MEME.

Au château de Weiſſenſtein, près Caſſel, le 1 de novembre.

MONSIEUR,

MADAME *Galatin* vous a dit vrai ; j'aime mieux avoir quelques vers ſortis de votre plume que de toute autre. L'eſprit, et le véritable eſprit y brille par-tout. L'épître à *Uranie* eſt un ouvrage admirable, et tous ceux à qui le fanatiſme et la ſuperſtition n'ont pas fermé les yeux penſent comme moi. La Mule du pape eſt charmante ; on y découvre aiſément ſon auteur. Perſonne n'eſt en état de dire de ſi jolies choſes, et de leur donner une tournure ſi agréable.

Les prédicans calviniſtes ſont un peu (à ce qu'il m'a paru pendant le peu de ſéjour que j'ai fait à Genève) brouillés avec eux-mêmes, ſur des points capitaux de la religion.

J'ai fait depuis quelque temps des réflexions ſur *Moïſe*, et ſur quelques hiſtoires du nouveau Teſtament, qui m'ont paru être juſtes. Eſt-ce que *Moïſe* ne ſerait pas un bâtard de la fille de *Pharaon*, que cette princeſſe aurait

1766. fait élever? Il n'eſt pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de ſoin d'un enfant iſraélite, dont la nation était en horreur aux Egyptiens. Le ſerpent d'airain ne reſſemble pas mal au dieu *Eſculape*, les chérubins aux ſphinx, les bœufs qui étaient ſous la mer d'airain où les Iſraélites feſaient les ablutions, au dieu *Apis*. Enfin, il paraît que *Moïſe* avait donné à ce peuple beaucoup de cérémonies religieuſes qu'il avait priſes de la religion des Egyptiens. Pour ce qui eſt du nouveau Teſtament, il y a des hiſtoires dans leſquelles je ſouhaiterais d'être mieux inſtruit. Le maſſacre des innocens me paraît incompréhenſible. Comment le roi *Hérode* aurait-il pu faire égorger tous ces petits enfans, lui qui n'avait pas le droit de vie et de mort, comme nous le voyons dans l'hiſtoire de la Paſſion, et que ce fut *Ponce-Pilate*, gouverneur des Romains, qui condamna *Jéſus-Chriſt* à la mort? Pourquoi eſt-ce que *Joſephe* n'en parle pas, ni aucun écrivain romain? La prière au jardin des Olives me paraît auſſi un miracle, de ce qu'elle eſt parvenue juſqu'à nous; car les apôtres ont dormi, le Seigneur les a éveillés juſqu'à trois fois; à la troiſième fois *Judas*, avec ſa cohorte, vint pour l'enlever; ainſi il n'a pas pu leur faire part de cette prière. L'aſcenſion me paraît une hiſtoire qui n'eſt pas bien claire.

L'évangéliſte S[t] *Matthieu*, qui eſt le plus précis des quatre dans ſa narration, n'en dit pas un mot. S[t] *Marc* le fait monter au ciel, d'une chambre où les onze apôtres étaient à table; S[t] *Luc*, du chemin de Béthanie; S[t] *Jean* n'en parle pas; et le premier chapitre des Actes des apôtres le fait monter au ciel d'une haute montagne où une nue deſcendit pour l'enlever. Que je ferais charmé ſi je pouvais m'entretenir ici avec vous ſur toutes ces choſes, comme vous me le faites eſpérer! Soyez toujours perſuadé que je ne négligerai aucune occaſion où je pourrai vous réitérer de bouche les aſſurances de l'amitié ſincère et de la parfaite conſidération avec leſquelles je ſuis votre, &c.

1766.

FRÉDÉRIC.

1767.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE.

A Ferney, le 13 janvier.

MONSEIGNEUR,

COMME je ſais que vous aimez paſſionnément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de l'Hypocriſie (1), adreſſé à un digne prédicant de Genève. Si cela peut amuſer votre Alteſſe ſéréniſſime, l'auteur, quel qu'il ſoit, ſera trop heureux.

Votre Alteſſe ſéréniſſime eſt informée, ſans doute, de la guerre que les troupes invincibles de ſa Majeſté très-chrétienne font à l'auguſte république de Genève. Le quartier général eſt à ma porte. Il y a déjà eu beaucoup de beurre et de fromage d'enlevé, beaucoup d'œufs caſſés, beaucoup de vin bu, et point de ſang répandu. La communication étant interdite entre les deux empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que votre Alteſſe

(1) Volume des Contes et Satires.

ſéréniſſime a honoré de ſa préſence. Cette guerre reſſemble aſſez à la *Secchia rapita*, et ſi 1767.
j'étais plus jeune je la chanterais aſſurément en vers burleſques. Les prédicans, les catins, et ſurtout le vénérable *Covelle*, y joueraient un beau rôle. Il eſt vrai que les Génevois ne ſe connaiſſent pas en vers, mais cela pourrait réjouir les princes aimables qui s'y connaiſſent. La ſeule choſe que j'ambitionne à préſent, Monſeigneur, ce ſerait de venir au printemps vous renouveler mes ſincères hommages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 30 juin.

MONSIEUR,

L'INTÉRET que vous voulez bien prendre à ma convaleſcence me pénètre de la plus 1770.
vive reconnaiſſance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis long-temps. Que je ſerais charmé ſi je pouvais eſpérer de vous voir chez moi avec madame *Galatin !* mais c'eſt un contentement auquel je ne ſaurais prétendre. Il ne

1770. me reste donc que l'espérance de vous aller voir à Ferney, de jouir de votre conversation, de vous admirer, et de vous assurer que personne ne saurait être plus de vos amis que celui qui sera toute sa vie,

Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Hesse.*

LETTRE LXVIII.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Berlin, le 15 septembre.

Je ne possède point, Monsieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'espère que vous voudrez recevoir mes remercîmens en prose, pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement et la gaieté, sont des dons qui vous sont si naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes de la société. Cependant, Monsieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y avait encore un souhait à faire, ce serait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez,

fût

fût plus en état de fe produire ; et que jouif- 1770.
fant de votre entretien, j'euffe en même temps la fatisfaction de vous témoigner combien j'eftime vos ouvrages, et avec quelle diftinction je les admire.

CHARLOTTE.

LETTRE LXIX.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FEDERIC GUILLAUME.

A Potfdam, le 12 de novembre.

Je vous admire, Monfieur, depuis que je vous lis ; mais je ne fongeais pas à vous le dire : vous êtes trop accoutumé à ce fentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins réfifter à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure : j'ai vu, avec un extrême plaifir, que la même plume qui travaille depuis fi long-temps à frapper la fuperftition, et à ramener la tolérance, s'occupe auffi à renverfer le funefte principe du Syftême de la nature.

Perfonne n'eft plus capable que vous, Monfieur, de réfuter ce malheureux livre avec

1770. ſuccès, de démêler le faux et le monſtrueux, d'avec les excellentes choſes qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent et bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir avec vous, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force et la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette ſouvent, Monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des

preuves et de vous convaincre combien ſincè- 1770.
rement je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC GUILLAUME, *prince de Pruſſe.*

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Ferney, 28 novembre.

MONSEIGNEUR,

LA famille royale de Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie. Elle a plus de droit que perſonne à l'immortalité.

Il eſt vrai qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que le maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penſer et de connaître la vertu. Il n'eſt pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'eſt pas démontré davantage. Il ſe peut, ſans doute, que DIEU ait accordé la penſée à une monade qu'il fera

penſer après nous ; rien n'eſt contradictoire
1770. dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr eſt de ne jamais rien faire contre ſa conſcience. Avec ce ſecret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers principes. Il eſt bien extravagant de définir DIEU, les anges, les eſprits, et de ſavoir préciſément pourquoi DIEU a formé le monde, quand on ne ſait pas pourquoi on remue ſon bras à ſa volonté.

Le doute n'eſt pas un état bien agréable, mais l'aſſurance eſt un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le Syſtême de la nature (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eſt l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, ſans avoir ſeulement tenté d'en prouver l'impoſſibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre ; mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage eſt pernicieux pour les princes et pour les peuples :

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il exiſte : qu'il y a une intelligence ſuprême, un pou-

voir immenſe, un ordre admirable, et tout nous inſtruit de notre dépendance. 1770.

Dans notre ignorance profonde, feſons de notre mieux; voilà ce que je penſe, et ce que j'ai toujours penſé parmi toutes les misères et toutes les ſottiſes attachées à ſoixante et dix-ſept ans de vie.

Votre Alteſſe royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui ſouhaite, et j'oſe lui prédire un bonheur digne d'elle et de ſes ſentimens. Je vous ai vu enfant, Monſeigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole: je tremblais pour votre vie. Monſeigneur votre père m'honorait de ſes bontés; vous daignez me combler de la même grâce, c'eſt l'honneur de ma vieilleſſe, et la conſolation des maux ſous leſquels elle eſt prête à ſuccomber.

Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

1771.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MEME.

A Ferney, 11 janvier.

MONSEIGNEUR,

J'AI été tout prêt d'aller ſavoir des nouvelles poſitives de cet autre monde qui a ſi ſouvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent ſouvent ſur les frontières de ce vaſte pays inconnu, où tout le monde va, et dont perſonne ne revient. C'eſt ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaiſir de répondre à votre dernière lettre (1). Il eſt beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces penſées philoſophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes; mais auſſi il faut que ceux qui ſont nés pour les gouverner en ſachent plus qu'eux. Il eſt juſte que le berger ſoit plus inſtruit que le troupeau.

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je ſais ſur ces importantes queſtions dont votre Alteſſe royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma ſcience eſt bien bornée; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il eſt tiré d'un petit livre intitulé Queſtions ſur l'Encyclopédie, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ces trois tomes par les chariots de poſte. Le quatrième n'eſt pas achevé, l'état où je ſuis en retarde l'impreſſion; mais rien ne peut retarder mon empreſſement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

1771.

Le ſyſtême des athées m'a toujours paru très-extravagant. *Spinoſa* lui-même admettait une intelligence univerſelle. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi cette intelligence a de la juſtice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuſte. Tout le reſte ſemble caché dans la nuit. Ce qui eſt sûr, c'eſt que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puiſſe arriver, c'eſt de n'être point; et s'il exiſte, il ſera heureux. Avec ce ſeul principe, on peut marcher en ſureté, et laiſſer dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des ſottiſes. Il faut des lois aux hommes, et non pas de la théologie; et avec les lois et les

1771. armes ſagement employées dans la vie préſente, un grand prince peut attendre à ſon aiſe la vie future.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE LXXII.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FEDERIC GUILLAUME.

A Potſdam, le 10 de mars.

Vous avez très-bien fait, Monſieur, de ne pas vous preſſer d'aller apprendre des nouvelles poſitives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'eſpère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes queſtions ſur l'ame. Je ſerais bien fâché que vous allaſſiez chercher la réponſe ſi loin; et ma curioſité n'en ſerait probablement pas mieux ſatisfaite. Quelque favoriſé du ciel que vous ſoyez ſur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilége de revenir inſtruire vos admirateurs. Si cependant la choſe n'était pas impoſſible, ne craignez pas que votre apparition m'effraye. Mais, je vous le répète,

ne

ne vous hâtez point. Je ſuis très-content de ce que vous ſavez actuellement de notre ame : elle peut ſurvivre au corps ; il eſt vraiſemblable qu'elle lui ſurvivra. 1771.

Pour avoir l'eſprit en repos ſur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le ſerai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos ſages exhortations ; et j'attendrai patiemment que la toile ſe lève pour voir dans l'éternité.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, combien je ſuis content de vos réponſes ſur le Syſtême de la nature. Je ſavais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait ſeul mériterait la ſtatue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, et la juſtice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans ſon livre, tout en terraſſant ſon ſyſtême.

Je vous rends mille grâces, Monſieur, du précieux préſent que vous me deſtinez. Je lis actuellement, avec un plaiſir infini, les premiers volumes de vos Queſtions ; je vous avoue que quelque eſtime que j'aye pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un ſtyle égal et toujours gai, point d'articles

1771. ennuyeux ou inintelligibles, et par-tout l'inimitable *Voltaire*.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de *César*, ou la sagesse de *Marc-Aurèle*, ou le génie de *Fédéric*, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la satire des *Césars*, si vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaisanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens sont trop précieux au public.

Vous êtes assez heureux, Monsieur, pour que je ne puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie,

de votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, *prince royal de Prusse.*

LETTRE LXXIII.

1772.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 28 février.

MONSIEUR,

MONSIEUR *Mallet* me remit ces jours paſſés votre lettre. Il m'a paru être un jeune homme très-ſage, et qui s'énonce très-bien. Enfin, pour faire ſon éloge, il n'y a qu'à dire qu'il m'a été recommandé par le *Neſtor* de notre littérature. Que je ſerais charmé de vous voir ici! Je tâcherais de vous en rendre, autant que je pourrais, le ſéjour agréable; mais je me bornerai à eſpérer de vous revoir un de ces jours à Ferney, et à tâcher de mériter, par vos leçons, le caractère de philoſophe, le plus beau qui ſoit attaché à l'humanité, et que votre politeſſe veut bien me donner.

Je ſuis avec les ſentimens de l'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

1772.

LETTRE LXXIV.

DU MEME.

Weiſſenſtein, le 6 d'octobre.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par madame *Galatin*, votre lettre; elle m'a fait un plaiſir inexprimable par l'amitié dont vous voulez bien m'aſſurer, et dont je fais tout le cas poſſible. Je vous prie de me la conſerver, et d'être perſuadé que perſonne ne vous chérit et ne vous admire plus que moi. Quel charme ſi je pouvais eſpérer de vous revoir bientôt! Je ferai tout mon poſſible pour cela, l'amitié étant pour moi la plus grande conſolation de la vie. La révolution de Suède a été faite avec beaucoup de prudence et de fermeté. Il faudra voir comment les puiſſances voiſines la prendront.

Adieu, mon cher ami; aimez-moi toujours, vivez encore long-temps, écrivez-moi auſſi ſouvent que vous le pourrez ſans que cela vous incommode, et ſoyez perſuadé de la ſincère amitié avec laquelle je ſerai toujours,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXV.

1773.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, 13 février.

MONSIEUR,

Je n'ai point voulu être de vos admirateurs indiſcrets. Dérober du temps dont vous faites un ſi noble uſage, c'eſt faire un rapt aux hommes que vous éclairez par vos lumières. Je lis et relis vos ouvrages; mais j'ai réſiſté au plaiſir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité eſt l'objet! Montrer une réponſe de *Voltaire*, c'eſt un trophée qui doit faire penſer que l'auteur de la lettre et celui de la réponſe ſont identifiés enſemble. Ce n'eſt pas ma façon de penſer, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorſqu'on a des obſervations utiles, curieuſes; des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières.... comment vous en donner? Des obſervations.... quand tout eſt clair, précis, il ne reſte rien à faire. Des doutes.... je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philoſophiques, vous prouvez, vous ſubjuguez, vous entraînez. Voilà l'apologie du

1773. silence que j'ai tenu, et pour lequel, s'il pouvait servir d'exemple, vous m'auriez quelque obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me suis imposée.

Le chevalier de *Mainissier*, qui va à Ferney pour vous voir et vous consulter sur ses propres ouvrages, qui m'est recommandé de Quesslie où il a passé trois années, me paraît digne de votre attention.

Ayez égard au souvenir que je conserve de *César* et de l'ami de *Lusignan*; j'étais trop jeune, à la vérité, pour avoir pu profiter de votre société autant que je l'aurais dû; conservant cependant l'impression que vos lumières et votre esprit m'ont donnée, et celle de l'estime et de la considération avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

HENRI.

1773.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

UNE des plus douces consolations que j'aye reçues depuis plus de vingt ans, a été la lettre dont votre Altesse royale m'a honoré; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres, et que vous favorisez les Français après vous être amusé à les battre; ils sont dignes en effet de vos bontés. Cette nation qui passe pour être un peu légère ne l'a jamais été pour vous; elle vous a toujours aimé, et les gens sensés de chez nous ont rendu unanimement justice à vos grands talens militaires comme à vos grâces.

Le jeune M. *Mainissier*, secrétaire du général de *Brux* écossais au service de l'impératrice de Russie, m'apporta hier dans mon lit, où mes maladies me retiennent, la lettre dont je remercie votre Altesse royale; mon triste état, et la perte presque entière de mes yeux

1773. ne me permettront guère de lire trois gros volumes de la Politique morale, dont ce jeune homme eſt l'auteur ; mais je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi, quoiqu'il ſoit très-difficile de dire des choſes neuves en morale, et peut-être dangereux d'en dire de vieilles en politique.

Il eſt vrai qu'il y a eu de grands politiques à l'âge de vingt-cinq ans, mais ils n'imprimaient rien à cet âge ſur le gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit, ſi le jeune M. *Mainiſſier* eſt aſſez heureux pour penſer et s'exprimer comme vous, il réuſſira. Je le trouve bien heureux d'avoir pu vous faire ſa cour ; mon âge et ma fin prochaine ne me laiſſent pas eſpérer un tel bonheur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE LXXVII.

1773.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 17 d'avril.

C'EST d'un cœur pénétré de la plus vive reconnaiſſance que je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mon mariage. Il eſt des plus heureux, et l'on ne ſaurait rien ajouter à mon bonheur. J'ai été paſſer deux mois à Berlin, et j'ai eu l'occaſion d'entendre ſouvent les converſations de ce grand roi, qui m'a comblé de politeſſes et de faveurs! Quel charme pour moi de l'écouter! Les momens que l'on paſſe avec lui ne paraiſſent ſurement pas être longs, et l'on voit à regret en arriver la fin. Vous avez très-bien fait, mon cher ami, de ne m'avoir point envoyé une ſeconde lettre de la perſonne en queſtion. Gardez-la, je vous prie, me voyant dans l'impoſſibilité d'y ſatisfaire.

Que je ſuis charmé que les cinquante accès de fièvre n'aient pas dérangé une ſanté auſſi chère pour tous vos amis, et pour moi en particulier, qui vous aime au-delà de toute expreſſion! Vivez, cher *Neſtor* de la littérature; vivez encore long-temps pour le bien

1773. de l'humanité ; conſervez-moi toujours votre amitié qui m'eſt ſi précieuſe, et ſoyez perſuadé de la parfaite conſidération avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A MADAME LA DUCHESSE DE VIRTEMBERG.

Le 10 juillet.

MADAME,

On me dit que votre Alteſſe ſéréniſſime a daigné ſe ſouvenir que j'étais au monde. Il eſt bien triſte d'y être ſans vous faire ſa cour. Je n'ai jamais reſſenti ſi cruellement le triſte état où la vieilleſſe et les maladies me réduiſent.

Je ne vous ai vue qu'enfant, mais vous étiez aſſurément la plus belle enfant de l'Europe. Puiſſiez-vous être la plus heureuſe princeſſe, comme vous méritez de l'être. J'étais attaché à madame la margrave avec autant de

dévouement que de refpect, et j'avais l'honneur d'être affez avant dans fa confidence, quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princeffe adorable. Vous lui reffemblez; mais ne lui reffemblez point par une faible fanté. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de fon éclat, que votre bonheur puiffe égaler votre beauté; que tous vos jours foient fereins, que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme! Ce font-là mes fouhaits; ils font auffi vifs que le font mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle confolation ce ferait pour moi de vous parler de votre tendre mère et de tous vos auguftes parens! Pourquoi faut-il que la deftinée vous envoye à Laufane, et m'empêche d'y voler. 1773.

Que votre Alteffe féréniffime daigne agréer du moins le profond refpect du vieux philofophe mourant de Ferney.

1774.

LETTRE LXXIX.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 28 de juin.

MONSIEUR,

MADAME *Galatin*, mademoiſelle ſa fille, et M. *Mallet* arrivèrent avant-hier. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma joie. Elle fut redoublée par la lettre que madame *Galatin* m'a remiſe de votre part. Que je reconnais bien le prix de votre amitié, et que ne ſuis-je toujours à portée de vous aſſurer de la mienne de bouche ! Quand viendra cet heureux jour où je pourrai vous revoir! J'y penſe continuellement, et j'eſpère encore, une de ces années, quand vous y penſerez le moins, d'aller vous ſurprendre à Ferney. Quand viendra-t-il cet heureux jour où je pourrai revoir un ami que j'aime tendrement !

Madame *Galatin* eſt un peu fatiguée du voyage. J'eſpère que le ſéjour des bains de Geiſmar la remettra entièrement. Nous y allons demain. Ma ſanté eſt aſſez bonne. Les chagrins la dérangent quelquefois ; mais quand on ſe dit dans le meilleur des mondes poſſibles, qu'il faut regarder d'un œil indifférent et

philoſophique les choſes que l'on ne ſaurait changer, on les ſurmonte, je l'avoue, mais jamais au point que cela ne faſſe quelque impreſſion ſur le tempérament. 1774.

Continuez-moi toujours, mon cher ami, votre amitié. Ecrivez-moi, quand cela ne vous incommodera pas. Conſervez votre ſanté à laquelle perſonne ne s'intéreſſe plus que moi, et ſoyez bien perſuadé de la tendre amitié et de la parfaite eſtime avec leſquelles je ſerai toute ma vie,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE.

18 mai.

MONSEIGNEUR,

JE vous avoue que je ſuis bien étonné. J'avais cru juſqu'ici que votre Alteſſe ſéréniſſime ſe bornait à eſtimer, à protéger ceux qui donnent d'utiles conſeils aux princes. Je viens 1776.

1776. de lire un petit écrit dans lequel un prince ſouverain les inſtruit de leurs devoirs avec autant de nobleſſe d'ame qu'il les remplit. Celui qui diſait autrefois que pour former un bon gouvernement il fallait que les philoſophes fuſſent ſouverains ou que les ſouverains fuſſent philoſophes, avait bien raiſon. Vous voilà philoſophe, et ſi je n'étais pas ſi vieux je viendrais me mettre aux pieds de votre philoſophie ſéréniſſime. Les ſeigneurs Cattes vos prédéceſſeurs, ceux qui battirent *Varus*, ceux qui bravèrent ſi long-temps *Charlemagne* n'auraient jamais écrit ce que je viens de lire. Le ſiècle où nous ſommes ſera célèbre par ce progrès des connaiſſances morales qui ont parlé aux hommes du haut du trône, et qui ont inſpiré des miniſtres.

Votre Alteſſe ſéréniſſime ſait peut-être déjà que la France vient de perdre les ſecours de deux miniſtres philoſophes qui pratiquaient toutes les leçons qu'on trouve dans ce petit écrit qui m'a tant ſurpris. L'un eſt M. *Turgot* qui, en moins de deux ans, avait gagné les ſuffrages de toute l'Europe; l'autre eſt M. de *Lamoignon*, digne héritier d'un nom cher à la France. Ils ſe ſont démis du miniſtère le même jour, et on pleure leur retraite.

Je ne ſais point encore dans mes déſerts quel philoſophe prendra leur place, et aura

la charité de nous gouverner. La ſageſſe d'aujourd'hui apprend non-ſeulement à faire du bien, mais à voir d'un œil égal les places où l'on peut faire ce bien, et le repos dans lequel on ne cultive la vertu qu'avec ſes amis. 1776.

Je ne doute pas, Monſeigneur, que vous n'adouciſſiez le poids du gouvernement par les douceurs de l'amitié. Heureux les peuples qui vous ſont ſoumis! Heureux les hommes privilégiés qui vous approchent!

Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE LXXXI.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le premier de juin.

MONSIEUR,

Vous flattez ſingulièrement mon amour propre par l'approbation obligeante que vous voulez bien donner aux Penſées diverſes ſur les princes. Je la dois, cette approbation, à votre amitié pour moi, qui m'eſt ſi chère, et non au mérite de l'ouvrage. Je n'ai fait qu'y tracer les ſentimens de mon cœur, joints à un

1776. peu d'expérience. Que ne ſuis-je à portée, mon cher ami, de vous voir ſouvent, pour puiſer dans votre converſation les principes difficiles de l'art de conduire les hommes, et de leur faire enviſager que tout ce que l'on fait eſt pour leur propre bien.

Plus je connais M. de *Luchet* et plus je l'eſtime. Quel charme dans la converſation ! Quelles idées nettes ! Il s'exprime avec la plus grande facilité et préciſion. Je l'ai fait directeur de mes ſpectacles, et l'on dirait qu'il eſt fait exprès pour cette place.

La France perd beaucoup dans les deux miniſtres qui ont donné leur démiſſion. Ils étaient philoſophes, et cela eſt rare. Il me ſemble que l'on fait mal, à moins d'une néceſſité abſolue, de changer ſouvent de miniſtres. L'on perd trop à l'apprentiſſage. Les regards des politiques ſont tournés vers l'Amérique. J'y ai auſſi envoyé douze mille hommes qui contribueront, à ce que j'eſpère, à faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Le pays eſt beau, mais le trajet par mer eſt fort long.

Conſervez-moi toujours votre amitié, étant pour le reſte de ma vie avec l'eſtime la plus ſincère,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXII. 1777.

DU MEME.

Caſſel, le 23 d'auguſte.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir votre lettre du premier de ce mois. J'eſpère que vous aurez reçu la mienne, par laquelle j'accepte de bon cœur la propoſition que vous me faites d'encourager l'inſtitut de la ſociété de Berne. Il eſt étonnant que dans un royaume de notre Europe, qui ſe dit policé, on penſe encore à un tribunal auſſi cruel que celui de l'inquiſition, qui ſerait digne des Iroquois et des anthropophages.

Je ſuis avec l'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre, &c.

1777. LETTRE LXXXIII.

DU MEME.

Caſſel, 24 novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu la lettre du 27 du mois paſſé avec le Prix de la juſtice et de l'humanité. Je me ſuis empreſſé de le lire, et j'y ai vu la juſtice et l'humanité tracées l'une et l'autre ſur le papier avec la plume la plus éloquente et la proſe la plus belle. Il ſerait à ſouhaiter que tous les juriſconſultes penſaſſent comme vous ſur cette matière. Je viens d'en perdre un, dans la perſonne de monſieur le conſeiller privé *Koop*, qui réuniſſait tous les talens que l'on peut ſouhaiter dans une charge de cette importance. Homme juſte, éclairé, laborieux, intègre, compatiſſant au malheur d'autrui, la mort nous l'a enlevé, et il n'avait pas encore cinquante ans. Il était entièrement revenu du ſentiment barbare et inutile d'arracher le propre aveu du criminel par des ſupplices plus cruels que la mort.

Je voudrais pouvoir mériter les éloges que vous me donnez à cette occaſion, et je les

attribue uniquement à votre amitié pour moi, qui a trop d'indulgence. 1777.

Je ſuis avec la plus parfaite conſidération,

Monſieur,

votre, &c.

Fin du quatrième et dernier tome des Lettres du roi de Pruſſe, &c. et de M. de Voltaire.


a39003 002350881b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 08 01 4